

Commission royale
sur les
peuples
autochtones

Culture et dynamique interculturelle

Récits de vie de trois femmes

Saguenay–Lac-Saint-Jean

(Volume II)

Camil Girard

Collaboration:

Anne-Marie Siméon

Yvette Maltais-Jean

Ivy Bradbury

C.R.P.A.

1994 ©

Commission royale
sur les
peuples
autochtones

Culture et dynamique interculturelle

Récits de vie de trois femmes

Saguenay–Lac-Saint-Jean

(Volume II)

Camil Girard

Collaboration:

Anne-Marie Siméon

Yvette Maltais-Jean

Ivy Bradbury

C.R.P.A.

1994 ©

ÉQUIPE DE RECHERCHE / Remerciements

- Directeur de recherche: Camil Girard*, Commission royale sur les peuples autochtones
- Équipe de production:
- Collaborateurs/trices: Vol. II Anne-Marie Siméon
 Yvette Maltais-Jean
 Ivy Bradbury
 Vol. I Harry Kurtness
 Jules Gauthier
 Marc Brubacher
- Assistants de recherche: Gervais Tremblay
 Nadine Lévesque
- Chercheur: Jacques Ouellet, Cégep de Chicoutimi et GRH
- Enquêteurs: Camil Girard
 David Cooter
 Normand Perron, IQRC
 Clifford Moar, Musée de Pointe-Bleue
- Comité externe: Jean-François Moreau, dir. Laboratoire d'archéologie, UQAC
 Clifford Moar, Musée de Mashteuiatsh
 Marc Gill, Mashteuiatsh
 Évangéline Picard, Les Traductions Pessamit, Betsiamites
 Anne-Claude Drolet, UQAC
 Richard Perreault, UQAC
- Assistants étudiants: Myriam Bacon, UQAC / Betsiamites
 El Mustapha Farram, Maîtrise en études régionales / UQAC
 Édith Gagné, UQAC
 Myriam Alonzo, Maîtrise en études régionales, UQAC
- Équipe de production technique (éditique):
 Christiane Grenon, responsable
 Julie Brassard
 Constance Frigon

* CAMIL GIRARD, Groupe de recherche sur l'histoire (GRH) et Université du Québec à Chicoutimi (UQAC). Diplômé en histoire (doctorat, Paris I/Sorbonne, MA., University of Western Ontario), enseigne à l'UQAC depuis 1977 et anime le Groupe de recherche sur l'histoire (GRH). A enseigné à l'UQAR (1982-1983) et a été chercheur à l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) de 1986 à 1990.

TABLE DES MATIÈRES
SOMMAIRE

Équipe de recherche / Remerciements	5
1- À la rencontre de cultures - trois femmes au Saguenay–Lac-Saint-Jean	12
2- Une chasseuse de Mashteuiatsh - Anne-Marie Siméon (analyse de récit)	27
3- Une agricultrice de Laterrière (Saguenay) - Yvette Maltais (analyse du récit)	109
4- Une Saguenayenne d'origine anglaise - Ivy Bradbury (analyse du récit)	165
Conclusion générale	206
Bibliographie générale	210

TABLE DES MATIÈRES

Équipe de recherche / Remerciements	5
1- À la rencontre de cultures - trois femmes au Saguenay-Lac-Saint-Jean	12
Introduction.....	13
La langue.....	14
La religion	16
Les rapports sociaux.....	18
La famille	20
Les liens entre générations.....	21
Les rites de passage.....	23
Conclusion.....	25
2- Une chasseuse de Mashteuiatsh - Anne-Marie Siméon (analyse de récit).....	27
Introduction.....	28
Le territoire	29
L'espace.....	29
Le territoire de chasse	29
La réserve.....	31
Les autres	32
La maison, la tente.....	34
Le canot	36
Le temps	36
Les saisons de la chasse, le cycle écologique.....	36
La vie en forêt	37
Le métier de la chasse	39
L'alimentation	39
Les hommes, les femmes	40
Les tâches.....	40
Le cycle économique	40
La vie en groupe	42
La famille	42
L'enfant	42
La petite enfance	42
L'adolescence et les premiers apprentissages.....	42
L'instruction.....	43
Croyances.....	44

Les étapes de la vie et les rites de passage	45
Les fréquentations	45
Le mariage	46
Les naissances.....	47
La mort.....	48
La vie familiale	48
Conclusion.....	50
Annexe	51
Généalogie.....	52
2.1- Anne-Marie Siméon (récit de vie)	53
Données sur l'informatrice.....	54
Résumé.....	55
Liste des personnes nommées.....	57
Liste des lieux nommés	58
Partie I.....	59
Premières chasses.....	59
Éducation	62
Père et mère.....	63
Mariage.....	64
Partie II.....	66
"Je voudrais me bâtir"	66
Apprentissage	70
La chasse à l'original.....	71
Conservation de la viande.....	72
Partie III.....	74
Mort du mari.....	74
Enfants d'Anne-Marie.....	76
Maladie.....	78
Gardes-chasse.....	80
Partie IV.....	82
La grosse chasse	82
Retraite	86
Orientation en forêt	89
Absence du gibier.....	92
"Ils connaissaient la température, les vieux".....	100
Glossaire.....	104

3- Une agricultrice de Laterrière (Saguenay)- Yvette Maltais (analyse du récit).....	109
Introduction.....	110
L'enfance	111
La petite enfance et la vie à l'orphelinat	111
L'adolescence	112
L'instruction.....	113
Les étapes de la vie et les rites de passage	115
Les fréquentations	115
Du mariage à la vieillesse	116
La religion	119
Le monde agricole	120
La vie familiale	120
Le travail quotidien	121
L'alimentation	122
Conclusion.....	123
L'espace et le temps à Laterrière	124
L'espace.....	124
La ferme, le commerce	124
Les lieux d'apprentissage de la vie en groupe	125
Le village, la ville, le rang	125
Le temps	127
La modernisation, les changements.....	127
Conclusion.....	130
Annexe	132
Généalogie.....	133
3.1- Yvette Maltais-Jean (récit de vie).....	134
Données sur l'informatrice.....	135
Résumé.....	136
Liste des personnes nommées.....	137
Liste des endroits nommés.....	139
Partie I.....	140
Le décès de sa mère.....	140
L'entrée à l'orphelinat.....	140
Le retour à la maison	141
Les fréquentations	142
Le mariage	143

"Je suis partie pour la famille".....	144
Partie II.....	145
Les naissances à l'hôpital	145
La vie dans le rang.....	145
L'entraide entre voisins	146
"Nous autres, on était gâtés"	147
La religion	148
Les grandes familles.....	149
Partie III.....	150
La relève sur la ferme.....	150
L'instruction.....	151
Les mariages dans sa famille	151
Le travail des jeunes	152
Partie IV.....	154
Le manque d'argent.....	154
Les travaux de la ferme.....	155
La dot.....	156
Élever ses enfants à la campagne.....	157
Les transports	158
La sévérité de la religion	160
Glossaire.....	163
4- Une Saguenayenne d'origine anglaise - Ivy Bradbury (analyse du récit).....	165
Introduction.....	166
Les contacts avec d'autres mondes. Un choc culturel?	167
La religion	168
Le travail au Japon.....	169
Conclusion.....	170
Une nouvelle société d'accueil, le Saguenay-Lac-Saint-Jean	171
Le travail quotidien	171
Le commerce	172
L'instruction.....	173
La modernité.....	174
Conclusion.....	175
Les étapes de la vie, un parcours.....	175
La vie familiale	175
De la naissance à la mort	177

Les lieux d'apprentissage de la vie en groupe	179
Conclusion.....	181
Annexe	183
Généalogie.....	184
4.1- Ivy Bradbury (récit de vie).....	185
Données sur l'informatrice.....	186
Résumé.....	187
Liste des personnes nommées.....	188
Liste des lieux nommés	189
Partie I.....	190
La naissance en Angleterre.....	190
La côte Ouest canadienne	191
Le changement de religion	192
Partie II.....	192
L'expérience japonaise	192
Les contacts au Japon	194
Le retour au pays.....	194
La vie au Canada français.....	195
Partie III.....	196
"J'ai commencé à faire des investissements".....	196
La naissance des enfants	196
Le retour à l'indépendance.....	197
La vie professionnelle des enfants	198
La religion catholique.....	198
L'implication sociale.....	200
Glossaire.....	203
Conclusion générale.....	206
Bibliographie	210

1

À la rencontre de cultures

Trois femmes au Saguenay–Lac-Saint-Jean

Introduction

Comme il a été mentionné dans le premier volume de ce rapport,¹ l'analyse de l'évolution de la structure sociale d'un groupe permet d'en appréhender les assises culturelles. Parallèlement, nous avons effectué une revue de la littérature qui permet de cerner les principaux concepts liés à la notion de culture. En conséquence, nous éviterons de revenir sur ces questions qui sont traitées dans le premier volume et auxquelles le lecteur pourra se référer.

Dans la présente section, nous nous limitons à comparer les trois informatrices. Confrontés à la problématique du récit de vie qui reflète une construction mentale et qui s'appuie sur une somme d'information acquises au cours d'une existence, nous avons privilégié certains thèmes pour essayer de cerner les principaux traits identitaires en fonction des cultures concernées.

À cet effet, nous tenterons de percevoir l'existence de similitudes et de différences culturelles entre l'autochtone, la villageoise d'origine québécoise et la Saguenayenne d'origine anglaise. Notre analyse décortique les trois récits de vie en fonction des traits suivants: la langue, la religion, les rapports sociaux, la famille, les liens entre les générations et finalement, les rites de passage.

Nous pouvons d'ores et déjà cerner les principales caractéristiques reliées au mode d'existence de chacune de nos trois informatrices. La représentante autochtone a pratiqué la chasse traditionnelle durant la plus grande partie de sa vie tout en élevant sa famille. Du côté de la représentante villageoise, elle est agricultrice. Elle est d'origine canadienne française et mère d'une famille nombreuse. Finalement, l'immigrante est d'origine britannique. Née en Angleterre au début du siècle, elle a fait ses études dans l'Ouest canadien. Après un séjour au Japon, elle travaille dans la région où elle épouse un Canadien français de souche. Elle est aussi mère de famille et elle choisit de rester en région.

¹ Voir la section intitulée "Les bases de l'enquête: histoire de vie et reconstruction culturelle" (volume I du présent rapport), qui situe les principaux critères d'analyse concernant les récits de vie. Sur un plan plus théorique sur la notion de culture, voir le chapitre du premier volume qui s'intitule: "À la rencontre de cultures: trois hommes au Saguenay—Lac-Saint-Jean."

La langue

Dans cette partie du travail, nous reprenons l'analyse comparative comme cela a été fait dans les trois récits de vie des hommes. La langue est une variable fondamentale d'identification à un groupe culturel spécifique. En effet, elle est, dans presque toutes les cultures, considérée comme un facteur d'intégration d'une très grande importance.

D'entrée de jeu, précisons que l'autochtone est bilingue: elle s'exprime en montagnais et en français. L'enfance de l'informatrice se passe autour de l'apprentissage de la langue maternelle ilnu. C'est autour du noyau familial élargi, avec la présence des grands-parents, des oncles et des tantes que la jeune autochtone apprend à parler couramment le montagnais. L'informatrice apprend aussi la langue française car sa mère est d'origine canadienne-française. L'instruction catholique qu'elle reçoit lors des séjours en réserve lui permet d'approfondir certaines prières dans sa langue ancestrale et d'étudier en français à l'école primaire. D'une part, l'apprentissage du montagnais apparaît comme un facteur primordial au plan de la conservation et de l'affirmation du patrimoine culturel autochtone. D'autre part, la connaissance du français devient indispensable pour communiquer avec la population blanche ou avec ses proches qui ne parlent pas la langue ancestrale.

Dans la mesure où elle utilise le montagnais couramment, cette autochtone préserve une culture qu'elle voit en constante régression tout en retirant un certain prestige de ce fait dans sa communauté où les activités et le mode de vie traditionnel autochtone se perdent surtout parmi les plus jeunes.

Du côté de la Laterroise, celle-ci ne parle que le français et elle a eu peu de contact avec d'autres langues si ce n'est le latin qui a été utilisé dans la religion catholique jusqu'au début des années 1960. Le câble de télévision est apparu dans le rang à la fin des années 1980, ce qui permet la diffusion d'une multitude d'émissions de télévision en langue anglaise. Cependant, dans son entourage, les influences extérieures au plan de la langue se limitent encore à quelques anglicismes qui se sont insérés au fil des années dans le vocabulaire. Sous ce rapport, l'informatrice n'utilise qu'exceptionnellement des expressions anglaises. Ce sont plutôt des canadianismes, des mots de vieux français qui sont en général l'apanage des gens de sa génération. En somme, nous pouvons affirmer que la qualité de son français est notable eu égard à sa scolarité qui a été interrompue dès la huitième année.

Jusqu'à son mariage, la Saguenayenne d'origine anglaise a vécu en anglais. A partir de son mariage avec un Canadien français de la région, celle-ci apprend la langue et s'intègre à la communauté. Jusqu'à un certain point, nous pourrions affirmer qu'elle s'est initiée à trois langues puisque, lors d'un séjour au Japon, elle apprend quelques rudiments de cette langue. En dépit de ses nombreux déplacements, elle conserve l'anglais, sa langue maternelle qui reste un élément d'identification pendant toute sa vie. À travers ses fonctions professionnelles, soit comme infirmière ou comme membre actif dans le commerce familial, elle utilisera l'anglais au besoin. Elle transmettra une partie de son héritage à ses enfants puisqu'elle insistera pour qu'ils reçoivent une éducation catholique aussi bien en français qu'en anglais. Ils poursuivront des études avancées à l'extérieur de la région ce qui favorisera les contacts avec d'autres cultures. Ce transfert culturel s'effectue en vertu d'une volonté profonde qui l'incite à faire instruire ses enfants pour qu'ils n'oublient pas qu'ils sont descendants de deux cultures, anglaise et française. En définitive, ses attaches à sa culture première restent présentes tout au long de son existence. En fait, la volonté de cette informatrice s'inscrit dans une volonté consentie de s'intégrer graduellement à une nouvelle culture tout en refusant quelque reniement de sa culture d'origine.

La religion

Dans toutes les sociétés, la religion apparaît comme un trait identitaire. Dès l'enfance, l'être humain est confronté à la spiritualité. Pour les générations concernées par cette étude, les parents et grands-parents sont généralement les premiers à transmettre un système de valeur expliquant les rapports à l'au-delà. L'école vient par la suite compléter et renforcer l'enseignement reçu à la maison. Toutefois, passé la phase cruciale de l'adolescence, chaque individu précise davantage ses propres choix en rapport avec l'enseignement reçu. Ainsi, pour qu'ils soient intégrés dans les traits culturels, les ancrages religieux doivent être assimilés dans un rapport intergénérationnel où les parents imposent une certaine idéalisation de leur statut vis-à-vis leurs enfants. Ceci étant dit, comparons maintenant les rapports à la religion et à la spiritualité de chaque informatrice.

Pour une, l'autochtone reproduit les traits religieux de sa mère. Ainsi, dès son jeune âge, elle assiste aux offices religieux durant ses séjours en réserve. Il en résulte une spiritualité catholique tournée vers le sacré, le respect de l'autre et la charité. En fait, la religion catholique se prête bien au caractère communautaire de cette ilnu. En effet, s'agissant d'activités traditionnelles, l'entraide se fait à chaque instant durant les séjours en forêt.

Dans des conditions de vie difficiles, où la famine est liée à l'absence de gibier, aux difficultés reliées au climat ou aux aléas des communications qui peuvent mettre en danger des vies humaines, la solidarité et l'entraide sont indispensables. Dès lors, lorsque considérée comme une religion basée sur la charité et l'amour du prochain, la religion catholique s'inscrit très bien dans l'univers des croyances autochtones. En définitive, en autant que la religion catholique parvient à rejoindre cet univers spirituel de l'autochtone, elle réussit à s'imposer dans la culture ilnu. Mais il faut bien comprendre ici que tout l'univers de l'autochtone est marqué par une très grande spiritualité. Dans son rapport étroit avec la nature, cette ilnu qui pratique la chasse traditionnelle perpétue plusieurs croyances autochtones qui s'inscrivent dans ce rapport intime des autochtones au réel et à l'au-delà. Les rapports aux être vivants et aux êtres non vivants sont comme les éléments indispensables pour expliquer la place de la nature, de l'homme et de l'animal dans un univers où tout est irrémédiablement lié. Il nous semble donc que l'autochtone, tout en étant une catholique convaincue, parvient à garder une certaine spiritualité liée à sa culture autochtone.

Dans le cas de l'intervenante québécoise, celle-ci fait partie d'une génération qui pratique sa religion de manière formelle. L'influence marquée du prêtre dans la collectivité fait en sorte que tous pratiquent et se conforment, du moins en apparence, à la religion catholique. Toutefois, cette villageoise reste pragmatique vis-à-vis de la religion. Elle est consciente de la présence religieuse

dans presque toutes les activités de la communauté. En fait, elle et sa famille remplissent leurs obligations religieuses tout comme leurs parents et amis. Néanmoins, à travers ses commentaires transparaît une certaine forme de contestation.

L'Église est impliquée dans tous les aspects de la vie communautaire. L'informatrice admet sans ambages que le clergé catholique essayait de tout contrôler. Ainsi, elle indique clairement que tout en respectant et en participant à la vie religieuse, elle n'en demeure pas moins critique d'une présence religieuse qui peut, à la limite, être harassante.

Au sujet de l'intervenante d'origine anglaise, sa conversion à la religion catholique apparaît déterminante dans son existence. Née de parents qui pratiquent la religion baptiste, l'informatrice joint les rangs de la religion catholique lorsqu'elle atteint l'âge adulte. Elle garde un esprit critique très vif envers sa religion d'adoption. Cependant, nous pouvons nous demander jusqu'à quel point cette conversion s'inscrit à la fois comme un choix consenti qui manifeste à la fois une volonté d'affirmation de sa propre autonomie tout en manifestant une remise en question de sa propre famille d'origine. En fait, étant d'une nature indépendante et voulant manifester sa capacité de se prendre en charge, elle assume ses choix même si elle a vécu le rejet de ses parents assez difficilement. Il faut aussi préciser que dans le catholicisme qu'elle pratique, cette informatrice admet difficilement l'ingérence religieuse dans tous les aspects de la vie privée des gens. Sous ce rapport, dans une région aussi conservatrice que le Saguenay, elle pouvait apparaître comme à l'avant-garde de certains mouvements d'affirmation des femmes.

Sa conversion est responsable de son rejet par sa famille. Ses parents n'acceptent pas ce changement de religion. Faisant preuve de caractère et avec l'appui de certaines communautés religieuses, elle décide de prendre en main son propre destin. Ainsi, la religion pratiquée est-elle au coeur d'une vie marquée par un exil et par la volonté de créer sa propre famille. En définitive, sa conversion s'est effectué de manière décisive. Elle l'a placée devant une alternative qui a eu des répercussions majeures sur toute son existence. Pour fonder son foyer, elle choisit d'épouser un Canadien français, ce qui l'oblige à s'intégrer au sein d'une famille et d'une communauté à majorité francophone et catholique. C'est ainsi que sa vie se détache peu à peu de ses racines premières.

Les rapports sociaux

Le milieu dans lequel s'établissent les rapports entre les individus et le groupe est analysé ici à partir des environnements particuliers à chacun. Trois thèmes retiennent plus particulièrement notre attention: la famille, les activités sociales et les rapports professionnels. Autour de chaque informatrice gravite tout un ensemble social composé d'individus qui souvent proviennent de la famille, d'amis, de voisins ou de connaissances. Selon qu'il s'agisse de parenté proche ou lointaine, des autres membres de sa communauté ou de membres externes à son entourage, la nature des rapports sociaux se comprend tout autant à partir des cultures que des sociétés qui les constituent.

Pour la représentante autochtone, tout l'univers de la vie sociale s'articule à partir de deux environnements: le territoire ancestral de chasse et la réserve. Le territoire est l'endroit où les rapports les plus étroits se tissent autour de la famille immédiate et des autres familles qui chassent dans le voisinage. Ainsi, cette vie en forêt favorise une socialisation qui se structure autour des proches et où se créent des liens affectifs serrés et constants avec la famille de sang. L'enfance est centrée sur l'apprentissage de la vie en forêt. Étant la plus vieille de la famille, l'informatrice se sent responsable d'un certain encadrement auprès de ses frères et soeurs. Ce rôle d'aînée l'amène graduellement à acquérir une confiance en soi propice à l'affirmation de son indépendance. Cet esprit d'indépendance et de prise en charge sont au coeur des relations qu'elle établit avec son entourage.

En territoire, cette femme autochtone est en contact permanent avec des chasseurs représentés par son père, son grand-père et ses oncles. C'est un monde d'hommes dans lequel elle s'intègre. Elle semble y être acceptée. Chose certaine, elle prend sa place. Dès qu'elle revient en réserve, elle doit affronter un autre monde d'hommes qui apparaît moins réceptif à ses préoccupations. Elle s'impose dans sa communauté puisqu'elle se fait élire au conseil de bande. Elle connaît aussi ses alliés auxquels elle fait appel selon les besoins.

Il semble bien que deux conceptions du monde s'affrontent selon que l'informatrice parle du territoire ancestral ou de la réserve. Le territoire de chasse, protecteur de la culture traditionnelle, lui a permis de prendre sa place en tant que femme puisqu'elle est devenue une chasseuse aguerrie. La réserve apparaît davantage comme un lieu où les valeurs de l'homme blanc sont intégrées. Cependant, si elle idéalise le territoire de chasse comme le seul lieu de l'affirmation de la culture ancestrale, elle constate aussi malheureusement que l'homme blanc coupe toute la forêt sur son passage; la présence du garde-chasse symbolise une intrusion inacceptable dans ces lieux presque

sacrés. De la même manière, si la réserve apparaît d'abord dans le récit comme un lieu d'assimilation de la culture blanche, l'informatrice, pragmatique, sait s'intégrer à cet univers qui apporte quelques bienfaits, du moins sur un plan matériel. En définitive, les rapports sociaux de l'autochtone se structurent dans une dualité spatiale où s'opposent deux conceptions de l'identité ilnu. Dans le territoire ancestral, se construit l'*identité autochtone idéale*, alors que dans la réserve, se construit l'*identité obligée*, celle qui emprunte à la réalité contemporaine de l'homme blanc et de la culture ilnu et qui tente d'en fournir une nouvelle synthèse.

Du côté de la villageoise, tout commence et finit par la famille. Famille nucléaire et famille consanguine élargie, la mère assure dans cette structure son ascendant sur tous les membres de sa famille immédiate. Elle entretient avec ses autres soeurs ou frères, les liens entre la parenté. D'ailleurs, cette fille d'agriculteur perpétue, en mariant un fermier et en assurant la relève par un des fils, l'histoire de la famille au sein de sa communauté. Donc, se construit à la fois l'image idéale et réelle de la famille canadienne-française, famille nombreuse et catholique, toute dévouée à l'agriculture et sous influence matriarcale.

Des rapports amicaux s'établissent avec ses voisins mais à une échelle différente. Elle reconnaît d'emblée que l'entraide communautaire reste la principale qualité qu'elle peut attribuer à ses voisins. Ce sentiment, elle estime l'avoir transmis à ses enfants qui ont gardé, outre leur esprit de famille, une volonté de s'entraider entre eux.

Dans la construction de son discours, cette villageoise montre jusqu'à quel point, elle a pu contredire tous ceux et celles qui n'ont pas cru en ses capacités. Elle s'est prise en charge et a fondé une famille remarquable, et cela est perçu tant au plan individuel qu'au plan social par l'informatrice qui s'est intégré par là à son groupe. Devenue orpheline très tôt, cette petite fille ira à l'orphelinat avec sa soeur. Sous la protection de cette grande soeur qui joue ni plus ni moins le rôle de mère protectrice, elle sera comme perdue pour un temps. Mais avec son retour à la maison paternelle où son père se remarie, la jeune fille continuera son éducation. Si elle regrette ne pas avoir étudié suffisamment, elle a su transmettre ses valeurs et une philosophie personnelle qui en fait une personne attachante.

Pour la Saguenayenne d'origine anglaise, sa conversion est l'élément déclencheur de son départ du milieu familial. L'éloignement de sa famille est un facteur qui l'oblige à rechercher ailleurs ce qui lui est enlevé du côté familial. Elle entretient des rapports étroits avec des communautés religieuses ou des prêtres. Plus tard, elle s'implique dans une ligue féminine catholique de langue anglaise.

Ses rapports sont aussi marqués par son mariage avec un marchand de la région. Ce fils unique a plusieurs soeurs célibataires. Toute cette famille a sa propre vision de l'éducation et de la place que la femme doit occuper dans la culture canadienne-française. Même si elle parle peu de ses rapports avec ses proches, il n'en demeure pas moins que sa vision des choses a dû créer quelques problèmes. A travers ses occupations, infirmière, commerçante, elle garde un fort ascendant sur sa famille nucléaire tout en favorisant les liens amicaux à travers une implication sociale dans sa communauté. Toute l'existence de cette informatrice semble s'inscrire dans une forme de développement personnel qui favorise l'affirmation de sa différence tout en s'intégrant au sein d'une collectivité catholique et francophone.

La famille

La cellule familiale s'impose comme un lieu indispensable à l'acquisition des traits identitaires. Les familles des trois informatrices occupent une place importante dans leur vie. Certaines règles concernent le respect dû aux parents, ainsi que la notion relative à "l'esprit de famille". La mère apparaît comme la protectrice de la famille et de la culture. Elle transmet ce qu'elle a appris de sa mère. Il s'agit donc d'un modèle, qui, si les possibilités le permettent, parviendra à transmettre à sa descendance les traits de la culture.

Parmi les trois informatrices, la représentante autochtone est celle qui a côtoyé le plus assidûment ses parents. Elle participe à la vie en territoire et même après son mariage, les expéditions de chasse se déroulent de concert avec ses parents. Elle possède donc au plus haut niveau le sens de la famille traditionnelle ilnu. Étant issue d'une famille de chasseurs, elle devient un maillon important du processus de perpétuation d'une culture confrontée à des changements structurels majeurs. Nantie d'un bagage culturel d'une telle importance, elle cherche à le transmettre aux autres. Elle est porteuse d'une tradition axée sur la vie en territoire beaucoup plus qu'en réserve. Dès qu'elle se marie, elle s'adapte à une vie semi-sédentaire. Elle construit sa propre maison pour sa famille.

Elle est consciente d'une rupture avec certaines valeurs traditionnelles qui disparaissent. Elle s'attribue un rôle d'agent culturel au sein de sa collectivité. A travers la construction de son récit, l'informatrice veut montrer que la tradition peut se perpétuer; dans ses descriptions détaillées elle reconstruit les chasses traditionnelles dans toutes leurs fonctions culturelles: connaissance de l'environnement de l'animal, mise à mort, respect de l'âme de l'animal qui nourrit les ilnu. En

somme, c'est dans le territoire que se reconstruit le sens véritable de la culture autochtone qui évolue autour d'une conception de l'univers où nature et culture restent intimement liées.

Pour la Laterroise, à partir d'une famille démembrée par le décès de sa mère, elle recrée une famille terrienne de quinze enfants. Avec celle-ci, elle acquiert une position sociale de prestige dans sa collectivité. La grande famille agricole fait figure de symbole de réussite par excellence dans la société rurale canadienne-française de la première moitié du XX^e siècle. Son enfance et son adolescence sont difficiles. Après un séjour difficile à l'orphelinat, elle revient à la maison où sa belle-mère la retire rapidement de l'école pour la garder aux travaux ménagers. Sa réaction sera donc de fonder une famille, ce qui à ses yeux est le plus important au sein d'une société rurale, agricole et matriarcale.

Elle construit sa vie en fonction de sa famille qui prend une place centrale. Même lorsqu'ils sont plus âgés, plusieurs de ses enfants demeurent près de la ferme paternelle. Elle tente de créer un univers où les bons voisins d'antan sont remplacés par ses propres enfants. Il s'agit d'un sentiment sécurisant qui s'inscrit dans une certaine volonté maternelle de se voir entourée de ses enfants, convaincue de l'importance des liens familiaux dans la reproduction de la culture.

La néo-québécoise montre une autre facette reliée à la notion de famille. Après sa conversion à la religion catholique, les contacts avec sa famille deviennent très rares. Comme infirmière, elle trouve un réconfort à soigner les malades. Elle fonde sa propre famille et recrée du même coup cet environnement qu'elle a perdu. Elle aurait volontiers voulu plusieurs enfants. Malheureusement, son mari estime qu'ils sont trop vieux. Par sa vie, cette immigrante en vient à se situer en marge de sa culture d'origine pour intégrer sa culture d'adoption. Par son mariage, elle entre dans un processus d'intégration à la société d'accueil.

Les liens entre générations

À travers les trois informatrices se profilent des rapports différents entre les générations. L'autochtone et la villageoise ont maintenu des liens étroits avec leurs parents et grands-parents. La troisième a eu des rapports difficiles avec sa famille, surtout après sa conversion. Cependant, en fondant sa propre famille au Saguenay, elle recrée un idéal perdu.

La représentante autochtone garde un attachement particulier à ses parents. Elle parle d'eux avec déférence car ils lui ont tout appris. Même dans la mort, l'âme des parents défunts entoure

toute l'existence de l'autochtone. Tout ce qu'elle a appris sur sa culture, elle le tient d'eux. D'où le respect et la fierté que l'informatrice témoigne envers ses parents. Cette filiation profonde entre générations apparaît comme importante chez cette autochtone qui comprend très bien que si il y a transmission de sa culture véritable, celle-ci passe nécessairement par une construction de l'identité qui se bâtit d'abord autour des grands-parents, des parents, des enfants, des oncles et des tantes. Cette vie organisée de la famille traditionnelle facilite le transfert des valeurs aux enfants. Malgré cela, elle est consciente que, à notre époque, il semble y avoir une cassure entre générations. Elle voit rarement ses petits-enfants. Les enfants sont dispersés et le vieux noyau familial semble se dissoudre.

La villageoise possède aussi un sens très profond de respect envers les aînés. Toutefois, à travers son récit, elle laisse transparaître un peu d'amertume face à certains événements survenus au cours de son existence. En effet, dans le cas du transfert du bien familial de son mari, elle avait hâte d'acquérir la ferme car son beau-père gardait le contrôle des activités. Ils ont dû payer leur terre en bonne et due forme pour en faire l'acquisition. Elle souligne que les rapports entre parents et enfants restaient empreints de soumission à l'époque.

Dès son plus jeune âge, elle se rappelle que le monde des adultes soumettait les enfants à plusieurs formes d'autorités, laïques et religieuses. Les directives de ses parents sont jugées comme très sévères. Malgré tout, il ne lui serait pas venu à l'idée de désobéir à ses parents. Sa relation avec ses enfants semble au contraire empreinte de dialogue, d'une volonté de communiquer qui semble lui avoir manqué dans sa jeunesse. L'informatrice retire une très grande fierté d'avoir pu transférer la ferme familiale à un de leurs fils. Elle admet avoir toujours espéré qu'un des fils prenne la relève du bien familial. Par cette transmission, le survie de la famille paraît assurée pour une autre génération.

Pour la néo-québécoise, les liens entre générations sont coupés en fonction de deux événements importants survenus durant son enfance et au début de sa vie adulte. En premier lieu, l'immigration de sa famille au Canada alors que l'informatrice n'a que six ans, est la cause de la rupture des petits-enfants avec leurs grands-parents. Cette rupture, jumelée avec, en second lieu, le départ définitif de l'informatrice de la maison paternelle, résulte en une brisure des liens entre générations.

Elle avoue ne pas se rappeler le nom de ses grands-parents. Ses propres parents n'ont eu que de rares contacts avec ses propres enfants. L'éloignement relié au départ du pays d'origine ainsi que le changement de religion occasionnent une cassure au sein des relations entre les

membres de sa famille d'origine. Mais, cette cassure n'a pas empêché cette femme de bâtir sa propre famille dans la région et d'amorcer un nouveau cycle de transmission intergénérationnel à l'intérieur de celle-ci. D'ailleurs, lors des enquêtes, la fille et la petite-fille de l'informatrice étaient présents et montraient toute leur admiration devant cette patriarche douée d'une volonté remarquable et qui a véritablement réussi sa vie.

Les rites de passage

Dans toutes les sociétés, les rites de passage apparaissent comme des temps forts, des marqueurs de l'identité. Selon les cultures, chaque individu est appelé à signifier autour de certains rituels ces passages de la vie. S'ils sont des repères et des points d'ancrage, ils sont intégrés autant dans la culture générale que dans la culture religieuse. Il y a donc ici un mélange entre rites de passage dans ses fonctions sociales et culturelles civiles et rites de passages dans ses fonctions plus religieuses. Les trois informatrices sont des catholiques pratiquantes et elles ne peuvent concevoir leur univers en intégrant à la fois leur vie civile à leur vie religieuse, surtout dans les étapes de la vie qui sont perçues comme importantes.

L'autochtone laisse entrevoir une foi quasi mystique, mélange de croyances traditionnelles et chrétiennes. Dès son plus jeune âge, ses parents l'incitent à aller à l'église. L'apprentissage des rituels religieux s'effectue en réserve. Parallèlement, certains rites se déroulent en territoire. Ces séjours en forêt impliquent une adaptation aux conditions de vie dans cet environnement. Quelques naissances, parfois même des décès y surviennent. Pour l'autochtone, il existe véritablement deux modes de vie et chacun porte ses propres rites. Ainsi les rites plus traditionnels de la culture ancestrale ne peuvent se vivre que dans les territoires de chasse. Dans la réserve, les rites blancs s'imposent.

De la même façon qu'elle doit s'adapter à la vie en forêt, une période identique s'impose en réserve. Pour l'autochtone, il semble bien que le passage de l'adolescence à la vie adulte se fait assez rapidement. Le mariage, à un âge assez jeune, apparaît comme un rite de passage où l'individu devient un membre à part entière des adultes de la communauté. En mariant un homme d'une autre réserve ilnu, cette femme autochtone assure la continuité de sa culture. La mort de son père laisse un souvenir profond dans la mémoire de cette informatrice qui semble rester très proche de ses ancêtres défunts.

La Laterroise est initiée à tous les rites reliés à la religion catholique. Par son éducation catholique, tout indique qu'à travers sa vie, les activités sociales et privées sont imprégnées par la religion. Elle est néanmoins confrontée à des changements. Elle est témoin de l'abandon graduel de la pratique religieuse de ses enfants. L'influence de plus en plus grande des changements en rapport avec l'arrivée de nouveaux médias expliquerait le désintéressement des jeunes envers la religion.

Par ailleurs, cette agricultrice montre que les manières de naître ont beaucoup changé au cours de son existence. Ses premiers enfants sont nés à la maison avec l'aide du médecin et la présence de la sage-femme. Les derniers enfants sont nés à l'hôpital de la ville voisine où les médecins pratiquent désormais les accouchements à partir des années 1940. L'adolescence de cette informatrice se passe autour de la famille où elle apprend les travaux ménagers. Son mariage à un jeune agriculteur en fait une adulte qui acquiert un certain prestige dans cette communauté où la foi, les grandes familles et l'agriculture sont très valorisés par l'élite. L'informatrice reconnaît cependant qu'on ne se marie plus comme avant. Plusieurs couples vivent en dehors des sacrements du mariage. Les divorces sont nombreux. Concernant le rite de la mort, le décès de sa mère semble l'avoir marqué comme enfant, du moins jusqu'au moment du remariage de son père. Elle se rappelle le décès d'un de ses enfants qu'elle attribue à un diagnostic erroné du médecin généraliste. Quant au rituel entourant la mort, il s'accomplit à l'enseigne des rites catholiques.

Pour la nouvelle québécoise, elle est la seule à oeuvrer davantage auprès du public. Mais elle garde, envers et contre tout, cette volonté de prendre sa vie en main en créant sa propre famille. Sa conversion devient pour elle à la fois une contestation et une manifestation de la prise en charge de sa propre destinée comme adulte. Son mariage à un Canadien français de religion catholique apparaît plutôt comme un rite de passage qui lui permet de fonder sa famille tout en favorisant son intégration dans sa nouvelle société d'accueil. Son métier la place en situation dominante eu égard aux soins hospitaliers et au rite changeant entourant les manières de naître. Dans sa jeunesse elle oeuvre auprès des prostituées japonaises qui, par manque de soins, meurent en grand nombre. Dans sa région d'accueil, elle est associée aux premiers hôpitaux de la région qui organisent des départements d'obstétrique. On le voit, cette informatrice est à l'avant-garde des mouvements d'affirmation des droits des femmes. Dans la société régionale où elle s'intègre, elle apporte une vision de changements, lesquels changements plaçaient les femmes au centre des décisions les touchant.

Conclusion

Dans cette partie de notre étude, nous avons tenté d'analyser les points d'ancrage culturel qui caractérisent trois femmes âgées qui ont vécu presque toute leur vie au Saguenay—Lac-Saint-Jean. L'objectif de cette analyse est de cerner certains traits culturels communs ou spécifiques à la culture autochtone, à la culture québécoise et à la culture d'une néo-Québécoise mariée à un Canadien français de la région.

La religion catholique est sans contredit un point commun d'identification des trois informatrices. Elles ont vécu sensiblement à la même époque et, sous plusieurs aspects, leur relation avec la religion catholique est analogue. Cependant, l'autochtone garde une certaine spiritualité liée à sa culture ilnu, culture qui se développe à partir de la chasse et de la cueillette pratiquée dans les territoires nordiques du Québec.

Au plan de la langue, chaque informatrice acquiert au point de départ une langue maternelle différente: l'ilnu, le français et l'anglais. L'autochtone acquiert dès son plus jeune âge le français et la néo-québécoise apprendra le japonais et le français. Seule la québécoise n'a appris qu'une seule langue au cours de son existence. Chacune estime que la transmission de sa langue maternelle reste essentielle à la transmission de la culture. Il reste tout de même que l'anglais apparaît comme une langue parlée et écrite qui peut se perpétuer même dans un environnement à 98% francophone. Le français ne semble pas être menacé pour la villageoise qui valorise davantage sa religion comme élément d'identification. Cependant, pour l'autochtone, sa langue est en train de se perdre dans la communauté et il apparaît que sa transmission n'est pas assurée aux générations futures. Seule la vie traditionnelle en famille permettait la transmission de cette langue parlée. Il n'est pas certain que les écoles situées en réserves permettront d'assurer la relève.

Les rapports sociaux s'organisent autour de la famille, du groupe communautaire et des activités professionnelles. Les trois informatrices se projettent dans leur culture comme des actrices qui assurent la transmission culturelle à partir d'un ascendant qu'elles occupent sur toute leur famille. Ce sont ces mères qui essaient d'assurer l'intégration des changements dans la continuité culturelle. Cependant, si cet idéal reste limité par une multitude de considérations, ces femmes, tout en maintenant leur rôle au sein de la famille (privé), élargissent leur champ d'implication (public). Pragmatisme oblige, les femmes nous semblent beaucoup mieux préparées pour gérer les changements dans une continuité socio-culturelle que les hommes qui se limitent à leur rôle traditionnel de gestion de la vie publique.

Comme mères de famille, ces femmes tentent de transmettre leurs traits culturels à leur descendance. Comme femmes modernes, elles s'impliquent dans des carrières ou des activités généralement réservées aux hommes. Finalement, les liens entre les générations semblent se briser dans toutes les cultures ce qui ajoute aux inquiétudes, surtout pour les cultures menacées comme la culture autochtone. Quant aux rites de passage, ils témoignent de l'emprise de la religion catholique. Des changements rapides et nombreux montrent que des mutations culturelles sont en cours et celles-ci laissent autant les individus que les sociétés dans une sorte d'insécurité culturelle. Les pôles identitaires seraient en train de changer sans que l'on puisse identifier clairement les enjeux d'une nouvelle culture qui se définit comme à notre insu. Tout se passe comme si des changements importants interpellent les cultures dans leurs fonctions millénaires.

UNE CHASSEUSE DE MASHTEUIATSH:

ANNE-MARIE SIMÉON

(Analyse du récit)

Introduction

Cet chapitre se veut une étude interprétative du récit de vie de Mme Anne-Marie Siméon, chasseuse de son métier. Nous tenterons d'apporter des informations nouvelles sur le mode de vie d'une autochtone à travers ses expériences et ses pratiques en territoire de chasse. Nous verrons que toute la manière de vivre de Mme Siméon s'organise autour d'un thème central: le territoire.

L'analyse du récit est présentée en trois parties. La première partie, l'espace, correspond au dénominateur commun de notre étude, le territoire. On y traite de la réserve et des rapports avec le monde extérieur à la réserve. Le thème du temps rend compte des saisons de chasse et des pratiques en forêt. Dans la deuxième partie, on explique qui sont ces gens qui habitent et chassent sur le territoire, et en quoi consiste le métier de chasseur. Dans la troisième partie, on s'intéresse à la famille, plus particulièrement à l'enfance et à l'adolescence d'Anne-Marie. On y traite aussi des étapes de la vie et des rites de passage.

Le territoire

L'espace

Le territoire de chasse

L'espace se délimite de façon différente selon la perception qu'en ont les individus. Dans ce récit de vie, l'espace est caractérisé par la mobilité d'une famille montagnaise, soit celle d'Anne-Marie Siméon. Cette mobilité se concrétise par un mouvement constant entre un territoire de chasse et une réserve. L'élément central du style de vie de ce groupe de chasseurs reste le territoire de chasse. En quoi consiste ce territoire que la famille envahit l'automne venu?

Mme Siméon accède au territoire de chasse par les réseaux que forment les lacs et les rivières. L'eau est une donnée indispensable pour comprendre le mode de vie d'Anne-Marie et des chasseurs indiens. La vie de notre informatrice se structure en partie autour des valeurs que représente l'eau, élément intégrateur du territoire de chasse. Ce rapport étroit au territoire reste empreint d'une perception particulière de l'espace. Ainsi, lorsque Mme Siméon se rend à un village, elle y accède par les cours d'eau. De ce fait, elle n'appréhende pas le village et les habitations de la même façon qu'une personne qui emprunte la route régionale ou les rangs de campagne pour se rendre au village. La personne qui emprunte les voies intérieures remarque généralement l'église, le magasin général, le moulin; Anne-Marie distingue le quai et le cimetière du village en premier lieu. *"Pour aller à Saint-Prime, ce n'est pas bien loin. Tu traverses la rivière à la Chasse et à Saint-Prime, il y a un quai et le cimetière."* * (Ligne # 169)

Anne-Marie relate les itinéraires qui lui donnent accès à ses territoires de chasse. Celui de la rivière Péribonka jusqu'au lac Péribonka constitue le premier itinéraire. Au mois d'août, la famille de Mme Siméon descend vers Chicoutimi en passant par La Pipe, à Saint-Coeur de Marie. Cet endroit est important et marque un premier contact avec une autre culture, la culture blanche. *"Quand on passait, il y avait des cultivateurs et on leur faisait des bye-bye. Les enfants canadiens font des bye-bye, c'est ma mère qui nous montrait ça."* (# 47) À quelques reprises Mme Siméon, en partant de Chicoutimi, fait escale à Bersimis, pour ensuite prendre la rivière Péribonka et monter au lac Tchitogama. Lors des ces expéditions, Mme Siméon croise d'autres familles indiennes qui montent également sur leur territoire de chasse. Pour se rendre au lac Péribonka, Anne-Marie remonte le rapide des Passes Dangereuses qui se situe en haut du lac Tchitogama. Quelquefois, elle monte plus haut que le lac Péribonka, soit au lac Onistagane. Elle passe ensuite le printemps avec d'autres familles indiennes au Canal Sec près des Fourches Manouanes, en haut du lac Péribonka. Au mois de juin, la famille repart en direction de la réserve de Pointe-Bleue.

* Le lecteur se référera aux numéros situés en marge du récit de vie pour retracer la citation.

Dès l'arrivée de l'industrie forestière sur les territoires de Péribonka, Anne-Marie voit des changements qui influencent son mode de vie. Les territoires deviennent un enjeu important. L'exploitation des ressources forestières métamorphose le territoire de chasse de Mme Siméon, de sa famille et de tous les Indiens chasseurs. L'attribution de ce nouveau territoire correspond à une coupure pour Anne-Marie avec la première moitié de sa vie. Désormais, elle ne rend plus au lac Péribonka avec toute sa famille.

«...Comme nous autres dans le Péribonka, ils ont bûché là. Ils ont fait des ponts et des chemins des deux bords de la rivière. Ils nous ont envoyés de là parce que l'eau était sale. Il n'y avait pas d'eau pour boire. Il y avait rien que de la gomme de sapin. Ils *dravaient*. La rivière était pleine.» (# 756)

Le Conseil de bande a décidé d'accorder un nouveau territoire de chasse à Anne-Marie. Ce territoire se situe au Troisième Lac, non loin de Chibougamau. Notre informatrice précise cependant que le Troisième Lac est trop éloigné et que le portage pour s'y rendre est beaucoup trop long. Maintenant, elle chasse à la Tuque, dans l'anse de Roberval et au Lac Bouchette, non plus avec sa famille, mais avec un guide, son fils Benjamin. L'hiver, elle se rend à Saint-Edmond et à Saint-Thomas pour y tendre des collets.

On peut faire une distinction entre les mots qu'elle emploie pour nommer son territoire. Avant l'arrivée de l'industrie forestière, Anne-Marie parle de son *territoire de chasse*, tandis qu'elle qualifie de *terrain*, le territoire que lui accorde le gouvernement. Elle souligne aussi que l'on doit respecter le terrain de chasse de l'autre. Le propriétaire du terrain a le pouvoir de t'expulser si tu chasses sur un terrain qui n'est pas le tien. Cette nouvelle façon d'utiliser le terrain nous amène à nous poser des questions sur un changement profond dans son mode de vie et surtout, sur l'arrivée de la culture blanche dans sa vie de femme chasseuse.

L'industrie forestière provoque des changements dans la situation géographique des territoires et dans les réglementations concernant la chasse. Les pressions et la discipline qu'imposent les gardes-chasse sur le territoire pour faire respecter la loi créent des tensions entre chasseurs indiens et hommes blancs, de même qu'entre les autochtones et le Conseil de bande. Les gardes-chasse symbolisent l'homme blanc sur le territoire et représentent le pouvoir. Les Indiens doivent maintenant avoir un permis de chasse et de port d'armes sur le territoire pour y chasser. Malgré ces contraintes, Mme Siméon continue de chasseuse. Elle refuse de vivre en permanence sur la réserve, même si son ancien territoire de chasse n'est plus accessible.

Les deux univers que sont le territoire et la réserve révèlent une opposition. Le territoire de chasse offre une certaine forme de liberté, une sorte de lieu idéal où l'autochtone retrouve sa véritable identité. Tandis que la réserve marque un lieu de passage durant la saison estivale ou un lieu de sédentarisation pour la communauté.

La réserve

Pour Mme Siméon, la réserve représente surtout un lieu de passage durant la période estivale. Mais la réserve permet aux enfants de chasseurs de s'instruire. Les enfants d'Anne-Marie vont à l'école de la réserve durant une courte période avant de remonter sur le territoire de chasse à l'automne.

La réserve est régie par le Conseil de bande. L'accord du Conseil s'avère décisif dans les actions qu'Anne-Marie entreprend au cours de sa vie. "*Il fallait que je parle au Conseil. Ici, c'était la tribu.*" (# 310) De plus, sur la réserve, la vie d'une femme n'est pas toujours facile comme l'illustre Anne-Marie qui relate les péripéties entourant le droit de bâtir sa maison sur le terrain qu'elle aurait voulu:

«Ça fait que le Conseil a dit: "Anne-Marie, une femme n'a pas le droit d'avoir un terrain." Maintenant, ils donnent des terrains aux femmes. Je n'avais pas le droit d'en avoir. J'ai été élevée là pourtant. Ça n'a pas de bon sens. C'est choquant en maudit! »

(# 862)

Autre point en litige, l'époux de Mme Siméon était originaire de Bersimis, d'où certaines "guerres de clocher" qui pouvaient survenir.

«C'est du monde de Bersimis, ils n'ont pas le droit de venir *icitte* pour se camper. Ils ne sont pas acceptés. (...) Ce sont les mêmes Indiens. Les Indiens de Bersimis et de Pointe-Bleue, c'est la même chose. Ils se sont mariés *icitte* et il vont rester *icitte*. Ils vont élever leurs enfants *icitte* et peut-être qu'ils vont mourir *icitte*. C'est final! *Icette* c'est leur place! Ce sont les mêmes Indiens *pareil*! Alors le Conseil nous a acceptés!» (# 320)

Durant une certaine période de sa vie, la réserve ne fut qu'un lieu de passage pour Mme Siméon. Malgré le fait qu'Anne-Marie préfère la liberté d'action que lui offre son territoire de chasse, elle s'intègre, à sa façon, à la vie sur la réserve. Mme Siméon a fait de la carrière politique pendant trois ans au sein du Conseil de la réserve de Pointe-Bleue. À ce moment, elle a comme fonction de traduire les revendications des membres de la communauté du montagnais au français.

«J'ai été conseiller, j'ai été élue. Je suis allée trois ans conseiller. Ils ne voulaient pas me lâcher, ils m'auraient embarquée *pareil* tu sais. Moi, je parlais avec l'agent et avec tout le Conseil qu'il y avait là. Je parlais aux Indiens, on se comprenait, ils n'avaient pas de misère *pantoute*. Pour faire comprendre quelque chose à un Indien, il faut le répéter en indien. Ça fait que moi, je répétais tout ça dans ma langue, ça ne me fatiguait pas *pantoute*.» (# 1575)

Outre la gérance de la réserve, le Conseil offre une assistance aux personnes âgées sous forme de pension. Cette pension, Anne-Marie la considère comme une porte de sortie à sa pauvreté, elle représente une ouverture vers l'indépendance monétaire. C'est une façon pour Anne-Marie de se gouverner par elle-même et de retourner chasser dans le bois. Malgré sa pauvreté, Mme Siméon précise qu'elle n'a jamais demandé d'aide financière au Conseil. D'ailleurs, sa pension lui est offerte par le Conseil. Anne-Marie n'en a pas fait la demande.

Mme Siméon reste très autonome face au Conseil, qui est chapeauté par le gouvernement blanc. Anne-Marie ne s'intègre pas totalement à la vie sur la réserve. Cette femme est indépendante. Elle préfère la liberté qu'elle a en parcourant le territoire. C'est pourquoi elle ne se sédentarise pas sur la réserve, ou plutôt, elle le fait pour ses enfants, et seulement pendant une période donnée. Elle préfère quitter la communauté, quand l'occasion se présente, pour monter dans le bois chasser. Ses rapports avec les autres, sur la réserve, se limitent aux contacts qu'elle entretient avec le Conseil de bande et sa famille.

Les autres

Le rapport à l'autre se structure à travers les activités commerciales entre hommes blancs et chasseurs indiens. Il s'organise aussi dans les rencontres entre Indiens sur le territoire de chasse dans une dynamique d'entraide. À travers ces rapports, l'harmonie règne. Il n'en est pas de même dans les contacts entre les Indiens, les Canadiens et les gardes-chasse, ces derniers symbolisant une présence blanche influente sur le territoire.

Lors de la descente au printemps, Anne-Marie rencontre des Indiens sur le territoire de chasse. Souvent les familles descendent ensemble et partagent leurs repas. À destination, certains quittent en direction de Chicoutimi pour vendre leurs peaux. Anne-Marie se rappelle de Paul Natipi de Tambush, de Marie-Louise Bacon, sa femme, et de M. Valin. Elle se remémore certaines connaissances qui habitent Betsiamites et la rivière Manouane et qu'elle rencontre à Pointe-Bleue.

Mme Siméon a des contacts commerciaux avec un nommé Perron de Saint-Prime. Elle lui vend ses bleuets. Avec l'argent, elle achète des provisions avec ses tantes. Anne-Marie parle souvent du "boss" du moulin à scie de Roberval. Ils entretiennent des liens d'affaires dans un climat de confiance mutuelle. Une autre personne tient une grande place dans la vie de Mme Siméon, en raison de conseils judicieux face aux autorités sur le territoire de chasse. Cet homme, c'est Harry. *"J'ai fait ce qu'Harry m'avait dit: "Tu t'en vas avec ce parmis-là. S'ils veulent saisir tes fusils, obstine-toi pas pantoute, donne-leur." C'est ce que j'ai fait. Le soir, on est revenu et je suis allée voir Harry."* (# 960)

Outre les contacts commerciaux, Anne-Marie entretient des liens avec ses enfants. Les enfants de Mme Siméon résident tous à Roberval, sauf Thérèse, qui demeure à Saint-Thomas. Anne-Marie va les visiter et surtout, elle les rejoint par téléphone.

Mme Siméon garde un bon souvenir de tous ces contacts amicaux, commerciaux et familiaux. Par contre, Anne-Marie ne retient pas de bons souvenirs de ses relations avec les gardes-chasse sur le territoire. Alors qu'ils permettent aux Canadiens de camper sur le territoire, ils obligent Mme Siméon à quitter l'emplacement. Un garde-chasse ira jusqu'à la déposséder de son permis de chasse et de son arme pour des motifs qu'elle estime non valables.

«Il m'a dit: "Il va bien ton fusil, on va le saisir..." (# 943) J'ai mon permis, Harry m'a donné mon *parmis*. Il m'a dit: "Montre ton permis." Je lui montre le grand papier. "Je vais saisir ton *parmis*..."» (# 950)

De plus, Mme Siméon se rappelle que les Canadiens tuent aussi bien du castor, de l'orignal, du lièvre et de la perdrix sans distinction. Ces rapports conflictuels avec les hommes blancs qui arpentent le territoire constituent un fait important. Pour Anne-Marie, les Canadiens ne chassent pas, ils tuent les animaux. La loi les avantage par rapport à elle, Indienne, qui a toujours vécu de la chasse.

Les rapports aux autres, Anne-Marie les vit davantage avec les membres de sa propre famille et quelques amis chasseurs qu'avec des gens de l'extérieur. Les contacts avec les gardes-chasse et les chasseurs blancs ne sont pas porteurs d'un dynamisme, d'une interaction positive. Au contraire, les différences culturelles sont source de conflit entre hommes blancs et Indiens. Ces contacts avec les autres amènent Anne-Marie à faire face à de nouvelles lois qui viennent changer son mode de vie en forêt.

La maison, la tente

Quelques changements sont observables dans la façon de se loger en forêt ou sur la réserve. En forêt, le campement se fait sur un grand carré. On y élève la tente avant les premières chutes de neige. Certaines familles se logent dans des petites cabanes en écorce appelées "*tshistikantshuap*". La tente ne sert pas seulement à se loger. Elle peut aussi servir à dégeler les animaux que les parents ramènent de leur chasse. Généralement, cette tente sert exclusivement au dégel des bêtes. Le père plante une autre tente qu'il chauffe. "*Il prenait une autre tente parce que les loups-cerviers ont des puces et on ne pouvait pas dormir.*" (# 420)

Lorsqu'Anne-Marie décide de se construire une maison, elle avance en âge et elle a déjà cinq ou six enfants qui doivent aller à l'école. Sa maison, c'est sa fierté. Elle la bâtit de ses propres mains, sans l'aide de personne. Elle paye les matériaux de construction avec l'argent tiré de la cueillette de bleuets, de la vente des peaux, de la drave et de la coupe du bois. La maison qu'elle a construite, elle y vit encore lors de notre rencontre.

Avant de construire sa maison, Anne-Marie doit demander l'autorisation au Conseil. Celui-ci lui donne un emplacement, il ne lui reste qu'à se bâtir. William, son mari, lui remet la somme de trois cents piastres et part à la chasse. Il ne revient qu'à Noël et s'attend à ce que la charpente de la maison soit montée. Anne-Marie ne connaît pas du tout la façon de construire une maison.

«J'ai demandé des conseils pour savoir comment faire. Je ne connaissais pas le bois, je ne connaissais même pas le *clabord* ni le *deux-par-quate*. Je ne savais pas ce que ça voulait dire; un chasseur ne peut pas connaître ces affaires-là. Je ne connaissais pas la planche brute ni la planche embouffetée. Il fallait que je prenne mes aplombs.» (# 270)

Elle part à Roberval au moulin et, sur les conseils du "boss", achète des matériaux avec les trois cents dollars que lui a remis son mari. Le "boss" lui fait crédit de trois cents autres dollars.

Anne-Marie bâtit sa maison par étapes. Tout d'abord, elle monte la charpente avec des doubles de planche, des "deux par-quatre". Elle ne met pas de "clabord" tout de suite pour recouvrir la maison. Après ces premières étapes de construction, Anne-Marie s'installe dans sa maison. À ce moment, il y a des trous dans les murs, Mme Siméon "rambrisse" et lorsque son mari arrive pour les fêtes, Anne-Marie a déjà installé une porte, deux vitres et un poêle.

Mme Siméon continue d'améliorer son domicile en y effectuant des réparations. Elle l'isole, elle ajoute une autre porte, des vitres, une galerie et finit le haut de la maison. De plus, elle se bâtit un escalier à l'extérieur. Quand Anne-Marie fait des travaux sur sa maison, elle les exécute conjointement avec son fils et un homme engagé. La maison a donc deux étages, deux portes, une galerie et des escaliers. La façon dont Mme Siméon conçoit sa maison ressemble à notre façon de concevoir une résidence, dans le sens où la famille vit en partie dans la cuisine autour du poêle. Ce qui importe, c'est la chaleur que dégage la maison, il doit faire chaud dans la maison. *"Je suis bien contente de ma petite maison, c'est bien chaud."* (# 352)

Outre sa maison, Mme Siméon se construit deux chalets. Un chalet pour l'été qui se situe chez Eugène Paul, sur le bord du lac, d'une valeur de six cents piastres. Son deuxième chalet est pour la saison hivernale. Elle y chasse le lièvre et le castor. Elle le construit avec deux doubles de planches et elle l'isole avec de la "moulée de scie". *"Me v'là rendue avec deux chalets! (rires). J'ai un chalet pour l'été, un autre chalet pour faire la chasse là-bas."* (# 881)

Anne-Marie n'échappera pas à la modernisation. Elle se fait poser des plaques de chauffage électriques dans sa maison sur la réserve, tout en gardant quand même son poêle à bois. Avec l'âge, la tâche de rentrer du bois pour chauffer son poêle la fatigue. De l'habitat en forêt au logis sur la réserve, des changements traversent sa vie. De nomade, elle devient d'une certaine façon sédentaire et s'accommode de la modernisation.

Le canot

Dans la vie d'un chasseur, le canot est plus qu'un moyen de transport. Le canot est un objet qui fait partie intégrante de la culture d'Anne-Marie.

La famille voit au transport de ses membres et des bagages. Souvent, plusieurs canots sont nécessaires selon le nombre de personnes dans la famille. La famille de Mme Siméon possède deux à trois canots. Normalement, ce sont les hommes qui conduisent le canot à bagages. Les femmes et les enfants prennent place dans un canot à part. Ils sont achetés à La Pipe, de l'autre bord du lac Saint-Jean. Tout au long de la montée vers l'intérieur du territoire de chasse, des obstacles surgissent. La famille doit les contourner en canot.

L'aviron et la perche sont les instruments qui servent à propulser le canot. Le canot se déplace suivant les saisons et les contraintes de la température. Par exemple, le chasseur doit s'adapter aux glaces et aux vents violents qui parcourent les lacs et les rivières. Ces éléments imprévisibles deviennent des menaces pour la famille qui voyage en canot. Puisque les chasseurs se déplacent constamment en canot, Anne-Marie apprend très jeune à s'initier à ce mode de transport. Elle acquiert les qualités requises pour le manipuler; elle apprend entre autres, à l'aide de son aviron, à arrêter les glaces qui viennent heurter le canot. Elle apprend aussi à s'orienter. Lorsqu'Anne-Marie prend place dans son canot, elle fait partie du canot. D'ailleurs Mme Siméon illustre bien ce fait lorsqu'elle affirme non pas qu'elle *rame*, mais qu'elle *nage* avec son canot.

Le temps

Les saisons de la chasse, le cycle écologique

Les activités que pratiquent les chasseurs en forêt sont influencées par les saisons. On peut diviser le cycle écologique dans le récit de madame Siméon en fonction des quatre saisons: l'automne, l'hiver, le printemps et l'été.

Durant l'automne, les activités de la famille d'Anne-Marie s'organisent autour de la chasse. C'est le temps de faire des provisions pour tenir le coup pendant l'hiver. À cette période, ils chassent le caribou, le castor, ils "plement" les peaux. Anne-Marie pêche la truite. Lorsqu'ils ont assez de provisions, la famille redescend au lac Péribonka. La chasse se continue normalement jusqu'à Noël.

L'hiver, les hommes vont vendre leurs pelleteries et vont chercher des provisions pendant que les femmes restent au campement avec les enfants. Anne-Marie précise que cette quête de provisions peut prendre jusqu'à un mois. L'hiver, c'est la chasse au lièvre, à la loutre, au loup-cervier, au rat musqué et au vison. Quelquefois, ils chassent le pékan. Vers l'époque où la famille de Mme Siméon se sédentarise sur la réserve et où il devient plus difficile de chasser sur le Péribonka, le mari d'Anne-Marie et son fils Benjamin bûchent pour arrondir les fins de mois d'hiver.

Le printemps s'annonce avec l'arrivée des canards. Dans le mois de mars et d'avril, Anne-Marie et sa famille chassent des canards comme le canard-caille, le canard noir. L'alimentation se diversifie. Le printemps, l'ours devient une proie, tout comme le castor et la loutre. Durant cette saison, les femmes fabriquent des "paquetons" feutrés de castor. En juin, quand les mouches envahissent le territoire, la famille redescend vers la réserve. L'été, la famille demeure sur la réserve et cueille des bleuets.

Tout au long de leur parcours, Anne-Marie et sa famille planifient leurs activités selon un cycle annuel. Ce sont les saisons qui déterminent la vie en forêt des chasseurs. Les activités gravitent autour de la chasse pour se procurer de la nourriture et pour amasser des fourrures. Ils se nourrissent principalement de petit gibier. L'économie du chasseur-cueilleur se fonde sur la chasse, la pêche et la cueillette. Les hommes chassent et les femmes transforment les produits chassés.

La vie en forêt

Parler de la vie en forêt renvoie aux travaux effectués en forêt, aux loisirs, aux rencontres et à la prière. La première tâche que doivent effectuer les chasseurs lorsqu'ils arrivent à un endroit est de monter le campement: planter la tente, scier du bois, le charrier, transporter les bagages du canot au campement, préparer le feu et la nourriture. Nous verrons un peu plus loin qui exécute ces différentes tâches.

Après l'installation du campement, on chasse, on pêche, on tend des collets, on visite les pièges. On chasse les animaux à fourrure et les cervidés. Les petits gibiers comme la loutre, le castor et autres sont piégés à l'aide de collets. La visite des pièges prend environ deux à trois jours. Plus spécifiquement, après la prise des animaux, les peaux des ours et des castors sont séchées puis étendues sur des moules tandis que les peaux des caribous sont tendues sur des

cordes. La babiche est faite avec la peau de l'orignal. Elle sert à fabriquer des raquettes. La peau des lièvres est découpée en lanières qui servent à la fabrication de couvertures.

Pendant la durée de sa vie en forêt, Anne-Marie suit son mari à la chasse, elle portage les pièges et les provisions dans des "paquetons". Son expérience en forêt lui a été enseignée par son père. Il lui a appris les différentes techniques pour piéger, comme elle le relate dans l'exemple qui suit:

«Les loutres débarquent où il y a de la terre comme brisée. Elles jousent là. Leur chemin ne paraissait pas. Elles débarquent avec des poissons et elles mangent là. On met le piège. Mon père m'avait montré comment faire. Tu vas chercher de la terre jaune. Tu caches ton piège. Tu mets de la mousse blanche à côté, où la chaîne de ton piège est prise, tu attaches le bout après les branches. Tu caches ce bois-là avec de la mousse.» (# 1143)

Elle apprend aussi à transporter l'orignal, lorsqu'il est mort. Anne-Marie utilise un collier qui sert pour le traîner. Le poil est enlevé et mis dans un sac. La viande et les os sont retirés de l'animal. Les os sont gardés dans de la mousse. Pour le castor, la technique consiste à le traîner en lui insérant un bois dans le nez. Le bois est tourné de façon à ce que l'animal soit sur le dos. De cette manière, le castor glisse sur la neige. Les peaux de castors sont aussi transportées sur des pièces de bois.

Il arrive que durant les saisons passées en forêt la famille de Mme Siméon manque de provisions. Anne-Marie se souvient qu'elle a déjà manqué de nourriture pendant un mois, aux Fourches Manouanes. Le printemps était arrivé tôt et il avait plu pendant une quinzaine de jours. Toutes les familles ont subi la famine un peu partout sur le territoire. Ces familles ont eu besoin de secours de l'extérieur pour survivre.

Durant la période où les familles se regroupent et passent le printemps aux Fourches Manouanes, des Blancs viennent les rencontrer pour leur acheter leurs pelleteries. Ces acheteurs montent sur le territoire et apportent avec eux des provisions. Les Indiens ne leur vendent que les rats musqués. La vente se fait sous forme de troc. Entre autres, les Indiens peuvent se procurer du tabac canadien. Anne-Marie se rappelle que son père échangeait dix rats musqués pour du tabac. D'ailleurs, fumer le tabac pour les Indiens, c'est un loisir, comme l'explique Anne-Marie qui désire imiter son père et son mari. "*Un chasseur, quand il ne fume pas, il n'a pas l'air d'un chasseur.*" (#

1198) Mme Siméon fume par imitation, non par goût. Elle précise que la cigarette lui donne mal au coeur. Elle remplace la cigarette par un autre loisir. Elle mâche de la gomme de sapin. Malgré les difficultés de sa cueillette, elle en a toujours dans une petite boîte qu'elle place dans son sac. Anne-Marie laisse aux hommes le loisir de fumer des rouleuses. Elle préfère mâcher de la gomme de sapin.

En plus de chasser et de s'adonner à quelques loisirs, la famille prie. La prière tient une place importante dans la vie de Mme Siméon. Tous les soirs, Mme Siméon et sa famille récitent la prière. Ils ont confiance en Dieu. Ils ont la foi et n'oublient jamais de le prier.

On peut donc constater que la vie en forêt est liée à un mode de subsistance qui varie selon la disponibilité des animaux sur le territoire et selon les saisons, tandis que chaque activité qui structure cette vie en forêt est reliée à des tâches de transformation. Ces chasseurs sont maîtres de leur vie et autonomes.

Le métier de la chasse

L'alimentation

En général, l'alimentation ne résulte pas de transactions commerciales, sauf pour les aliments de base. Lorsque Mme Siméon quitte la réserve pour le territoire de chasse avec sa famille, elle achète des provisions: de la farine, du sel, du sucre, de la graisse (3 à 5 livres ou 10 à 20 livres), de la poudre à pâte et du lard salé. En forêt, Anne-Marie se nourrit d'animaux chassés, piégés ou pêchés, ce qui représente sa nourriture de subsistance. Les animaux consommés et chassés sont: le lièvre, l'ours, le castor, le caribou, l'orignal, la loutre, la martre, le vison, la perdrix, le canard-caille, le canard noir et le poisson.

Les viandes sont le plus souvent boucanées et on en fait des bouillons. La perdrix et le lièvre sont apprêtés en bouillon avec de la farine pour épaissir. Les trois vieilles tantes d'Anne-Marie cuisent du "babeau". C'est un bouillon qui accompagne la perdrix. L'ours est boucané et cuit sur une broche au feu. La graisse d'ours et la graisse de loutre sont utilisées pour assouplir les souliers. L'orignal est cuit de la même façon que l'ours, soit boucané. Mme Siméon trouve que l'orignal boucané a le goût d'un jambon. On boucane aussi le poisson. La martre est cuite sur une broche comme le lièvre. Anne-Marie estime que la loutre est un animal trop gras à manger et que le vison n'est pas très comestible, l'odeur qui s'en dégage ne donne pas envie de le consommer.

En plus de la viande, la banique est une nourriture quotidienne. Elle est cuite dans le sable et doit être spongieuse. On consomme la banique toute la semaine. Quelquefois, elle est rôtie avec de la viande d'orignal. Malgré cette nourriture diversifiée, il arrive que les familles manquent de nourriture. Pendant les périodes de famine, les enfants se nourrissent de sève d'écorce et de jeunes pousses.

Chez les Indiens chasseurs, les activités de consommation sont intégrées dans une économie simple. L'alimentation dépend aussi des ressources disponibles sur le territoire selon les saisons. L'instabilité des approvisionnements devient une contrainte à leur alimentation et rend compte de conditions de vie parfois difficiles.

Les hommes, les femmes

Les tâches

Les hommes et les femmes n'effectuent pas des tâches semblables. De façon générale, celles-ci s'organisent autour de la chasse et de la transformation des produits en résultant. La femme suit le mari en forêt, elle s'occupe en partie des tâches domestiques.

C'est aux femmes que revient le "plemage" des animaux, le soin d'arranger la viande, de préparer le feu et de faire les repas. Outre ces activités, Anne-Marie accompagne son mari. Elle chasse avec lui et tend des collets pour le gibier. À la fin de l'été, Mme Siméon cueille des bleuets, aidée de ses enfants. Le soin de garder les enfants sur le territoire de chasse ne revient pas nécessairement à la mère. Les femmes plus âgées accomplissent cette tâche pendant que les autres vont chasser.

L'homme est un pourvoyeur, il doit nourrir sa famille. Il a aussi la tâche d'accumuler des fourrures pour ensuite les vendre, soit pour de l'argent, soit pour des provisions. Les fourrures sont un élément important dans la vie économique des chasseurs indiens. Outre la chasse, l'homme travaille pour l'industrie forestière.

Le cycle économique

Contrairement au journalier, le chasseur indien n'est pas salarié, il ne dépend pas de son salaire pour vivre, mais de la qualité de ses chasses et de la disponibilité des ressources sur le territoire. Il ne travaille pas pour quelqu'un d'autre, mais pour sa famille, dans le cadre d'un mode

de vie de subsistance. On peut retrouver dans le cycle économique de l'homme la vente de pelleteries, la "drave" et la coupe du bois, tandis que le cycle économique de la femme se limite à la vente de fruits issus des cueilletes.

Durant la période estivale, Anne-Marie cueille des bleuets. Elle vend elle-même le produit de sa cueillette. Mme Siméon n'utilise pas les bleuets pour les consommer, mais bien pour se procurer de l'argent. La vente de bleuets représente son principal revenu. Anne-Marie gère elle-même son budget. L'industrie forestière procure un autre revenu à la famille de Mme Siméon. Le mari d'Anne-Marie bûche avec son fils Benjamin. Son salaire est directement réinjecté pour satisfaire les besoins primaires de la famille soit se loger, se nourrir, se vêtir.

La vie en groupe

La socialisation se passe en grande partie sur le territoire de chasse, entre les membres de la famille de Mme Siméon et d'autres Indiens chasseurs. Ces relations entre les groupes prennent naissance autour de l'entraide. C'est souvent dans les moments difficiles, comme par exemple l'accouchement en forêt ou lors d'un manque de nourriture, que les familles se rapprochent et s'entraident. Dans le cas d'Anne-Marie, la famille souche, soit les personnes apparentées vivant avec elle, participe à une grande partie de sa socialisation. Dans ce sens, son grand-père, son père, sa mère, ses tantes, ses frères et soeurs ont collaboré à sa socialisation.

La famille

L'enfant

La petite enfance

Anne-Marie passe sa petite enfance à accompagner ses parents sur le territoire de chasse. Son grand-père favorise et encourage son apprentissage en forêt. Dès l'âge de sept ans, Anne-Marie voyage sur le territoire avec son grand-père, qui lui enseigne les rudiments de la chasse. Elle apprend à s'orienter en forêt, sur les rivières et sur les lacs.

Elle ne parle pas vraiment des loisirs auxquels les enfants se livrent en forêt. On peut interpréter que les loisirs, pour les enfants de parents chasseurs, gravitent autour de l'apprentissage des éléments de base de la chasse et de la vie en forêt. Dès la petite enfance, les enfants apprennent les rudiments du métier de chasseur.

L'adolescence et les premiers apprentissages

La mère d'Anne-Marie, d'origine canadienne-française, ne connaît ni la vie des femmes chasseuses ni les activités qui s'y rattachent, avant son mariage. L'apprentissage a été très exigeant pour sa mère qui était alors adolescente. Elle a dû se familiariser avec la langue indienne, apprendre à lacer les raquettes et à arranger les peaux. Il est très important pour une femme chasseuse de savoir "plemer" les animaux que le mari rapporte de ses chasses, car cette tâche lui revient. Ce savoir, la mère d'Anne-Marie l'aurait acquis au bout de quatre années de travail quotidien passées principalement en forêt. Mme Siméon souligne que sa mère apprend assez vite et qu'elle est même habile à faire des "paquetons" feutrés de castors.

Tout comme pour sa mère, la période de l'adolescence chez Mme Siméon est liée à l'apprentissage des tâches à effectuer en forêt. Durant cette phase, outre son grand-père, deux personnes appuient grandement Anne-Marie. Il s'agit de son père et de sa tante Christine. Le père d'Anne-Marie lui apprend à manipuler le canot dans les rapides et à chasser l'orignal. Anne-Marie est alors âgée de quatorze ans. Cette confiance accordée par son père, liée à la réussite de ses apprentissages en forêt, soulève un sentiment de fierté chez Anne-Marie. L'apprentissage en forêt ne représente pas seulement des tâches à effectuer, mais aussi une façon de se réaliser, de parvenir à une certaine forme d'autonomie. Dans la même période, sa tante Christine permettra à Anne-Marie d'apprendre le français.

«J'étais toujours avec ma tante. On était toujours ensemble. J'avais de la misère avec mon français. Je n'étais pas capable de dire ce que je voulais. Parler en français avec un autre, demander quelque chose, aller aux commissions, je n'étais pas capable.» (# 144)

L'adolescence et la petite enfance chez Mme Siméon se passent dans un climat de respect et d'égalité entre elle, son père, son grand-père et sa tante Christine. Il ne ressort pas qu'il peut y avoir division sexuelle marquée concernant les tâches à réaliser en forêt. Du moins, tous les adolescents(es) apprennent les trucs essentiels à la vie en forêt et ce, sans égard à leur sexe. Il y a peut-être un fait dont il faut tenir compte ici pour expliquer ce phénomène de non-division sexuelle concernant l'apprentissage chez Anne-Marie: Mme Siméon étant l'aînée, elle représente pour son père une certaine relève pour la famille Siméon. Chose certaine, Anne-Marie se comporte comme une chasseuse qui intègre à la fois les activités typiques dévolues aux femmes, mais elle s'affirme comme une véritable chasseuse, capable de se prendre véritablement en charge tant dans son territoire de chasse que sur la réserve.

L'instruction

Parler d'instruction, c'est faire un lien avec la religion. L'instruction ne prend pas une place prépondérante dans la vie des enfants de parents chasseurs. Les enfants doivent suivre leurs parents qui quittent vers le territoire de chasse en août et qui regagnent la réserve en juin. Au retour de la chasse, au printemps, les enfants vont à l'école une quinzaine de jours. Ce n'est que vers l'âge de onze ans qu'Anne-Marie demeure un an sur la réserve, avec sa tante Christine, pour suivre une année scolaire complète. Anne-Marie complète sa troisième année, ce qu'elle considère comme convenable. Elle apprend à calculer et à écrire, ce qui lui permet, plus tard, de pouvoir s'occuper

de ses affaires personnelles et de signer ses papiers. Ce sont des religieuses qui enseignent. Elles leur apprennent, outre le calcul, l'écriture et le français, le catéchisme:

«J'ai appris mon catéchisme comme il faut. Tous les soirs, il fallait que j'aille voir la Mère supérieure qui restait au Monastère. Elle me montrait ma prière et mon catéchisme. (...) Je disais ma prière en français, je n'étais pas capable de la dire en indien. J'essayais et je ne savais que "Je vous salue Marie" en indien.» (# 138)

La langue française est perçue comme un élément important dans l'apprentissage. Le français donne accès aux activités de vente et d'achat de biens en dehors de la réserve. L'instruction se limite au minimum, ce qui reflète bien que pour des chasseurs vivant sur des territoires, en contact étroit avec la nature, le fait d'aller à l'école ne s'intègre pas nécessairement à leur culture de chasseur.

Croyances

La religion est enseignée le soir et cet apprentissage légué à Anne-Marie la suivra tout au long de sa vie. Le discours religieux issu d'une instruction traditionnelle se manifeste chez elle lors des rites de passage. Anne-Marie affirme constamment sa croyance en Dieu, elle ne se réfère pas à la spiritualité indienne. Les valeurs religieuses ont été transmises par la mère supérieure de la réserve et par les parents d'Anne-Marie. Dans la famille Siméon, prier est important. Cela permet de réunir la famille et d'entrer en contact avec Dieu.

Outre ses croyances liées à la religion catholique, Anne-Marie maintient un rapport très étroit à l'au-delà. Elle fait partie de cette nature qui la nourrit, toute la spiritualité d'Anne-Marie est un mélange qui emprunte tout autant à la religion catholique qu'à la spiritualité autochtone, où l'interdépendance des hommes, des animaux et de la nature tout entière est liée par une âme qui les anime et donne un sens à l'univers. Dans ce contexte, Anne-Marie parlera toujours des morts avec grand respect. Selon le cas, son récit distinguera nettement si un personnage est vivant ou décédé. Ainsi, parlera-t-elle de son "défunt" père ou de sa "défunte" mère comme si ceux-ci étaient encore présents dans l'univers spirituel des humains. Ce rapport à l'âme des défunts est si réel dans la vie d'Anne-Marie qu'elle semble vivre avec cette présence perpétuelle de ses proches.

Les étapes de la vie et les rites de passage

Les fréquentations

Les fréquentations entre hommes et femmes semblent très courtes et se passent vers l'âge de quinze ans. Dans le cas présent, c'est le garçon qui fait le pas initial et qui cherche à voir la jeune fille qui lui plaît. Anne-Marie raconte les fréquentations de son père et de sa mère.

«À toutes les fois qu'elle allait *tirer* les vaches, ma mère voyait ce gars-là, l'Indien qui passait avec son canot. Il virait devant elle et il s'en allait. Je suppose qu'il la trouvait belle cette fille-là qui allait aux vaches tous les soirs, à cette heure-là. Il savait à peu près l'heure. Je pense que lorsqu'il ventait, il ne pouvait pas venir en canot. Il s'en venait à pied. Il était toujours seul. Quand ma mère n'arrivait pas, il fallait que mon père l'attende. Il montait sur la clôture, elle s'en venait avec sa chaudière. Après ça, elle lui parlait.»

(# 171)

Anne-Marie rencontre son mari sur le territoire de chasse, il vient de Betsiamites. Il connaît ses parents et parle le français avec sa mère et l'indien avec son père. Il chasse avec la famille, il a le loisir de connaître Anne-Marie et surtout d'apprécier ses capacités. Il semble que ce qui dicte le choix de sa conjointe pour homme soit les capacités physiques de sa future femme. La fille doit être solidement constituée.

«J'étais assez grande, je faisais la chasse avec mon père et je *portageais* le canot. Je me souviens qu'il m'a dit:

- Quel âge que vous avez?

- Je ne suis pas bien vieille.

- T'es bien forte! Tu as l'air d'être jeune.

- Je pense que si je serais plus vieille un peu, je serais plus forte.

Et il riait, riait. Il voulait savoir absolument quel âge j'avais. Je n'avais pas mes quinze ans encore quand il m'a demandé ça. J'ai fini par lui dire:

- Je vais avoir quinze ans au mois de septembre.

- Je vais venir l'année prochaine quand on aura fini la chasse.»

(# 227)

L'homme recherche plus une aide, une associée, une femme capable d'exercer le métier de chasseuse ou, à tout le moins, une femme sachant effectuer les tâches reliées au travail en forêt. Les fréquentations étant courtes, l'amour ne dicte pas nécessairement le choix d'un conjoint. Il ne semble pas y avoir de fiançailles prévues avant la cérémonie du mariage.

Il n'a pas été question des loisirs entre futurs conjoints pendant la période des fréquentations, ni de facteurs économiques ou de transmission des biens guidant le choix d'un conjoint. On peut penser que le choix économique, à savoir les ressources financières du garçon, n'est pas inclus dans le choix matrimonial et ce, plus précisément chez les peuples nomades qui vivent de la chasse. D'autre part, le conjoint ne se trouve pas obligatoirement à l'intérieur de la communauté.

Le mariage

Les mariages sont célébrés dans la religion catholique. Anne-Marie se marie à quinze ans; son mari, William Valin, est âgé de vingt-sept ans. Ils se marient dans le mois de juillet à Pointe-Bleue. C'est le père Boyer, une connaissance du mari d'Anne-Marie, qui les unit devant Dieu. La mère d'Anne-Marie s'est mariée aussi à l'âge de quinze ans. Il semble que les filles, du moins celles de cette famille, se marient très jeunes, à l'adolescence, contrairement aux garçons, qui eux le font dans la vingtaine, à l'âge adulte.

La plupart des enfants d'Anne-Marie sont mariés et ont quitté la réserve de Pointe-Bleue. Ils se sont mariés avec des Canadiens, ce qui à l'époque enlevait souvent le droit de prendre résidence sur la réserve. Les enfants de Mme Siméon fréquentent des gens de l'extérieur et émigrent lors du mariage. Parmi ses enfants, Marthe et Victoria se sont mariées. Deux de ses filles et un garçon vivent en concubinage. Avec les enfants d'Anne-Marie, on voit poindre de nouveaux rapports, des changements de mentalités s'installer au sein du couple. *"La vie a bien changé depuis notre temps. Toutes les affaires ont changé. Avant on n'entendait pas parler de ça. Ça arrivait probablement, mais on en entendait moins parler."* (# 750) Les enfants d'Anne-Marie, en se mariant, prennent une résidence fixe, ils ne vont plus à la chasse comme leurs parents ou leurs ancêtres, ils se sédentarisent à l'extérieur de la réserve et créent ainsi, un nouveau réseau familial.

Il ne semble pas que les femmes se marient par choix économique. Aucun indice n'amène à penser qu'il y a transmission de patrimoine entre les époux lors du mariage. Dans le cas de couples chasseurs comme les grands-parents et les parents d'Anne-Marie, le mariage ne les fixe pas vers une résidence sur la réserve. Ils ne se sédentarisent pas. Au contraire, au mariage, les époux

continuent de monter sur le territoire de chasse une bonne partie de l'année. La chasse représente le choix économique pour la survie physique du groupe familial.

Les naissances

Anne-Marie met huit enfants au monde, six filles et deux garçons. Elle donne naissance à trois de ses enfants sur le territoire de chasse: Benjamin, Berthe et Victoria. Elle a eu Benjamin au mois de mars aux Fourches Manouane. Elle accouche de Berthe au mois de novembre au lac Tchitogama. La couche en forêt la plus pénible pour Anne-Marie fut celle de Victoria. Elle naît au mois de mai au lac Onistagane. Les autres enfants de Mme Siméon naissent à Pointe-Bleue. Cependant, Anne-Marie ne précise pas s'ils sont nés à l'hôpital, à la maison, avec ou sans l'aide d'une sage-femme.

«Je débarque, je n'ai pas envie de rester malade ici dans le canot. Il y avait encore de la neige pas mal dans le bois. Les rivières étaient toutes dégelées... (# 632) J'ai monté sur la falaise de neige. Ça calait un peu. Il y avait un sapin là. J'ai cassé le sapin, j'en avais une petite brassée. J'ai commencé à mettre le sapin là où la tente devait être plantée. J'avais un matelas de poils de caribou, un petit matelas. Il a débarqué dans le canot. Puis là, ils ont planté la tente. J'avais Hélène chez moi quand Victoria est venue au monde. J'avais Hélène et Berthe. Elles étaient debout dans la neige. Je ne me rappelle pas quasiment comment ça s'est passé. L'enfant est arrivé.» (# 640)

Il y a une forme d'entraide entre chasseurs face aux Indiennes qui donnent naissance en forêt. Lorsqu'Anne-Marie prévoit accoucher de Victoria, elle prépare pour le futur bébé du linge, une couverture, des ciseaux et de la corde. C'est un ami chasseur, M. Boivin, qui l'aide après l'accouchement, il coupe le cordon. Ce même monsieur l'aide à rejoindre ses parents sur le territoire alors que le bébé n'a que quatre jours.

Les naissances rapprochées et les conditions d'accouchement difficiles, l'entraide entre chasseurs sur le territoire de chasse et le partage des tâches deviennent des facteurs importants lors de couches en forêt.

La mort

Les morts sont enterrés comme le veut la religion catholique. Lorsqu'une personne est mourante, on fait venir le prêtre et la famille. La mort se vit en famille dans la foi catholique.

Quand les grands-parents de Mme Siméon sont décédés, ils ont été enterrés au cimetière. La grand-mère d'Anne-Marie repose au cimetière de Saint-Prime. Son grand-père est enterré à Saint-Coeur de Marie. Son grand-père est mort au mois de mars sur le territoire de chasse. Anne-Marie souligne que la maladie et la mort en forêt posent problème, car la famille doit ramener le corps pour l'enterrer. Les parents d'Anne-Marie sont morts en âge assez avancé. Le père d'Anne-Marie est mort vers l'âge de soixante-deux ans, sa mère à quatre-vingt-six ans. Sa mère décède de vieillesse. Plus près d'elle, deux de ses enfants et son mari décèdent. Berthe meurt à l'âge de douze ans, Benjamin à cinquante ans.

Lorsque Mme Siméon parle des gens morts dans son entourage, elle en parle toujours avec le plus grand des respects. Elle emploie toujours le terme de défunt pour désigner la personne qui a perdu la vie.

La vie familiale

La famille modèle le clan. Le clan se compose d'oncles, de tantes, des grands-parents, des parents et des enfants. Le grand-père d'Anne-Marie s'appelle Malek Siméon. Son oncle Daniel est le fils de Malek et le frère de son père. Le père d'Anne-Marie, Thomas Siméon, est l'aîné de la famille. Le nom de la mère d'Anne-Marie est Almanda Fortier. Tout comme Anne-Marie, qui est élevée par sa tante Christine, Mme Fortier a été élevée par une de ses tantes, Mme Paul de Pointe-Bleue. La mère d'Anne-Marie passe son enfance en compagnie de ses oncles, Joseph, Louis et Simon Paul. Les parents d'Anne-Marie ont neuf enfants. Ils ont tous deux ans de différence. Anne-Marie est l'aînée de la famille. Elle a quatre frères: Ernest, Antonio, Clément et Gérard, et quatre soeurs: Jeanette, Gertrude, Virginie et Laurette.

Anne-Marie vit avec son mari cinquante ans et elle met au monde huit enfants: Hélène, Berthe, Victoria, Thérèse, Léona, Benjamin, Raymond et Antoinette. Mme Siméon a une façon particulière de parler de sa famille. Lorsqu'elle nomme ses enfants, elle décrit s'ils sont mariés ou non, s'ils ont des enfants et s'ils ont été malades. Tous les enfants d'Anne-Marie ont leur propre famille. Ils ont tous des enfants, sauf Léona qui est célibataire. Anne-Marie précise qu'elle ne voit pas beaucoup ses petits-enfants à part ceux d'Hélène. Ses enfants vont plus souvent rendre visite à

Hélène qu'à elle-même, car elle a quasiment élevé ses frères et soeurs. Point assez intéressant, souvent, la tâche d'élever les enfants ne revient pas nécessairement à la mère.

Avant sa mort, le mari d'Anne-Marie se soucie de sa famille et surtout il désire que sa femme puisse retourner sur le territoire, aidée de ses fils, même s'il n'y est plus.

«Tu es capable de monter encore dans le Péribonka. Il y a Benjamin, qui serait capable, et Raymond aussi. Ils seraient capables de mener ton moteur. Toi aussi, sur les lacs tu es capable de mener ton moteur.

- C'est un sept forces et je suis capable de le mener. Je l'ai mené quinze jours de temps à La Lièvre. On était allé aux beluets. Le moteur allait bien. Ça fait qu'il me dit:

- Tu serais capable. Si Raymond se marie et s'en va, tu auras toujours Benjamin pour mener le moteur et monter dans le Péribonka

- Il voulait toujours que je monte dans le Péribonka.» (# 546)

Autour de la chasse et au sein du clan règne toute une complicité entre les membres. Le couple ne semble pas s'éloigner de la famille-souche même s'il a sa propre famille. Au contraire, les relations interpersonnelles et sociales en forêt sont intenses. Par contre, lorsque Mme Siméon s'installe sur la réserve avec ses enfants, on ne sent plus cette force, cette détermination, cette énergie que la famille maîtrise si bien sur le territoire de chasse, malgré les contraintes. La vie familiale se structure donc autour de la famille étendue, oncles, tantes, grand-parents, frères, soeurs et enfants sur le territoire de chasse.

Conclusion

La reconstitution du récit de vie d'Anne-Marie Siméon permet d'entrer dans l'univers culturel d'une femme ilnu. Parmi les pôles autour desquels elle articule son identité, se retrouvent sa famille et sa vie passée à pratiquer la chasse dans les territoires ancestraux. Tout le sens du récit se bâtit à partir du territoire de chasse, lien par excellence de l'apprentissage des us et coutumes de la véritable culture première de l'autochtone.

Dès sa petite enfance, on constate qu'elle apprend de son grand-père, de son père et de sa tante Christine les rudiments et les traditions entourant le métier de chasseur. Une partie de son identité se modèle en rapport avec sa famille. Outre le territoire de chasse, la famille ressort comme étant un autre élément important. Les grands-parents d'Anne-Marie vivaient de la chasse, tout comme ses parents, ses frères, ses soeurs, ses tantes et ses oncles. La totalité des activités vécues sur le territoire en famille comme se nourrir, chasser, pêcher, trapper, transformer les produits chassés, font partie de la vie quotidienne d'Anne-Marie. Derrière l'aménagement de ses activités journalières sur le territoire émergent des rapports privilégiés entre les membres d'une communauté de chasseurs.

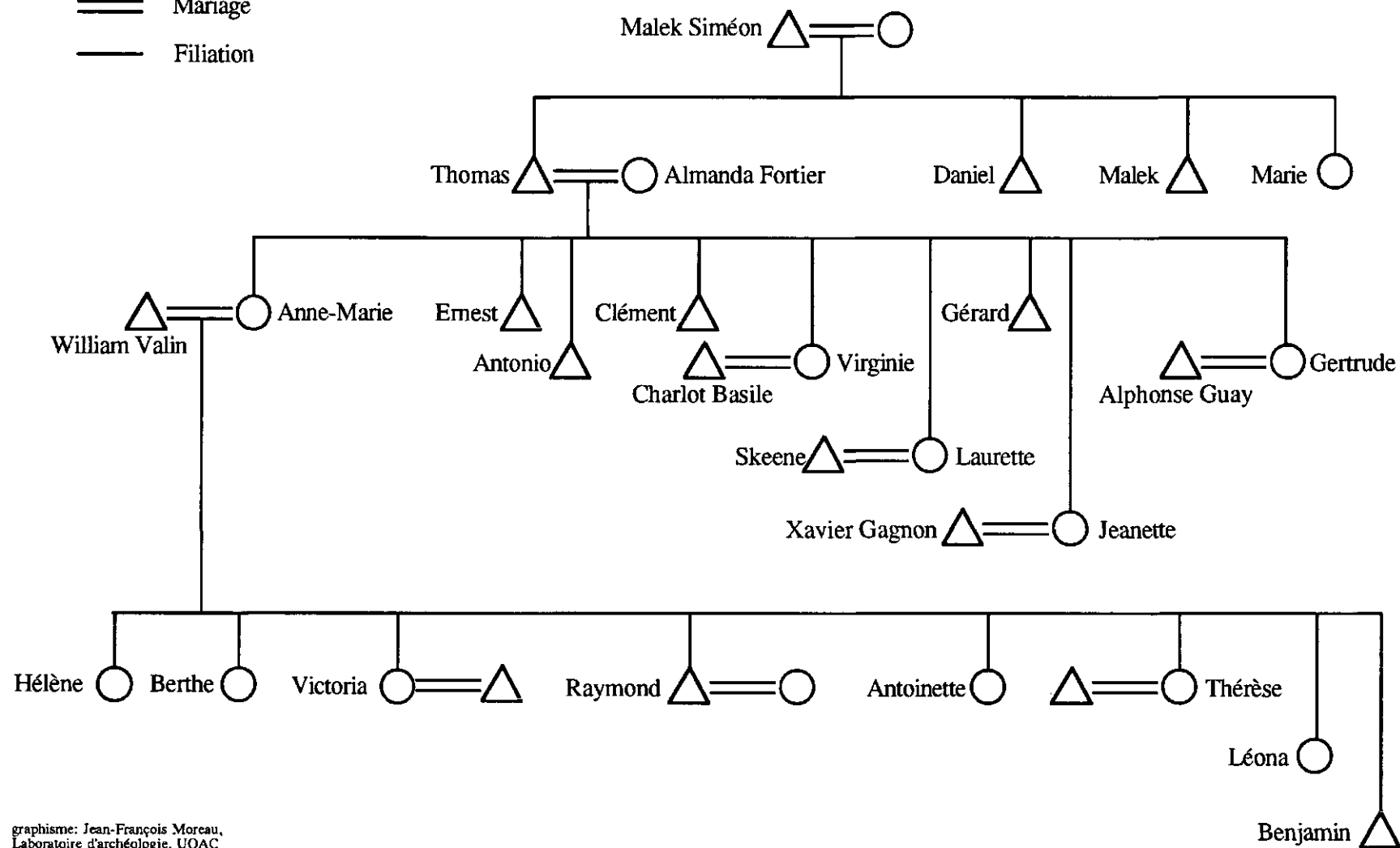
La tradition se perpétue ainsi de génération en génération. Même après son mariage et un peu plus tard, avec ses enfants, Anne-Marie continuera ses pérégrinations sur son territoire de chasse jusqu'au jour où des changements se produiront; l'arrivée de l'industrie forestière rend le territoire moins accessible. Les nouveaux territoires accordés par le gouvernement sont trop éloignés. La sédentarisation sur la réserve devient une alternative pour Anne-Marie et ses enfants qui doivent s'instruire.

Anne-Marie Siméon est le modèle d'une femme dynamique, une des dernières représentantes d'un groupe social et culturel précis de chasseurs. Elle restera toujours Anne-Marie Siméon, chasseuse de son métier.

ANNEXE

Reconstruction généalogique de la famille Siméon à partir du récit de vie

- Femme
- △ Homme
- == Mariage
- Filiation



2.1

ANNE-MARIE SIMÉON

(Récit de vie)

DONNÉES SUR L'INFORMATRICE

NOM	Siméon
PRÉNOM	Anne-Marie
NAISSANCE	17 septembre 1904
LIEU DE NAISSANCE	Pointe-Bleue
STATUT	mariée
DATE DU MARIAGE	1917 (circa)
NOM DE L'ÉPOUX	William Valin
ENFANTS	9 enfants: 7 filles, 2 garçons
OCCUPATION	chasse
INSTRUCTION	3 ^e année

Enquêteur: David Cooter

RÉSUMÉ

Mme Siméon est née à Pointe-Bleue. Elle s'est mariée à l'âge de quinze ans à un Amérindien de la Côte-Nord. Dès son plus jeune âge, elle accompagne ses parents à la chasse. La majeure partie de son récit s'emploie d'ailleurs à raconter les coutumes des chasseurs.

Les enfants suivaient leurs parents. Ils n'allaient à l'école que quelques semaines par année. Il arrivait que les femmes et les enfants restent seuls durant des mois pendant que les hommes chassaient et trappaient. Mme Siméon nous raconte les préparatifs en vue de la saison de chasse: les bagages, les canots, les provisions.

La mère de Mme Siméon est Canadienne. Elle s'est mariée elle aussi à l'âge de quinze ans. Elle demeurait chez son oncle qui était cultivateur à St-Prime. Elle ne connaissait rien de la vie en forêt. Elle a appris à chasser et à faire les différentes tâches que requiert sa condition de femme d'Amérindien. Elle dut apprendre la langue de son mari.

Mme Siméon a rencontré son mari dans le bois. Une année où elle n'est pas montée à la chasse avec son mari, elle a construit une maison pour abriter sa famille. Avec un budget limité, elle achète des matériaux, construit sa maison et attend le retour de son mari. Elle a put finir de construire sa maison en cueillant des bleuets avec ses enfants. Cette maison est érigée sur la réserve de Pointe-Bleue. Elle possède présentement deux chalets où elle va chasser le petit et le gros gibier.

TIPATSHIMUN E TAKUAPEKATAKANIT

Utshimashkueu Siméon nite Piekuakamit ilniupan. Kutulnu ashu patetat e tatupunesht nipuishipan nite Natamit innu uitshimeshipan. Shash e auassiut uitsheueshipan uikanish e natuulit. Ute eshpish tipatshimut, mishta uauileu ka natuushilit.

Nanitam auassat nashueshipanat uikanishuau. Apu mitshet tatuminashtakana itutekuen katshishkutamuakanlit peikupipuna. Kie ishinakuanlishipan e peikussishitau mitshetupishimua ishkueuat mak auassat miam napeuat e natshi natuutau kie e ashtatau utishulakannuau. Utshimashkueu Siméon tshitipatshimushtakunu ka ishi tamatshit eshku eka kueshpananulit miam: ut, eshi tshitutatau mitshimilu kie matshunish.

Kakusseshishkueu nenu ukau ne Utshimahkueu Siméon. Kie kutunluepipuneshilishipan ashu patetat napulit miam kie uil. Nite kanuelimakalishipan ukumishilu ka assitshelit nite St-Prime utenassit. Apu tshakuanlu neshtuapatamalikuen minashkuat eshi ilniunanulit. Nutim tshishkutamatishilishipan e natuulit kie kassinu e takuanlit tshi ishi atusselit ilnu utishkuem. Kie takuanlishipan tshi tshishkutamatishit unapem utaimunlu.

Nite nutshimit natshishkueshipan unapem ne Utshimashkueu Siméon. Peikupipuna eka kueshpit, tshimitashipan mitshuapilu tshetshi takuanlit tshe tat ashit utauassim. At nelu eshpish eka mishta ushuliamit, ekue aiat tshekualu tshe itapashtat ekue tshimitat uitshuau ekue ashuapamat unapem tshetshi mitapelit. Tapue ekue tshi tshishtat uitshuau eshpish shuliatshet e natamisht ashit utauassim. Nite ilnu-assit Piekuakamit tshimiteu ne mitshuap. Kie nishulu umishtikushitshuap, ekuat etutet ua natuut miam ua nipiat ka muakanlit aeshish.

Mme Siméon a appris à tout faire quand elle était jeune fille. Elle raconte diverses expériences de chasse, dont la mort de son premier orignal.

Les accouchements se faisaient quelquefois dans le bois, durant la saison de chasse, avec tout ce que cela comporte de problèmes et de difficultés. À la mort de son mari, elle continue à chasser. Elle nous raconte les circonstances de la mort de son mari. Les gardes-chasse jouent un rôle important dans les anecdotes que raconte Mme Siméon.

Quand elle a accès à sa pension de vieillesse, elle utilise son argent pour apporter des améliorations à sa maison. Elle a un problème de vision qui l'empêche de chasser autant qu'elle le voudrait.

Elle raconte les expéditions de chasse avec ses parents, grands-parents et ses tantes. Elle avoue n'avoir rien oublié de ce qui s'est passé quand elle était jeune avec ses parents. Dans sa jeunesse, elle se souvient avoir vu des caribous dans le territoire de chasse de son père. Elle souligne les différentes façons qu'ont les indiens de prévoir la température selon la lune et le soleil.

Elle a été trois ans conseiller à Pointe-Bleue. Elle préférerait néanmoins aller en forêt et chasser.

Kassinu tshishkutamatishupan eshi atussanulit ka ishkuessiut Utshimashkueu Siméon. Mitshetuait ishi tipatshimu nite e kushpinanulit kie ushkat ka nipiat mush.

At ne eshi alimit, ishinakuanlishipan kie ishkuenu nutshimit tshi milu inniut ekuat utauassimipan. Peikuan shaputue natuu katshi nipilit unapem. Kie tipatshimu ka ishpalit ka nipilit unapem. Mishta uauileu ka kanuelitamilit minashkuat e natuunanulit ne Utshimashkueu Siméon.

Nelu uetutukut utshishelnui-shuliam, eukuan etapashtat e ueuetinak uit ka tshimitat. Apu tshi ishpish natuut miam etelital tanite akushu ussishiku, apu ishpish milu uapatak.

Tipatshimu ka kushpit ashit uikanish ka uitshimat mak umushum mak utusse. Kie uitam eka tshekuanlu ueni--tshissital nutim ka aital eshku e auassiut uikanish eshku ka kanuelimikut. Kie eshku eshkuessiut, tshissital ka uapamat atiku nite utau unatuu-assilit. Milu mashinataim kie ilnu ka tutamilit tshi tshisselitamilit tan tshe ishi tshishilkalit muku pishim mak tipishkau-pishim e tshitapamalit.

Nishtupipuna ishpish ukaumauuishipan nite Pekuakamit. Muku alu miluatamushipan e itutet minashkuat tshi natuut.

LISTE DES PERSONNES NOMMÉES

Son époux	William Valin	Un associé	Eugène Paul
Des oncles	Daniel	Une tante	Marie Pekutelegan
	Malek	Un chasseur	Atshen
Des chasseurs	Paul Natipi	Des enfants d'Anne-Marie	Raymond
	Tambush		Léona
	Marie-Louise Bacon	Un chasseur	Germain
Une tante	Christine	Les enfants d'Anne-Marie	Hélène
Le père de Christine	Malek Siméon		Berthe
Sa mère	Almanda Fortier		Victoria
Son père	Thomas Siméon		Thérèse
Des parents	Joseph Paul		Antoinette
	Émile Paul	Un chasseur	Charles Boivin
	Louis Paul	Un garçon de Charles Boivin	Bazot
	Simon Paul	Un chasseur	Jack Simpson
Son frère	Ernest	Une fille d'Hélène	Cécile
Sa soeur	Jeannette	Les enfants de Raymond	Narcisse
L'époux de Jeannette	Xavier Gagnon		Éric
Son frère	Antonio	Un chasseur	Mailloux
Sa soeur	Gertrude	Un garde-chasse	Drolet
L'époux de Gertrude	Alphonse Guay	Des chasseurs	Isaac Simpson
Une soeur	Virginie		Xavier Raphaël
L'époux de Virginie	Charlot Basile		Michel Dominique
Son frère	Clément		Ernest Raphaël
Sa soeur	Laurette		François Savard
L'époux de Laurette	Laurent Skeene	Une tante	Joséphine
Son frère	Gérard	Un acheteur de bleuets	Perron
Un associé de son époux	Dominic Saint-Onge		
Un religieux	Boyer		
Un fils d'Anne-Marie	Benjamin		
Un oncle	Joseph		
Agent des Affaires Indiennes	Laboissière		
Des voisins	Ti-Tom Raphaël		
	Charlot Buckell		
Une des filles d'Anne-Marie	Marthe		

LISTE DES LIEUX NOMMÉS

Alma
Bersimis
Betsiamites
Canal Sec
Chibougamau
Chicoutimi
Côte-Nord
Eaux Mortes
Fourches Manouanes
Ile de la Perdrix
La Pipe
La Tuque
Lac-à-Jim
Lac-Saint-Jean
lac Bouchette
lac Clair
lac Crapaud
lac des Habitants
lac Jacques
lac Le Culotte
lac Onistagane
lac Tchitogama
Passes Dangereuses
Pointe-Bleue
Québec
Rivière-à-la-Chasse
rivière La Lièvre
rivière Manouane
rivière Péribonka
Roberval
Saint-Coeur-de-Marie
Saint-Edmond
Saint-Prime
Saint-Thomas

PARTIE I

Premières chasses

5 Je suis venue au monde le 17 septembre à Pointe-Bleue. J'ai été mariée une fois seulement à William Valin qui venait de Betsiamites sur la Côte-Nord. Je me suis mariée dans le mois de juillet mais je ne peux pas dire en quelle année, peut-être en 1917. Quand je me suis mariée, j'avais quinze ans. J'ai vécu cinquante ans avec mon mari. À notre mariage, mon mari avait vingt-sept ans. Ensemble, nous avons eu neuf enfants, sept filles et deux garçons. Mon mari était chasseur.
10 À tous les ans, il fallait monter dans le bois avec mon père et ma mère. Ma mère était encore vivante quand on s'est marié.

Mon père et mon grand-père étaient encore avec moi dans ce temps-là. Il y avait un de mes oncles qui s'appelait Daniel. Il faisait la chasse. L'hiver, ils descendaient chercher des provisions.
15 Nous autres, on restait avec mon grand-père, ma tante et mon oncle Malek. On était tous ensemble et on attendait. Des fois, ils étaient partis un mois pour aller chercher des provisions. Une de mes tantes qui était vieille fille faisait des collets. Je m'habillais comme il faut, je mettais mes mitaines de lièvre, je n'avais jamais *frette* aux doigts. On allait visiter les collets avec ma tante. On ramenait du lièvre et on le faisait cuire. On faisait un bouillon de lièvre avec un peu de farine. On
20 ménageait, on ne pouvait pas faire trop de *banique*. On s'en faisait des petits plats. On en prenait rien qu'un petit morceau chacun. On mangeait plus de viande de lièvre et on ménageait notre farine. J'étais habituée à ça. Je ne m'apercevais pas de la misère qu'on avait.

Au printemps, mon grand-père disait:
25 "Je vais étendre mes pièges à ours, on va manger de l'ours."
J'aimais ça de l'ours. J'étais bonne de la viande. J'en mangeais avec de la graisse d'ours. On faisait *boucaner* notre viande d'ours, c'était bon. On la faisait cuire au feu sur la broche aussi. On faisait un bouillon avec la viande d'ours. Au mois de juin, il fallait redescendre. On montait au mois d'août et on redescendait au mois de juin. Il commençait à y avoir des mouches, les enfants
30 étaient tout piqués dans la face.

À tous les voyages, quand on descendait, on avait un peu d'école. Ils nous envoyaient à l'école une quinzaine de jours. À l'automne, c'était encore la même chose, au mois d'août, on partait encore. L'école, il n'en n'était pas question, il fallait suivre nos parents. Personne ne
35 gardait des enfants *icitte* à Pointe-Bleue, c'est pas *pareil* aujourd'hui. Ils ont des pensionnats, ça fait qu'ils peuvent rester là. Nous autres, on n'avait rien de ça.

On partait en canot de Pointe-Bleue. J'avais un petit aviron. C'est mon grand-père qui me l'avait fait. Il fallait que je rame moi *itou*. J'étais assis en arrière avec ma tante et on faisait le tour du lac Saint-Jean. Des fois, on faisait deux voyages et il ventait fort. Quand le lac Saint-Jean était bas, il n'y avait pas beaucoup d'eau et on débarquait loin au large. Ça faisait loin pour amener notre bagage pour se camper. Des fois, nous, les enfants, on avait peur de débarquer. Ils nous prenaient par en-dessous du bras et ils nous emmenaient sur le bord de la grève.

On prenait les voitures à la Pipe de l'autre bord du lac Saint-Jean. Ils embarquaient les canots, ils mettaient du bagage dedans. On pouvait embarquer là-dedans aussi. C'était une *waguine* qu'ils disaient. C'étaient des voitures à cheval dans ce temps-là. Quand on passait, il y avait des cultivateurs et on leur faisait des *bye-bye*. Les enfants canadiens font des *bye-bye*, c'est ma mère qui nous montrait ça. Elle nous disait: "Faites des *bye-bye*." Les Canadiens disaient:

"Oh! regarde les Indiens qui passent!"

On prenait la rivière Péribonka quand on voyageait. C'étaient des voyages avec beaucoup de provisions. On avait de la farine, du sucre, du sel, de la graisse, toutes sortes de choses. Toute la famille montait, les enfants aussi. Les chiens montaient sur le bord de la grève, ils nous suivaient. C'étaient des chiens de traîne. Ils en avaient besoin pour la chasse. Le chien emportait la tente, le poêle et les provisions dans une toboggan.

Des fois, on restait seul durant des mois pendant qu'ils chassaient. Quand ils revenaient, ils rapportaient du castor, du lièvre, tout ce qu'ils tuaient. Il n'y avait pas d'original dans ce temps-là. Il y avait du caribou *en masse*. Mon oncle Daniel a déjà tué cent caribous dans une année. C'était au lac Jacques, aux Fourches Manouane dans le Péribonka. On voyait souvent un *ravage* de caribous qui sortaient là, il y en avait quasiment deux cents. Ils sortaient du bois, ils allaient au lac. Ça faisait comme une corde, ils se suivaient tous, c'était beau à voir. On disait à mon grand-père:

- Regardez il y a des caribous là-bas. Il ne voyait pas tellement bien.

- Allez le dire à votre oncle Daniel, il va y aller lui.

Mon oncle Daniel partait avec son fusil. Il allait les rencontrer à l'autre bout du lac. Il en tuait. Il charriait la viande et on en avait *en masse* pour l'automne. Ma tante arrangeait les peaux de caribous. Elle mettait une grande corde à linge et les peaux de caribous étaient toutes bien arrangées. Il y avait quasiment une centaine de peaux de caribous, bien blanches. C'était vraiment beau parce que c'était bien travaillé. Ma tante disait souvent:

"Je suis tannée de manger toujours de la viande, va donc pêcher!"

Il y avait de la truite dans ce lac-là. Je perçais un trou d'un pied carré environ et elle me donnait un os pour faire des appâts. Je voyais l'os, il y avait à peu près quatre pieds d'eau. Je voyais les poissons qui *virailaient* autour. Je prenais de la truite de quatre livres. C'était de la rouge avec les petits picots de toutes sortes de couleurs. J'aimais ça! Des fois, je prenais quatre ou cinq truites. Je les crochetais dans un bout de bois par la tête et je m'en allais à la tente. Je disais à ma tante: "Je n'ai pas eu de misère à les *pogner* parce que j'avais un gros morceau de viande après mon arme."

Après avoir fini d'arranger toutes les peaux des caribous, on descendait à la rivière Péribonka. On se tentait encore une fois et on avait de la viande pour le reste de l'hiver. Au mois de mars ou avril, on commençait à voir arriver des canards. On changeait de viande, on mangeait du canard. Des fois, ils amenaient quatre ou cinq canards. Il y en avait de toutes sortes, des canards-cailles, des canards noirs. Ils faisaient un bouillon avec ça. Il y avait une grande chaudière et tous les enfants en prenaient. Il y avait une tasse, ils en prenaient et mettaient ça dans un petit *vaisseau*.

Au printemps, on retournait à la chasse à l'ours. On allait piéger et manger de l'ours. On piégeait le castor aussi. On faisait des *paquetons* feutrés de castor. C'était pesant mais la loutre, le loup-cervier, le rat musqué et le vison, c'était pas pesant. Dans ce temps-là, il y avait du pékan et de la martre aussi. Je m'en souviens comme il faut, on les prenait au collet à lièvre. On en prenait *itou* avec des pièges à appâts.

À la Pipe, il n'y avait pas beaucoup de maisons. On prenait nos canots à la Pipe mais on ne traversait pas directement sur le lac Saint-Jean parce que c'était trop dangereux quand il ventait. On faisait le tour du lac. Des fois, ça nous prenait trois jours pour faire le tour du lac et venir jusqu'à Pointe-Bleue, quand il ne ventait pas. Quand il ventait, ça nous prenait quatre ou cinq jours. Il fallait débarquer, la grosse mer embarquait dans le canot.

Dans ce temps-là, on avait deux ou trois canots. Les femmes embarquaient dans un canot à part. Les gars embarquaient pas mal de bagage. Les enfants, ma mère et ma tante qui était vieille, ils embarquaient ensemble. Mon grand-père était tout seul dans son canot. Il mettait beaucoup de bagage dedans. Mon père était tout seul aussi parce qu'il embarquait du bagage. Quand le canot avait trop de bagages, ils n'embarquaient pas les enfants parce que c'était dangereux de renverser. En descendant, on rencontrait d'autres Indiens. Dans le Péribonka, il y avait d'autres Indiens qui descendaient. Des fois, on descendait avec eux autres. Avant d'arriver à nos tentes, ils prenaient leur fusil et tiraient des coups de fusil pour dire bonjour. On entendait les coups de fusil et là, on disait:

"Il y a du monde en descendant."

Ils arrivaient et ils tiraient encore. Ils mangeaient avec nous autres. On partait tous ensemble. Il y
110 en avait qui descendaient par Chicoutimi. Je me souviens très bien de Paul Natipi, de Tambush et Marie-Louise Bacon.

Marie-Louise Bacon est morte *icitte* à l'hôpital de Pointe-Bleue. Elle était avec son bonhomme et ils n'avaient pas d'enfants. Ils descendaient la Péribonka aussi. Des fois, ils avaient
115 un homme *engagé*, ils avaient beaucoup de pelleteries. C'est tout ce qu'on voyait dans le canot. Ils montaient pas mal haut, à la tête de la Péribonka qu'ils disaient. Il y en a même qui venaient par la rivière Manouane. Il venait du monde de Betsiamites à Pointe-Bleue dans ce temps-là. Ils descendaient jusqu'à Chicoutimi.

Paul Natipi vendait sa fourrure à Chicoutimi à M. Clément Dufour. En arrivant à Pointe-Bleue, on ne tirait pas de fusil parce qu'il y avait trop de monde, c'est dangereux, ce n'est pas
120 comme dans le bois. Quand on arrivait à Pointe-Bleue, ça faisait un an qu'on était parti. Tous les enfants étaient grands, ils avaient grandi pas mal dans un an. Ils nous donnaient tous la main et on montait. Mon père avait sa maison là. Elle est encore *deboute* sa maison. Elle était près de l'église, en bas de la côte. Ça fait qu'on entrait dans la maison de mon père avec mon grand-père,
125 ma tante et mon oncle Malek. Ensuite, il fallait se toiletter pour aller à l'église qui n'était pas bien loin. *Ben croire*, on montait la côte et on était rendu à l'église. On aimait ça aller à l'église. On s'ennuyait de l'église souvent.

130 Éducation

Ma mère disait:

"Arrangez-vous comme il faut et allez à l'église."

J'avais mes petites soeurs avec moi et on montait ensemble pour aller à la messe. Ensuite, le petit
135 *boutte* qui nous restait dans le mois de juin, on allait à l'école. Ça nous faisait toujours du bien. À onze ans, il fallait que je fasse ma première communion et ma confirmation. J'étais grande déjà. Ma tante Christine m'a quasiment élevée, elle restait avec moi pour que je puisse aller à l'école au moins une année complète. J'ai appris mon catéchisme comme il faut. Tous les soirs, il fallait que j'aie
140 voir la Mère supérieure qui restait au Monastère. Elle me montrait ma prière et mon catéchisme. Elle n'a pas eu de misère avec moi parce que ma mère me l'avait montré quand j'étais jeune. Je disais ma prière en français, je n'étais pas capable de la dire en indien. J'essayais et je ne savais que "Je vous salue Marie" en indien.

J'étais toujours avec ma tante. On était toujours ensemble. J'avais de la misère avec mon français. Je n'étais pas capable de dire ce que je voulais. Parler en français avec un autre, 145 demander quelque chose, aller aux commissions, je n'étais pas capable. À onze ans, je suis allée un an *icitte* à l'école avec ma tante Christine. Là, j'ai appris le français comme il faut. J'ai fait ma troisième année, c'est bon *pareil*. Aujourd'hui, ils apprennent la dynamique qu'ils appellent. C'était une religieuse qui nous faisait l'école. C'est comme ça que j'ai appris le français. Ma mère 150 était Canadienne et elle n'était pas capable de parler en montagnais. À la maison, tout le monde parlait les deux langues. Mon père parlait l'indien. Ça faisait quatre ans que ma mère était avec des Indiens quand elle a appris à parler leur langue. Elle cassait l'indien quand elle parlait mais elle l'a appris *pareil*.

Ma tante Christine ne s'est pas mariée. C'était une vieille fille. Elle est toujours restée avec son père pour lui aider et pour faire à manger. Son père s'appelait Malek Siméon. J'ai déjà parlé de l'oncle Daniel. C'était le garçon de Malek. Mon oncle Daniel Siméon était le dernier de la famille. Mon père était plus vieux. Le nom de famille de ma mère était Almanda Fortier. Les parents de ma mère étaient de Saint-Prime. Quand elle a perdu sa mère, elle était encore bien jeune, 160 elle ne s'en souvenait pas *pantoute*. Le père de ma mère, M. Fortier, s'est marié deux fois. C'est là qu'il a donné ses enfants à une de ses tantes. C'était une Paul. Maman a été élevée par une de ses tantes. Sa grand-mère a été enterrée à Saint-Prime. On a fouillé et on a retrouvé l'épithaphe.

Père et mère

Ma mère s'est mariée à quinze ans. Elle restait avec sa tante et son oncle qui étaient cultivateurs. Ils gardaient des vaches pour donner du lait. Ils avaient des poules aussi. Mon père était à Pointe-Bleue. Dans ce temps-là, les gens restaient dans des tentes, il n'y avait pas de maisons encore. Pour aller à Saint-Prime, ce n'est pas bien loin. Tu traverses la rivière à la Chasse 170 et à Saint-Prime, il y a un quai et le cimetière. Il y avait un pacage où les vaches allaient manger. Mon père allait en canot un petit *boutte* et il virait par là. À toutes les fois qu'elle allait *tirer* les vaches, ma mère voyait ce gars-là, l'Indien qui passait avec son canot. Il virait devant elle et il s'en allait. Je suppose qu'il la trouvait belle cette fille-là qui allait aux vaches tous les soirs, à cette heure-là. Il savait à peu près l'heure. Je pense que lorsqu'il ventait, il ne pouvait pas venir en 175 canot. Il s'en venait à pied. Il était toujours seul. Quand ma mère n'arrivait pas, il fallait que mon père l'attende. Il montait sur la clôture, elle s'en venait avec sa chaudière. Après ça, elle lui parlait. Mon père parlait un peu le français aussi mais pas beaucoup. Elle le trouvait beau cet Indien-là qu'elle a dit. Elle trouvait qu'il était poli pour parler *de même*. Elle en a parlé à sa tante, celle qui l'avait élevée. Elle lui a dit:

180 - *Ben craire*, tu n'es pas pour marier un Indien Almanda. Tu vas avoir de la misère. Tu sais comment ils sont les Indiens? Ils ont toujours de la misère dans le bois. Tu n'es pas habituée, qu'est-ce que tu vas faire?

- Je vais m'habituer. Je vais parler en indien et ils vont me montrer à parler pour les comprendre. Après ça, de la misère, on en a toujours *pareil icitte*. Il y a des fois qu'on mange juste de la galette et des crêpes.

185 - Fais ce que tu penses. Si tu penses de faire mieux *de même*, essaye.

Ils ont commencé à aller à Pointe-Bleue voir les Indiens. Ils vivaient tous dans des tentes. Ma mère se disait:

"Mon doux Seigneur! c'est pas grand, une tente. On va essayer. *Coudon*, je n'ai pas de parents, je n'ai rien à perdre. J'ai rien que mes oncles et mes tantes qui sont âgés."

Il fallait qu'elle aussi se fasse un chez-soi bien à elle. Elle s'est dit:

"Je vais essayer."

Ils se sont mariés dans l'été.

195 La première année qu'ils se sont rencontrés, ils se sont mariés. Avant ça, ils ne faisaient pas d'amour *pantoute*. On avait qu'à parler avec une personne et on pouvait comprendre comment était cette personne, c'est ce que disait ma mère. C'était bien vrai. Mon père était un gars qui était bien gêné. Il prenait un peu de boisson, mais se fâcher ou chicaner, jamais! Mon père s'appelait Thomas Siméon. Du côté de ma mère, ses parents étaient des Paul. Il y avait Joseph Paul, Émile Paul, Louis Paul, et Simon Paul. Ils étaient tous des oncles de ma mère. Les Paul de Pointe-Bleue, étaient presque tous ses parents. Ils sont presque tous morts maintenant.

205 C'est moi qui étais la plus vieille de la famille. Mes frères et mes soeurs avaient tous deux ans de différence. Il y a mon frère Ernest qui est mort, il était bébé. Après ça, il y avait Jeannette Siméon. Elle vit encore, elle est veuve. Elle était mariée avec Xavier Gagnon et elle reste à Alma. Ensuite, il y a Antonio Siméon qui était le quatrième. Après Antonio, c'est Gertrude qui était mariée avec Alphonse Guay. Il y avait aussi mon autre soeur, Virginie, mariée avec Charlot Basile. Ensuite, c'était Clément et Laurette qui était mariée à un Skeene. Le bébé, c'est Gérard Siméon. Dans notre famille, on était neuf. Ça fait toute une famille! Quand je me suis mariée à quinze ans, 210 il y avait seulement trois ou quatre enfants qui étaient plus jeunes que moi.

Mariage

215 Après mon mariage, on a continué à chasser *pareil* avec mon père et mon grand-père. Quand mon grand-père est mort dans le bois, ça faisait un an que j'étais mariée. C'était l'hiver, on

était au mois de mars et on l'a descendu sur une traîne. Il a été enterré à Saint-Coeur-de-Marie. Après ça, nous sommes restées *icitte* en bas, ma mère, ma tante et moi. C'est rien que les gars qui sont remontés dans le bois. Ils ont fait la chasse du printemps. Je ne pouvais pas monter parce que j'étais enceinte.

220

J'ai rencontré mon mari dans le bois. Il faisait la chasse avec nous autres. Il montait dans le Péribonka aussi et dans la Fourche Manouane. Il était avec Dominic Saint-Onge, son associé. Quand je l'ai connu, mon mari n'avait plus de parents *pantoute*. Il venait de Betsiamites et il avait resté une secousse à Chicoutimi. Il y avait des Indiens à Chicoutimi. C'est dans le Péribonka que je l'ai rencontré. Il parlait le français comme il faut. Il parlait en français avec ma mère et en indien avec mon père. À tous les voyages, quand on le voyait il nous faisait toujours un grand bonjour. On aurait dit que c'était comme des parents qu'on voit et qu'on est content de voir. J'étais assez grande, je faisais la chasse avec mon père et je *portageais* le canot. Je me souviens qu'il m'a dit:

225

- Quel âge que vous avez?

230

- Je ne suis pas bien vieille.

- T'es bien forte! Tu as l'air d'être jeune.

- Je pense que si je serais plus vieille un peu, je serais plus forte.

Et il riait, riait. Il voulait savoir absolument quel âge j'avais. Je n'avais pas mes quinze ans encore quand il m'a demandé ça. J'ai fini par lui dire:

235

- Je vais avoir quinze ans au mois de septembre.

- Je vais venir l'année prochaine quand on aura fini la chasse.

- Oui, c'est *correct*.

Quinze ans, c'est jeune pour se marier. Ma mère m'avait dit:

240

"Il y en a *en masse* qui se marient à quinze ans. Moi-même, je me suis mariée à quinze ans. C'est encore pire parce que je suis partie avec des Indiens et je ne parlais pas un mot d'indien. Ils me parlaient et je ne comprenais rien du tout."

Quand le printemps est arrivé, les Indiens arrivaient de Bersimis. William, mon mari a demandé à mon père la main de sa fille. Mon père lui a dit:

245

"Ça me coûte un peu, j'ai rien qu'elle pour m'aider. Elle *portage* jusque son canot. Ça me coûte quasiment de la donner parce que c'est elle la plus vieille. Je n'ai pas d'autres garçons qui sont assez grands pour m'aider. On va essayer. On va être ensemble *pareil*."

250

Et ça a marché, on s'est marié dans le mois de juillet à Pointe-Bleue. C'est le père Boyer qui nous a mariés. Mon mari connaissait bien le père Boyer, il avait déjà resté à Bersimis. On est retourné à la chasse l'année suivante. Il s'est acheté un beau canot. On est monté par Chicoutimi. J'ai été au Bersimis. Je n'ai pas trouvé ça bien beau Bersimis, c'était ennuyant. J'ai dit:

"On va retourner à Chicoutimi et on va aller rencontrer mon père au lac Tchitogama."

On s'est rencontré là et on a monté ensemble. J'ai fait presque toute ma vie avec mon père.
255 Quand il est mort, on était encore avec lui dans sa maison. C'est dans cette année-là qu'on s'est
bâti ici. À ce moment-là, j'avais déjà cinq ou six enfants. Je commençais à être plus vieille, je
n'avais plus de force. Quand j'étais plus jeune, je pouvais renverser des montagnes à force que
j'aimais ça travailler. J'étais toujours dans le bois, je montais aux *beluets*. C'est toujours moi qui
étais la championne pour en avoir ramassé le plus. Dans ce temps-là, on allait à La Lièvre.
260 *Astheure*, c'est plus la même chose *pantoute*, c'est tout repoussé. Avant ça, c'était beau pour
ramasser des *beluets*. On allait jusqu'aux Eaux Mortes qu'ils appellent.

PARTIE II

265 "Je voudrais me bâtir"

Mon mari a dit:

"C'est là que tu vas commencer ta maison. Moi et Benjamin on va aller à la chasse cet automne.
Tu vas rester avec les enfants. Ils vont aller à l'école et tu vas t'occuper de ta maison."

270 J'ai demandé des conseils pour savoir comment faire. Je ne connaissais pas le bois, je ne
connaissais même pas le *clabord* ni le *deux-par-quate*. Je ne savais pas ce que ça voulait dire; un
chasseur ne peut pas connaître ces affaires-là. Je ne connaissais pas la planche brute ni la planche
embouffetée. Il fallait que je prenne mes *aplombs*. J'avais une bonne tête par exemple. C'est
encore comme ça aujourd'hui. Ça fait que mon mari et Benjamin sont partis. William m'avait
275 donné l'argent. J'avais à peu près trois cent *piasses*. J'en avais pas gros. Je me suis dit: "Voyons
donc! trois cents *piasses* pour te bâtir une maison. Je m'en vais toujours essayer." J'envoyais les
enfants à l'école. Mon père était encore vivant dans le temps. J'ai dit:

"Je vais prendre mon oncle Joseph pour aller à Roberval."

Mon oncle Joseph vendait du lait et il restait dans le petit rang.

280 Ça fait qu'un matin, mon oncle Joseph Paul arrive chez nous et je lui dis: "

Mon oncle, je voudrais vous parler. Vas-tu être capable de me descendre à Roberval?"

Dans ce temps-là, il y avait un moulin à scie à Roberval. Une fois rendu au moulin à scie, je m'en
vais parler au *boss*. Il était gros et je le connaissais comme il faut. Il vendait de la planche. Il était
285 à son bureau. Je lui dis:

- Je voudrais me bâtir une petite cabane pas bien grande où je pourrais passer l'hiver parce que j'ai
des enfants qui vont à l'école.

- Oui, c'est vrai, il faut qu'ils soient instruits ces enfants-là. Comment veux-tu faire ça?

- J'ai trois cents *piasses*. Je m'en viens chercher de la planche avec ça. Je vais te donner mes trois cents *piasses*, et tu vas me donner du crédit encore pour trois cents *piasses*. Ça va faire six cents *piasses*. Je vais être *correcte* pour passer l'hiver dans ma maison. Il y aura toujours deux doubles de planches, c'est certain. Je ne connais pas trop le bois. Je sais par exemple qu'est-ce que ça veut dire quand ma charpente sera montée. Après ça, il y aura le *rambrissage*. Quand même que ce ne serait pas de la belle planche pour commencer.

- Ça va te prendre des gros madriers, du gros bois comme du *deux-par-quatre*. Quand même que tu ne mettras pas de *clabord* tout de suite. Tu vas *rambrisser* par en dedans et ça va être assez chaud. Tu mettras de la *moulée de scie* après ça.

- O.K.! ça marche. J'ai entendu dire que si on mettait de la *moulée de scie* dans une maison, c'était bien chaud.

- Oui, c'est vrai. C'est chaud quand même que tu ne mettras que deux *rambris*. Pour *astheure*, c'est tout ce que je peux faire.

- Mes chasseurs sont allés à la chasse jusqu'à Noël. Quand ils vont descendre, ils vont avoir de la pelleterie. Ils vont vendre leurs pelleteries. On donnera ce qu'on pourra donner. Les enfants qui vont à l'école, il faut qu'ils mangent un peu. Il faut penser à ça.

- C'est *correct*! Tu m'enverras ton mari, il faut que je le connaisse. J'ai dit à mon oncle:

- C'est bien ce que j'avais pensé de faire.

- Tu avais une bonne idée de faire ça.

Il fallait que je parle au Conseil. *Icitte*, c'était la tribu. Je leur ai dit: "S'il faut que je paye l'emplacement, je n'arriverai pas." M. Laboissière me dit: "Je vais demander à tous les conseillers. Tu vas avoir un petit emplacement pour ta maison. Il le faut absolument parce que ces enfants-là vont à l'école et ça prend une cabane pour les abriter. Il fait *frette* l'hiver." En tout cas, il n'a pas *niaisé* longtemps. Les conseillers ont tous dit oui. Ils ont dit: "D'abord qu'elle est capable de faire sa cabane, bien *coudon*, on va lui donner cet emplacement-là."

Ensuite, j'ai fait savoir que mon emplacement était prêt. C'était où le gros *truck* avait débarqué mon bois. Il y avait un conseiller qui n'était pas là le soir où M. Laboissière avait arrangé ça. C'était Ti-Tom Raphaël qui reste *icitte* de l'autre bord. Il n'était pas content. Il dit: "C'est du monde de Bersimis, ils n'ont pas le droit de venir *icitte* pour se camper. Ils ne sont pas acceptés."

Après deux ou trois jours, M. Laboissière me dit:

"Ça va être accepté. Ce sont les mêmes Indiens. Les Indiens de Bersimis et de Pointe-Bleue, c'est la même chose. Ils se sont mariés *icitte*, et ils vont rester *icitte*. Ils vont élever leurs enfants *icitte* et peut-être qu'ils vont mourir *icitte*. C'est final! *Icitte*, c'est leur place. Ce sont les mêmes Indiens *pareil*."

Alors le Conseil nous a acceptés. Ils nous ont fait un papier. Ils ont tout mis ça au bureau.

Quand mon mari est arrivé aux Fêtes, j'avais une porte et deux châssis de chaque côté. Ce n'était pas bien grand. J'avais un beau gros poêle dans le milieu. Il était content quand il est arrivé. Il a dit:

"C'est chaud *icitte* en dedans, on est bien."

Je lui ai conté tout ça, je lui ai dit que le *boss* qui vendait de la planche à Roberval était bien content de l'arrangement que j'avais fait. Il m'a remis trois cents *piasses* de plus pour finir ma maison.

Mon mari dit:

"Je vais aller voir le *boss*. Je connais ce gars-là."

J'étais contente *ben croire* quand il m'a dit qu'il le connaissait. Il est allé le voir. Il lui a donné de l'argent. Il doit lui avoir payé quasiment tout parce je pense qu'il avait vendu du castor, du loup-cervier et de la loutre. Il était content, le gars de Roberval. À un autre voyage, en hiver, mon mari a été bûché et il a tout fini de payer le reste.

Il n'y avait pas de *clabord*, il y avait seulement un double de planches. Quand je suis entrée là, il y avait des noeuds de partis sur des planches. Mais il fallait bien que je rentre, il y avait de la neige et je restais dans une tente. Les noeuds étaient partis et on voyait toute la lumière en dedans.

Ça fait que Charlot Buckell me dit:

- Mon doux! Vous allez vous geler *icitte* Mme Valin, on voit des trous partout.

- C'est pas fini, ils vont *rambrisser* par en dedans. Ils vont mettre de la *moulée de scie* et du *clabord*.

Ensuite, Benjamin et mon mari sont retournés bûcher. On a fini par payer la maison au complet.

Comme ça forçait, je suis retournée aux *beluets* à l'été. J'en faisais de l'argent aux *beluets*. Il fallait avoir de l'argent *pareil* pour la nourriture. Il faut s'acheter des provisions. On mettait de l'argent de côté pour la maison. Je suis bien contente de ma petite maison, c'est bien chaud. La maison que j'ai construite, c'est où je suis maintenant. Je n'ai jamais changé de place. C'est la même maison qu'au début. À mesure que je faisais de l'argent et les autres aussi avec la drave et le bois, j'ai fait percer une porte en arrière pour la *cuisine-galurin*, j'ai fait mettre des châssis et j'ai fait finir le haut. Maintenant, je connais ça, la planche. J'ai fait trois chambres en haut. C'est encore assez grand. Puis les enfants ont commencé à se marier. Marthe s'est mariée et les autres aussi. Ils sont tous partis à mesure qu'ils se mariaient. Ils se sont mariés avec des Canadiens. Ils ne

restaient pas *icitte* en se mariant. Ils savaient qu'en mariant des Canadiens, ils n'avaient pas le droit de rester *icitte*.

Dans le fond, j'ai bien réussi, je me suis pas mal débrouillée. Aujourd'hui, je suis veuve et assez âgée. J'ai deux chalets. Je me suis bâti un chalet de six cents *piasses* chez Eugène Paul. Il n'est pas fini en dedans. Il est sur le bord du lac. C'est un tannant de beau chalet! J'en ai un autre à Saint-Thomas. C'est un chalet un peu plus petit mais il est bien chaud. Il y a de la *moulée de scie* là-dedans, il est bâti pour l'hiver, avec deux doubles de planches sur le plancher. On monte là aussi en hiver, on va chercher du lièvre, du castor. Je tends mes pièges moi-même; ce sont des pièges pour le rat musqué, le vison et le loup-cervier. Mon garçon n'est pas tellement capable parce qu'il s'est fait opérer pour les poumons. Il ne va pas bien loin.

Je ne peux pas dire exactement en quelle année mon père est mort. Je sais qu'il est mort à soixante-deux ans parce qu'il n'avait pas encore sa pension. Ça doit faire certainement vingt ans qu'il est mort. Quand ma mère est morte, elle avait environ quatre-vingt-six ans. Je ne suis pas capable de vous dire en quelle année. Elle est morte longtemps après mon père. Elle est restée longtemps dans sa maison avec ses enfants. Gérard, le dernier, est resté longtemps avec ma mère. Elle n'est pas morte de maladie, elle est morte de vieillesse. C'est le docteur qui nous a dit ça. Elle a toujours été active. Quand elle s'est mariée, elle est montée dans le bois avec mon père. Après son mariage, elle n'a pas parlé tout de suite l'indien. Ça lui a pris quatre ans pour apprendre l'indien, pour se comprendre avec les autres Indiens et mon père.

Avant de se marier, ma mère ne connaissait pas le bois *pantoute*, elle n'avait jamais été dans le bois. Il fallait qu'elle apprenne toutes sortes de choses. Comme elle le disait, c'était difficile pour commencer. Il y avait du laçage des raquettes, le *plemage* des visons, des castors, des loups-cerviers, des loutres, de tout ce que mon père prenait. Mon père était obligé de faire l'ouvrage parce qu'elle n'était pas capable, elle n'avait jamais *plemé* ça. Elle a appris quand même assez vite. Je pense qu'au bout de quatre ans, elle savait l'indien et elle a appris à lacer des raquettes. Après ça, c'est toujours elle qui arrangeait les peaux. Elle n'a pas eu d'enfants tout de suite. Je pense qu'elle a été cinq ans avant d'avoir un premier enfant. Elle avait quinze ans quand elle s'est mariée et elle a été cinq ans sans avoir enfants. C'est moi qui étais la plus vieille, j'étais en retard. Elle a eu cinq ans pour apprendre le métier de femme de chasseur; elle a eu le temps qu'il fallait. Des fois, elle allait à la chasse avec mon père, elle le suivait. Quand j'ai été assez grande, j'avais à peu près quatorze ans, ils me laissaient toute seule. Ils partaient ensemble et c'est moi qui gardais le bébé. Mon père me laissait du bois pour chauffer. J'étais toute seule dans le bois. On avait des

chiens, mais j'étais toute seule. Mes parents partaient deux ou trois jours pour aller visiter des
pièges. Ils avaient une *filée* de pièges. Elle partait avec mon père et elle lui faisait à manger.

Dans ce temps-là, le bébé avait deux ans. Je l'appelais toujours mon bébé. C'était pas drôle! Ma petite soeur Virginie et moi, le soir, on entendait des hiboux. Durant la veillée, je tricotais des bas et Virginie était toujours assise à *ras* moi. Elle entendait les hiboux qui criaient:
Hou! Hou! Hou! Ça faisait *de même*. Elle me disait:

- J'ai peur!

- C'est pas *épeurant* ça. C'est un oiseau. Tu n'as pas besoin d'avoir peur.

- Oui?

- Papa va en tuer un et je vais te montrer qu'est-ce que c'est un hibou.

- Oui!

Après ça, elle n'a pas pleuré et elle s'est endormie. Je chauffais le poêle. C'était un petit poêle de tôle. Il fallait qu'il chauffe pour ne pas que les enfants aient *frette*. J'étais comme une petite vieille déjà et je n'avais rien que quatorze ans. Les enfants disaient:

- Qu'est-ce qu'on va faire nous autres? Ils sont partis pour longtemps.

- Ah! bien non, ils ne sont pas partis pour longtemps! Ils sont allés chercher du castor. Tu vas manger de la queue. Tu vas manger du lièvre. Il y a toutes sortes de bonnes choses qu'ils vont nous rapporter.

Ils étaient contents. Je trouvais des idées pour ne pas qu'ils pleurent. Ils avaient peur le soir. Ils se demandaient:

- Pourquoi on reste tout seuls?

- Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, Anne-Marie est *icitte*, je vous garde, je ne vous laisserai pas tout seuls. Dormez! moi, je vais chauffer le poêle.

Ils étaient tout contents. Quand nos parents arrivaient, ils voyaient le loup-cervier avec sa grosse tête et ses gros yeux, ils disaient: "C'est *épeurant* ça!" Mon père plantait une autre tente et la chauffait. Il faisait dégeler les bêtes qu'il rapportait. Il prenait une autre tente parce que les loups-cerviers ont des puces et on ne pouvait pas dormir. Ma mère ne voulait pas qu'il entre les loups-cerviers dans notre tente. Il dégelait les bêtes dans sa tente et il les *plemait* là. Ça fait que j'ai appris à tout faire quand j'étais jeune fille.

Apprentissage

Quand on montait dans le bois, mon père m'essayait pour voir si j'étais bonne. Il me faisait monter les rapides pas loin des Passes Dangereuses. C'étaient les rapides en haut du lac Tchitogama. Il y avait un beau rapide, ça descendait pas mal. On montait ça à la *parche*. Ma tante

430 Marie Pekutelegan était veuve et je chassais toujours avec elle. Elle est restée pas mal longtemps avec nous autres. Je me souviens que mon père achetait des douilles pour faire les *parches*. Il arrangeait tout ça comme il faut. C'était pas bien gros ces *parches*-là mais c'était long et ça pliait des fois. Mon père disait:

"On va te mettre debout dans le canot, tu vas voir que ça va *parcher*."

435 La première fois que j'ai monté le rapide, j'avais fait un bon *boutte*. Mon père l'a monté. Il y avait toute la famille dans le canot; il y avait tous les enfants et ma tante. Je me suis essayée à nouveau de monter le rapide. J'ai donné un bon coup de bras pour embarquer sur le dessus de la petite pointe, c'est là que c'était dur. J'ai réussi. J'étais fière de moi. C'est comme ça que je me suis habituée. Il fallait que je le fasse. Quand tu n'es pas habituée, ça ne marche pas. J'étais encore
440 assez forte pour faire ça et je n'avais que quatorze ans.

Mon père chassait à la Fourche Manouane. Il montait dans la Péribonka et plus loin encore. On chassait tous les trois, mon père, ma tante et moi. Ma mère et les autres restaient avec les jeunes. Les autres étaient capables de scier du bois. Il y avait Jeannette qui était assez grande.
445 C'était la deuxième de la famille. Elle sciait du bois avec un autre plus jeune. Ça fait que Jeannette et les autres faisaient du bois pour ma mère et moi j'aidais mon père. Il n'y avait pas de gars après moi. Il y avait des petits garçons mais ils étaient trop jeunes encore, ils ne pouvaient pas travailler. Il y avait Clément et Antonio. Aller dans le bois, j'ai fait ça aussi une bonne *escousse* après mon mariage. J'ai toujours été avec les hommes. Quand on partait, il y avait mon mari, mon père,
450 Virginie, Gertrude et moi.

La chasse à l'orignal

Quand c'était pour tuer l'orignal, là j'aimais ça. Mon père était toujours en arrière du canot
455 et mon mari en avant. Comme mon père commençait à ne pas trop voir clair, il me passait sa carabine. Des fois, il voyait un orignal, il disait:

"*Enwoye Anne-Marie, enwoye!*"

J'étais assise dans le milieu du canot. On voyait l'orignal qui mangeait dans une baie. C'était un jeune orignal de deux ans. Il n'y avait pas beaucoup d'eau dans le lac, à peu près quatre pieds.
460 Mon père avait peur que je le manque. Il disait:

"Il va partir après nous autres. C'est malin un orignal quand on le blesse."

Il me donnait des cartouches de 30/30. Il tirait bien du fusil; il tirait plusieurs coups de suite. Ça fait que je tire et je le frappe en plein dans les reins. Ah! mon doux, je te dis qu'il a fait un moyen *step!* Mon père reculait le canot au large. L'orignal avançait droit sur nous autres. Après ça, on l'a

465 attaché avec des colliers. On s'est attelé toute la *gang*, tous les quatre après l'original, on forçait après la bête. On l'a débarqué sur la terre pour le *plemer*. Mon père dit:

"Vous avez beau garder la peau d'original, moi, je n'arrange pas ça pendant le voyage *de même*, c'est tannant."

Il était content, il dit:

470 "Je vais me faire une paire de raquettes avec ça."

C'est beau, un jeune original. C'est pas épais et ça fait de la belle *babiche* pour faire des raquettes. Ensuite, il y avait un portage à faire. On était pas mal chargé, j'en avais beaucoup sur le dos. J'avais mes *couvartes*, ma vaisselle et toutes mes provisions. J'avais aussi des gros steaks, 475 quasiment le quartier d'en arrière. J'avais de la misère à *portager* ça. Ça fait que mon père dit:

"Laisse-les là, je vais aller les chercher."

Il m'aidait beaucoup. Il prenait un *paqueton* et il envoyait son canot par-dessus. C'était une bonne charge. Il partait le premier, nous autres, on suivait en arrière. Quand il y en avait un qui était *fatigué*, on se reposait. Après ça, on s'est tenté, on a arrangé toute notre viande comme il faut. Les 480 hommes étaient contents d'avoir des femmes *de même* pour arranger la viande et pour faire un beau feu, du thé, de la galette... On mangeait. Hé que j'aimais ça! Souvent, j'y pense encore. Je pense que je n'en verrai plus des affaires de même, comme quand je chassais avec mon père. J'aime ça encore manger. Oh! j'aime bien ça me faire rôtir de la viande dans le poêlon! Oh! que c'est bon avec de la galette!

485 Dans le Péribonka où on chassait, c'était bien plaisant. Ils ont tout bûché, ils ont tout défriché de chaque côté. Il y a des chemins partout dans les montagnes où il y avait du caribou, de l'original, du loup-cervier et de la loutre anciennement. Il y avait du castor aussi dans les ruisseaux qui sortaient dans la rivière. Maintenant, il y a des chalets partout. Il y a un chalet au Canal Sec où 490 on avait *coutume* de passer le printemps, aux Fourches Manouane. Il y avait un *tentement* là avant mais c'est tout brûlé depuis longtemps. Il y avait aussi une cabane en écorce. En indien, une cabane en écorce, ils appellent ça "tshistikantshuap". Le gars qui habitait cette cabane était parti avec ses enfants pour aller faire la tournée de ses pièges. Il revenait à sa cabane d'écorce et quand il est arrivé, sa cabane était en feu. Il est reparti et il a redescendu la rivière. Les autres disaient que 495 c'est un nommé Atshen qui aurait mis le feu là. À l'endroit où ça été brûlé, il n'a pas repoussé d'arbres. Il ne pousse pas d'arbres; c'est comme du gros sable. Il ne pousse plus rien du tout là-dedans.

Conservation de la viande

500

Des fois, on creusait et on mettait des provisions dans ce sable-là. On pouvait mettre de la graisse d'ours là-dedans et elle ne fondait pas. On mettait comme un couvert sur le dessus et ça se tenait tout le temps frais. On mettait une grosse roche sur le dessus pour empêcher les bêtes de venir manger nos provisions. Ils ont dit que ça été brûlé il y a bien longtemps. Mon grand-père
 505 disait ça aussi. Je ne peux pas dire que c'est vrai mais en tout cas, si le feu aurait été mis par un Indien, il y a longtemps que les arbres auraient repoussé. C'est resté en sable et il y a de la mousse blanche.

Si vous verriez ça, c'est *planche* et il y a comme des arbres aux alentours. On dirait que ça
 510 guérit là. Il y a des petits sapins qui poussent mais ils ne poussent pas vite. Il paraît qu'il y a deux beaux chalets par là. C'était notre place avant. On se tentait là au printemps. C'est là qu'on faisait *boucaner* de la viande d'ours et des castors. On faisait sécher des peaux. On mettait les peaux d'ours et des castors bien étendues sur un moule et ça séchait. Maintenant, ils font la pêche et ils tuent de la loutre par là. Mon frère Gérard est monté aux Fourches l'automne passé. Ils tirent sur
 515 les castors. Il paraît qu'il y en a pas mal encore le long de la rivière. Les castors se promènent, les chasseurs les tuent et les laissent pourrir sur le bord de la grève. C'est choquant! On dirait qu'ils veulent débâter tout le terrain de chasse qu'il y avait là. Il n'y a plus rien que des chalets et la pêche, c'est comme ça que ça marche. C'était si plaisant là! J'ai été là longtemps même après la mort de mon mari.

Je montais *pareil* à la chasse avec mon garçon Benjamin. C'est le dernier de la famille, Benjamin. Dernièrement, il a été malade. Il a été opéré pour les poumons. Il n'était pas capable de venir à la chasse. J'ai monté encore là il y a deux ans. Il y avait du castor. On a pris du castor et des loutres. Il y avait un peu de rat musqué et de l'original. Quand je suis tombée toute seule, je ne
 525 pouvais plus y aller. Il n'y a pas une femme seule qui pourrait monter là. J'avais mon canot et un moteur. C'est un moteur de cinq forces bien neuf encore. J'ai un canot de dix-neuf pieds de long. J'ai un autre petit canot aussi que j'ai acheté. C'est un petit canot de seize pieds pour embarquer le gaz en arrière. Je suis encore bien équipée.

Le gouvernement ne m'a jamais aidée. Je faisais la chasse *pareil* après la mort de mon mari. Je faisais la chasse avec les pièges de mon mari. Il y a seulement les pièges de mon père qu'on n'a pas été capable de trouver. C'est lui qui les avait serrés là-bas, dans la rivière où on chassait. Il partait avec ses pièges, il montait dans la montagne et les cachait peut-être dans la mousse. Il les a enterrés. Il a mis du bois par-dessus parce que s'ils avaient été accrochés, on les aurait trouvés.
 535 On a cherché partout, on n'a jamais été capables de les trouver. Il avait une bonne cachette, certain! Il ne nous a jamais dit où ils étaient. Ses pièges à ours il les a serrés. Jamais on ne les a trouvés.

PARTIE III

540 Mort du mari

Quand j'ai perdu mon mari, il est parti vite. Il a été malade à peu près trois jours. C'était son coeur. Il travaillait *icitte* au bureau, il pelletait un chemin pour se rendre au bureau de l'agent. Il arrangeait les chemins et je faisais du ménage dans les bureaux. Quand il est tombé malade, il m'a tout dit comment faire. C'est ça que j'ai trouvé curieux. Il m'a dit:

"Tu es capable de monter encore dans le Péribonka. Il y a Benjamin, qui serait capable, et Raymond aussi. Ils seraient capables de mener ton moteur. Toi aussi, sur les lacs tu es capable de mener ton moteur."

C'est un sept forces et je suis capable de le mener. Je l'ai mené quinze jours de temps à La Lièvre.

On était allé aux *beluets*. Le moteur allait bien. Ça fait qu'il me dit:

"Tu serais capable. Si Raymond se marie et s'en va, tu auras toujours Benjamin pour mener le moteur et monter dans le Péribonka." Il voulait toujours que je monte dans le Péribonka. Je lui ai dit:

- Oui, ce serait bon.

- Je suis pas mal rendu à *boutte* avec la maladie que j'ai là. Mon père est mort *de même*. Je ne suis pas capable bien de passer ça.

Le soir, mon frère Antonio venait faire un tour. J'ai dit à Antonio:

- Viens en haut, viens le voir.

- Je vais prier à soir, je vais aller le voir un peu. Je ne serai pas bien longtemps. Il était vers six heures et demie. Antonio dit à mon mari:

- Pourquoi tu vas pas voir le docteur?

- Quand même qu'on va voir le docteur, il ne sait pas ce qu'on a. J'ai été voir le docteur samedi, il disait que je faisais comme une pleurésie. Je pense que ce n'est pas ça. Il ne le sait pas.

Ça fait que ça reste *de même*. Il était assis sur son lit, il nous dit:

- Le dernier coup sonne, je vais partir. Antonio mon frère lui dit:

- Essaie de te faire soigner un peu, essaie d'aller à l'hôpital.

- Je me sens mal.

Je me suis levée, ma fille, Léona, travaillait *icitte* au pensionnat. J'ai lui ai dit:

- Je pense que ton père a *rempiré*.

C'était dans le mois de janvier. Léona part *de même*, pas de manteau, rien du tout et va chercher le père en haut de la côte. Moi, je suis restée là. Il se tenait après ma robe et il disait: "Pars pas..." Quand il a perdu la carte, il est tombé sur son lit, couché. Je suis descendue, je me suis dépêchée. Je voulais voir du monde. Comme je sortais, le prêtre arrivait avec ma fille Léona. Ça fait qu'il est monté en haut. J'ai fait demander Raymond, mon garçon. Il était au restaurant et il est venu. Il y avait Germain qui était dans le bois. Il était envers La Lièvre. Il avait été à la chasse aux lièvres avec d'autres et ils étaient partis la veille. J'ai dit à Benjamin:

-Il faudrait bien aller le chercher.

-Ça me prendrait le gars qui a été les mener. Il doit savoir où est-ce qu'ils sont tentés?

Ça fait qu'on a envoyé le gars qui avait été les mener pour aller chercher Germain. Le soir, quand on s'est couché, on avait cordé du bois dans la porte. On avait cordé du bois un petit peu, pour une *nuitte*. Toute la *nuitte* le bois brassait. Je ne savais pas ce que c'était ce *barda-là*. Il ne ventait pas. On aurait dit que le bois brassait tout seul. On sortait dehors pour voir ce qui se passait et il n'y rien de dérangé. On rentrait, puis ça faisait encore la même chose. C'est comme si quelqu'un venait brasser le bois. On n'a pas dormi de la *nuitte*.

Benjamin était parti le matin de bonne heure pour aller en raquettes. Il a été obligé de revirer, ses cordes de raquettes étaient toujours détachées. Il nous dit:

"C'est la première fois que ça m'arrive, je ne suis pas capable de marcher avec mes raquettes."

Les autres qui étaient dans le bois sont arrivés le soir.

Il avait été malade beaucoup avant sa mort. Quand on était dans le bois, il avait toujours un point dans le côté, il a traîné ça longtemps. C'était tout le temps *de même*, il avait de la misère à souffler. Ça lui coupait le souffle. Il disait souvent: "Je sais que mon père est mort comme ça. Je vais mourir de même moi aussi." Bien des fois, il allait voir le docteur et il ne savait jamais de quoi il souffrait. Le docteur lui disait: "Tu fais une pleurésie." Il avait été soigné pour ça aussi. Il avait fait comme une pleurésie. Après ça, il avait été hospitalisé parce qu'il faisait des crises. Quand ça lui prenait, il était obligé de se tenir les côtes *de même* et il avait de la misère à prendre sa respiration. Il n'y a jamais eu de médecins qui lui ont dit vraiment sa maladie. Quand mon mari est mort, ma famille était pas mal toute élevée. Mon bébé avait quasiment quatorze ans. C'était Antoinette. C'est elle qui était née la dernière.

Enfants d'Anne-Marie

610 Je n'ai pas encore nommé tous mes enfants. La première que j'ai eue, c'est Hélène. Après ça, il y avait Berthe que j'ai perdue. Elle avait douze ans quand elle est morte. Ensuite, j'ai eu Victoria. Après Victoria, c'est Thérèse, ensuite c'est Léona, Benjamin et les deux derniers: Raymond et Antoinette. On a les garçons Benjamin et Raymond. Et les filles Antoinette, Hélène, Léona, Berthe, Thérèse, Victoria. Ça fait huit enfants. J'ai perdu seulement une de mes filles,
615 Berthe. Je n'ai jamais eu de fausses-couches. Aujourd'hui, mes filles demeurent toutes à Roberval. Il y a rien que Thérèse qui est à Saint-Thomas. C'est plaisant pour moi, je vais à Roberval, je les vois toutes. Elles me téléphonent à tous les jours. Cet après-midi, j'en ai déjà trois qui m'ont téléphoné. Certain que c'est bien commode le téléphone.

620 Benjamin est venu au monde dans le bois aux Fourches Manouane. Berthe est venue au monde au lac Tchitogama. On était dans le bois *pareil*. Les autres sont tous venus au monde *icitte* à Pointe-Bleue. Il y a Victoria qui est venue au monde au grand lac Onistagane. Elle est venue de loin. On s'est rendu plus loin cette fois-là. On montait pas mal haut. On sait bien, on était plus capable. Benjamin est né au mois de mars, Berthe au mois de novembre et Victoria dans le mois de
625 mai.

Je vais vous conter comment je l'ai eue. Ce printemps-là, on descendait avec un nommé Charles Boivin. Il montait pas mal haut, bien en haut du Onistagane. On était pas mal haut aussi. Mais on avait descendu un *boutte* sur la croûte avec notre canot avant d'arriver au lac Onistagane.
630 On avait un chien pour traîner notre canot et notre bagage. On s'est tenté le soir. Je traînais mon bagage dans le portage. J'avais mon *paqueton de couvartes* et j'étais avec l'avant-dernière qui était jeune. Il était midi à peu près et j'ai dit: "Je débarque, je n'ai pas envie de rester malade ici dans le canot." Il y avait encore de la neige pas mal dans le bois. Les rivières étaient toutes dégelées.

635 M. Charles Boivin dit à ses garçons:

"Si c'est de même, allez charroyer le bagage, vous autres. Le portage n'est pas bien loin. Nous autres on va débarquer *icitte* et on va planter la tente. Vous viendrez nous retrouver."

Je n'avais pas qu'une petite peur qu'ils ne reviennent pas. Ça fait qu'il dit:

"Ce ne sera pas long, je vais amener mon canot *allége*."

640 Là, on a débarqué. J'ai monté sur la falaise de neige. Ça calait un peu. Il y avait un sapin là. J'ai cassé le sapin, j'en avais une petite *brassée*. J'ai commencé à mettre le sapin là où la tente devait être plantée. J'avais un matelas de poils de caribou, un petit matelas. Il a débarqué dans le canot. Puis là, ils ont planté la tente. J'avais Hélène chez moi quand Victoria est venue au monde. J'avais

Hélène et Berthe. Elles étaient debout dans la neige. Je ne me rappelle pas quasiment comment ça s'est passé. L'enfant est arrivé. Il y avait seulement les quatre poteaux d'étirés de chaque côté de la tente. Il y avait rien que la moitié de la tente qui était tendue. Ça fait que M. Boivin est rentré. J'ai dit:

"L'enfant est arrivé."

C'est M. Boivin qui a fait l'ouvrage, coupé la corde et tout. J'avais un petit sac et des ciseaux. Oh! mon doux! C'était pas bien gros le petit sac, il avait à peu près un pied de long. J'avais juste du linge de rechange pour le bébé. J'avais une *couvarte*. Il y avait comme une petite robe, des ciseaux et de la corde. C'était tout. J'avais mis ça tout près, je m'en doutais. On était bien fier du bébé quand il est arrivé.

On n'est pas resté longtemps là. Il fallait qu'on descende. Ça faisait à peu près une journée que l'enfant était au monde. Alors Paul Natipi a dit:

"On va vous attendre là-bas, au Onistagane. C'est moi qui vais descendre Anne-Marie. Je vais la porter sur mon dos. Elle ne marchera pas parce qu'il doit y avoir de l'eau dans le portage."

Ça fait que M. Boivin m'avait donné les bottes de son garçon Bazot. C'était pour ne pas que je me mouille les pieds en descendant. Après ça, Paul Natipi m'avait descendu sur son dos. Il avait pris un *paqueton* de pelleteries et il m'avait assis sur le travers et là je me tenais après son cou pour ne pas tomber. Le bébé c'est les autres qui l'avaient porté. Une fois rendu plus bas, au Lac le Culotte. On avait passé par là pour monter et on passait par là pour descendre. Ils nous avaient laissés là et il dit:

"On va en parler à ton père et à ta mère. Ils vont envoyer des gars pour vous chercher."

J'étais fatiguée, ça fait qu'on s'est tenté là.

Le lendemain matin de bonne heure, les gars sont arrivés. Il y avait M. Jack Simpson qui était avec eux. Il y avait une de mes soeurs aussi. Jeannette était venue. Ils ont porté le bébé. Ils ont porté Berthe qui n'était pas capable de marcher. Hélène n'était pas assez grande pour marcher dans le portage. Il n'y avait pas d'eau dans le portage, c'était beau. C'est comme ça qu'on s'est rendu chez mes parents. On est resté là une *escousse*. Je pense que le bébé n'avait que quatre jours. Je ne sais pas comment j'ai fait, avoir une santé de fer de même.

C'était dur! Je pensais vraiment que j'allais mourir. J'ai quasiment perdu connaissance quand j'ai embarqué dans le canot. Il y avait de la glace encore. En descendant pour arriver au Onistagane, le courant était pas mal fort et il y avait de la glace qui descendait. Paul m'a donné mon aviron. On était rien que tous les deux et les enfants. Il dit:

"Si tu vois qu'il y a de la glace qui vient frapper le canot, tu mettras ton aviron de même pour l'arrêter. Des fois ça peut percer le canot, c'est pointu la glace."

Mais j'ai pas touché une fois à mon aviron. J'avais les bras assez morts. J'étais quasiment sans connaissance quand j'ai embarqué. Oh! c'était terrible! C'est quand j'ai débarqué dans la pointe, il fallait porter parce qu'il y avait trop de glace de ce bord-là. On a traversé la baie. Je n'ai pas marché avec eux autres. Ils m'ont portée sur leur dos. Rendue aux tentes, Mme Natipi m'a fait manger un peu. Je te dis que j'ai pas fait long. Je me suis couchée dans mon lit, j'ai *pogné* ma *couvarte*. Ils ont changé le bébé. Là je me suis reposée. J'étais rendue à *boutte*! Je pensais mourir. J'étais fatiguée. Le monde était *fin*, ils avaient soin de moi, une chance. C'était du bon monde.

Aujourd'hui, le monde ferait la même chose. Il n'y en a *astheure* des Indiennes qui accouchent de même dans le bois. Je ne sais pas s'il y en a ailleurs mais ce doit être assez rare. C'est pour dire, à vieillir, on dirait que le monde est moins capable. On vieillit puis le temps, il vieillit aussi. *Astheure*, je pense bien, je ne serai jamais capable de faire ça.

Maladie

Quand les enfants ont été assez grands, j'ai eu d'autre chose encore. Vous savez comment c'est quand on élève des enfants. J'avais rien que quarante et un ans, il fallait que je passe encore la Passion. Je ne savais pas ce que je pouvais avoir. Ils ont dit:

"Descendez-la à Roberval."

Je n'avais plus de sang, rien du tout. Ils ont pris des prises de sang sur le doigt. Pour prendre des prises de sang, ils ont été obligés de tirer mon doigt pour faire sortir du sang. On n'en trouvait pas. Je n'avais plus de sang. J'avais rien que le sang du coeur. Le docteur a dit:

- Tu as comme un tumeur.

- Je vais mourir, comment ça va me donner de temps pour mourir?

- Tu n'avais plus qu'un mois à vivre. On va t'opérer et tu vas être bien.

Il m'a opérée. C'était une tumeur gros comme sa tête qu'il disait. C'était comme des milliers de cheveux avec des pattes. Ils ont gardé ça à l'hôpital, ils l'ont mis dans l'alcool. Elle est dans un bocal à l'hôpital. Je ne sais pas si elle est encore là. Après ça, j'ai été en santé. C'est dur à passer parce que j'avais rien que quarante et un ans.

Aujourd'hui, je suis en santé, bien en santé. Il ne reste rien que mes yeux. Je ne vois pas clair. Je vais toujours essayer de me faire soigner. Je suppose que je vais voir clair un peu, voir toujours un peu pour manger et charrier des provisions. Je travaille *pareil*, mais je fais tout à peu

715 près, je tâte. Mon ouvrage est bien fait quand même. Ça travaille mieux quand on voit un peu clair. Comme me disent mes enfants *astheure*:

"Maman, pourquoi que vous vous remariez pas?"

"Sais-tu pourquoi je ne veux pas me marier ?" Des fois je les fais rire avec ça.

720 "C'est à cause de mon argent, j'ai le plein montant de ma pension". Si je me marie, ils vont me couper ça à la moitié. Je n'en aurai pas autant. Un petit 100 *piasses* à tous les mois."

Ils riaient mes enfants. "Bien oui, je suis capable de faire ça pour l'argent."

725 Mes filles n'ont pas beaucoup d'enfants. Hélène n'a pas de famille. Elle a été opérée quand elle était jeune. Elle va bien, elle travaille. Elle a élevé des enfants aussi. Elle a adopté une petite Haïtienne. Elle en a adopté une autre aussi. Sa première s'appelle Cécile, je pense. Il y a la petite noire et un autre garçon. Le garçon, c'était à mon autre fille Thérèse. Donc, elle a gardé deux filles et un garçon. Elle vit avec un homme qui est marié et qui a deux enfants. Ça fait cinq en tout. Victoria est mariée et reste à Roberval. Elle n'a pas eu d'enfants, elle est toujours malade.

730 Thérèse a eu une bonne famille. Elle a eu deux couples de jumeaux. Après ça, elle a eu une autre fille. C'est la dernière. Mais elle en a perdu une. Elle n'était pas rendue à son temps. Elle a manqué mourir. Elle restait à Chicoutimi, dans ce temps-là. Maintenant, elle est toujours malade.

735 Léona ne s'est pas mariée. Elle n'a pas eu d'enfants, *pantoute*. C'est une personne qui avait quelque chose, comme de naissance. C'est ce que le docteur avait dit. Ça fait qu'elle n'a pas eu d'enfants avec ça. Il aurait fallu qu'elle soit opérée et il n'était pas certain d'être capable. Raymond a été marié. Ses enfants sont tous pas mal grands. Il y avait Narcisse et Éric. Après ça, il y a deux filles. Ça fait quatre. Il y en avait une autre et un petit garçon. Ce dernier petit garçon,
740 il l'a perdu quand il était bébé encore. Il est mort, je pense qu'il s'est étouffé avec sa bouteille ou son manger. C'est arrivé en dormant. Antoinette en a eu trois. Elle n'est pas mariée, elle est *accotée*. Ça devient à la mode. Je n'aime pas bien ça. Nous autres, c'est pas de même que ça marchait.

745 Les jeunes, je ne les vois pas souvent, à part ceux qu'Hélène a élevés. Les autres sont mariés et ils sont avec leur famille puis ça travaille, ils ne sont pas libres. Des fois, ils vont voir Hélène, celle qui les a élevés. C'est *pareil* comme leur mère. Après ça, il y a Raymond. Il était marié avec une fille de Pointe-Bleue. Il a laissé sa femme. Il est tombé avec une autre fille encore. Il a eu un petit garçon ce printemps. Il reste encore avec la même fille. C'est une fille de Pointe-
750 Bleue aussi. Il est policier. La vie a bien changé depuis notre temps. Toutes les affaires ont

changé. Avant on n'entendait pas parler de ça. Ça arrivait probablement mais on en entendait moins parler.

755 *Astheure*, c'est arrangé. Chacun a son terrain de chasse. Si une personne n'est pas invitée pour venir chasser dans son terrain de chasse, il a le droit de l'envoyer. Il a le droit d'aller le rapporter quand il ne veut pas s'en aller. Comme nous autres dans le Péribonka, ils ont bûché là. Ils ont fait des ponts et des chemins des deux bords de la rivière. Ils nous ont envoyés de là parce que l'eau était sale. Il n'y avait pas d'eau pour boire. Il y avait rien que de la gomme de sapin. Ils *dravaient*. La rivière était pleine. Va donc monter dans ça en canot. C'était rien que du bois qui
760 descendait dans toute sa largeur. Ça fait que nous autres on est parti. On a été envoyé par le lac à Jim. Il y a encore des lacs par là.

Gardes-chasse

765 Quand on est arrivé, c'était déjà l'automne. J'avais Benjamin avec moi. Raphaël qui était là, a dit: "C'est à moi *icitte* le terrain, vous autres vous allez aller plus loin." La rivière était loin. C'était accoté après le chemin de Chibougamau. Il aurait fallu aller au quatrième lac. J'ai dit: "On ne pourra pas aller là, tu n'es pas capable de porter le canot. En fin de compte, on est parti le matin de bonne heure, on a amené notre dîner. Il y avait un lac. On a traversé le lac avec notre
770 canot de seize pieds et on a fait des collets l'autre bord. Il y avait une cabane de castors. Il y avait comme un portage là. Je me suis dit ça doit être à Raphaël parce qu'il y avait fait une plaque. J'ai dit à Benjamin: "Les castors qui sont là, l'autre bord, c'est à Raphaël, il les a trouvés déjà." Ils sont plaqués. Il dit: "Ça fait rien, on va faire des collets *pareil*." Le lendemain, il fallait bien qu'on aille chercher nos collets. Il commençait à y avoir de la glace. On a été obligé de la casser pour
775 aller l'autre bord visiter nos collets. On avait pris à peu près trois lièvres. C'était pas beaucoup parce qu'on avait quasiment une vingtaine de collets accrochés.

On est allé à notre tente. J'ai dit:

"Je me demande ce qu'on va faire *icitte*. Je suis pas mal inquiète de passer l'hiver parce que ça l'air
780 que le gars garde pas mal son terrain. Je sais pas qu'est-ce qu'il peut nous faire. Il peut nous envoyer en plein hiver. On serait aussi bien de déménager à peu près deux milles plus bas. On serait quasiment vis-à-vis du terrain que le Conseil nous a donné."
Il fallait qu'on s'en aille de là avant qu'il y ait trop de neige. Le lac commençait un peu à geler. On avait fait un beau carré, on avait une belle grande tente. Il y avait quasiment six *laizes*. C'était une
785 belle tente carrée que j'avais achetée au poste.

Je n'avais pas beaucoup de provisions. J'en rachetais à mesure, je descendais à Saint-Thomas pour aller en chercher. Ça fait que j'ai dit:

"On est aussi bien de descendre."

790 On a laissé notre carré là et tout le bois qu'on avait fait. On est parti. Une de mes filles, Thérèse a dit:

"Je vais vous aider pour déménager."

On a déménagé deux milles plus bas. Il y avait pas mal de neige. La terre était gelée. On fait encore un carré de quatre pieds, on met la grande tente dessus. On venait de finir, on se préparait
795 pour se faire à souper. On était fatigué, on avait charrié notre bois, notre bagage jusqu'à notre tente et le chemin était pas mal loin.

Mais qu'est-ce qui arrive? C'est Raphaël avec deux gardes-chasse. Benjamin était couché parce qu'il était fatigué. Il venait de prendre ses pilules. Il se lève. Il n'était pas bien content à cause des gardes-chasse. Le garde-chasse a dit:

- Pourquoi est-ce que vous avez laissé une machine au chemin?
- On a bien le droit aussi d'arrêter sur le côté du chemin. Pourquoi vous venez nous dire des affaires?
- Raphaël dit: Vous n'avez pas le droit de vous tenter *icitte*.
805 - Vous n'avez pas le droit de tenter le long du chemin de même.
- On a bien le droit de se tenter n'importe où, on est des Indiens nous autres. Vous laissez bien tenter des Canadiens à *ras* votre tente.
Eux autres, ils n'ont pas le droit mais nous autres on a le droit.

810 Benjamin était fâché. La chicane prend. Il y avait deux gardes-chasse. Il y en a un qui s'est sauvé. J'ai tenu Benjamin. Je ne voulais pas qu'il aille chicaner là-bas, surtout *amanché* comme il était *amanché*. Raphaël rentrait et il allait *pogner* la manche de Benjamin. Je voulais le *défére*. J'ai dit à Raphaël:

- Tu n'as pas d'affaire à venir *icitte*. On a le droit. Ils nous ont envoyés pour chasser nous autres.
815 Là-bas sur notre terrain de chasse, ils ont bûché partout. L'eau n'est pas bonne à boire. Ils nous ont envoyés *icitte*. Pourquoi ce que tu viens toi?
- Amène-le, il n'a pas d'affaire à venir nous chicaner. On s'est en allé de là-bas à *ras* chez-eux parce que je le savais que c'était son terrain. On est rien que des chasseurs de lièvres, c'est pas dangereux.
820 Ils l'ont embarqué. Les deux gardes-chasse l'ont amené. Raymond est arrivé le soir. Il avait amené tous mes papiers. C'était vrai que mon terrain de chasse était au troisième lac plus haut.

Raphaël, je ne suis pas capable de dire son petit nom. Il est encore là où il était. On est parti de là et on est descendu à Saint-Edmond. Il y avait de la neige pas mal. Rendus à Saint-Edmond, j'ai dit à Benjamin:

"On va essayer de se trouver un morceau de terre par là. Il doit y en avoir du lièvre là."

On a passé une *escousse* là. On a été là à peu près un mois. Mais c'était pas chaud dans une tente. Raphaël ne m'a pas ménagée. Je suis partie de là quand j'ai vu que c'était de même. Après, le Conseil disait:

"Monte encore dans ce terrain-là. Monte encore, on va lui envoyer un papier. S'il *chiâle* encore ou s'il fait quelque chose, il va perdre son terrain. C'est ça qu'on va faire. Il va descendre de là et il n'aura plus le droit d'aller à son terrain."

Quand je suis partie de là, on s'est en allé à Saint-Thomas. C'est là que j'ai bâti un petit chalet. On prenait des *ski-doo* et on suivait le chemin. Il y avait du lièvre de chaque côté du chemin. Il y avait du castor aussi. Ti-Jean Raphaël avait un terrain là. Il y a le lac à Jim, le rang puis après ça, de ce côté-là sur les montagnes, c'est là où était mon chalet. C'est pas bien loin du lac Crapaud. C'est la compagnie qui bûchait à cet endroit qui a fait le chemin. Cet automne, on faisait des collets par là. Puis Mailloux a dit: "Il y a trop de monde qui voyage là." C'était pas tout à fait nous autres à qu'il disait ça. Il disait ça des Canadiens. Des Canadiens, il y en avait en masse qui montaient là et ils tuaient aussi bien du castor, de l'orignal, du lièvre et de la perdrix. Ça fait que ça nous en ôtait pas mal. Mailloux dit:

"Je m'en vais couper ce chemin-là."

Benjamin n'a pas été capable d'aller chasser par là.

Il y a encore un autre chemin que la compagnie avait fait. Le gars, pour se garder du terrain, il a coupé ça encore. Ils prennent des grattes pour couper le chemin. Il a dû payer 300 *piasses* parce qu'il a coupé le chemin. Il a été obligé de l'arranger. Ils vont finir par se dompter. Mon *campe* est encore là. Je l'ai arrangé encore cet automne, tout bien peinturé. Il y a des toilettes. J'ai creusé des trous pour faire des belles toilettes bien arrangées. Je vais aller encore là ce printemps pour les lièvres et le loup-cervier. Ti-Jean Raphaël, il est pas pire. Il nous dira jamais: "Vous autres, c'est pas votre terrain." Il commence à être vieux aussi. Il commence à être tranquille. Ça fait que comme c'est là au printemps, on va y aller encore. Il y a seulement ce terrain-là qu'on peut avoir. J'ai été pas mal longtemps à monter dans le Péribonka.

PARTIE IV

La grosse chasse

860 Quand je suis devenue veuve, je montais là. Je faisais la chasse au castor. L'automne, j'en prenais en masse. Il y avait du poisson aussi. Je tendais des filets et je faisais *boucaner* le poisson. Des fois, je me descendais un gros paquet de poissons. Ça fait que le Conseil a dit:

"Anne-Marie, une femme n'a pas le droit d'avoir un terrain."

Maintenant, ils donnent des terrains aux femmes. Je n'avais pas le droit d'en avoir. J'ai été élevée
865 là pourtant. Ça n'a pas de bon sens. C'est choquant en maudit! Quand ils avaient besoin d'une personne pour interpréter, c'était toujours moi.

"Viens donc, Anne-Marie tu vas nous interpréter, viens donc qu'ils disaient." Tout le temps de même. Je n'ai jamais parlé un mot. C'est la première fois que je conte toutes ces affaires-là, la misère que j'ai eue depuis que je suis veuve.

870 Mon garçon faisait ce qu'il pouvait lui aussi. Il faisait des collets. Bien des fois, il ramenait un castor. Il tendait des pièges. Ça fait qu'on pouvait toujours vivre de même. Ça faisait un bout de temps que j'avais de la misère. Je pensais en moi-même: "Bien vite je vais avoir ma pension. Une fois, le Conseil m'a fait demander. Ils ont dit:

875 "Mme Valin, je pense que tu vas avoir ta pension. Tu vas te conduire par toi-même. On ne t'aidera pas.

Ils savaient comment j'étais. J'étais une personne capable de me *runner* toute seule. Ils ont su quel âge j'avais. Je commençais à être vieille à force de faire la chasse. J'ai dit: "O.K. d'abord, à l'automne, si je l'ai, je vais m'acheter des provisions. Je vais monter dans le bois pour faire de la
880 chasse." Ils ont dit: "C'est *correct*." C'est comme ça que ça a commencé. J'ai fait de la chasse encore pas mal assez longtemps. Me *v'là* rendue avec deux chalets! (rires) J'ai un chalet pour l'été, un autre chalet pour faire la chasse là-bas. Une fois j'étais montée par La Tuque. Je me suis dit: "Je vais monter pour tuer de l'orignal". J'avais mon papier pour l'orignal. C'était quand ils ont commencé à donner des papiers pour l'orignal. Je pensais: "J'en ai un permis de même, un
885 papier. Il y avait mon gendre qui avait un ski-doo neuf. J'ai dit: "Clément, sais-tu s'il y a de l'orignal dans l'anse à Roberval?" Il y en a par là. Il dit: "Oui, il y en a. Il y a des lacs par là aussi. Il doit y avoir de l'orignal." C'était au commencement d'avril à peu près. Il y avait une de mes filles qui restait dans l'anse. Le matin, de bonne heure, on est parti avec mon frère. Rendus là-bas, il y avait un lac. Clément dit: *Icitte*, il doit y avoir de l'orignal certain." Je suis partie avec
890 lui. On a été à l'autre bout du lac. Il y avait une petite montagne par là. Clément me dit: "Je vais faire le tour de la petite montagne. Je suis certain qu'il doit être là."

J'ai traversé la petite baie. Clément est allé par en arrière de la montagne. Les orignaux sont venus. Il y en avait deux. Il y en a un qui est parti par mon côté. L'autre est parti dans

895 l'anse. Il s'en allait tout droit au lac. C'était une femelle. J'ai marché un *boutte* encore. Il n'y avait pas de pistes par là. Je pense qu'il a *reviré* et qu'il a suivi sa mère. L'original de deux ans, c'était sa mère. Ils ont pris le bois droit vers le lac Saint-Jean.

Clément me dit: "Il n'y a pas moyen de courir après, la neige est trop molle." On se rendait
900 au lac Saint-Jean par là. Il y avait des cabanes dans l'anse. Les gardes-chasse restaient là. L'original de deux ans et la femelle ont passé la nuit à un arpent de la maison des gardes-chasse. Il y avait aussi un autre gars. Il avait une maison. C'était un chasseur, ce gars-là. Il faisait des tours sur la côte. Il traversait les champs et il chassait le lapin ou le lièvre. Il a vu ces pistes d'original qui s'en venaient là, "*drette*" sur le bord de la maison du garde-chasse. Il y est allé et les originaux se
905 sont levés. La femelle était à la veille d'avoir son petit. Il y avait des aulnes de l'autre bord des champs. On est parti le matin. On a bien vu où l'original était allé mais cherche où ce qu'il est! Il doit avoir traversé le lac et s'être rendu sur l'île au large. Le gars l'a tué près des aulnes. Ça n'a pas été long. Il l'a tué. Il l'a *plemé* et il l'a déjà vendu.

910 Le matin suivant, Clément et moi sommes partis vers le chemin qui monte au lac Bouchette. On s'est tenté au côté du chemin encore.

- Clément dit: "On va peut-être bien en trouver *icitte*. On a un *parmis*, on va être capable d'en trouver de l'original." J'avais mon *parmis* aussi.

- Clément part le soir en disant: "Je vais aller voir s'il y a de la perdrix."

915 Il faisait doux ce soir-là. On aurait dit qu'il allait *mouiller*.

- J'ai dit: "Il va y avoir de la croûte demain matin, ça va geler, il va faire *frette*."

Clément part pour voir s'il y avait de la perdrix. C'était pour faire un bouillon. Il venait de partir et il tire une perdrix. Il est revenu tout de suite. Il disait que la neige était *mouilleuse*. Il y avait une de mes filles qui était avec moi. On n'a pas attendu longtemps. Deux gardes-chasse arrivent avec
920 un *pick-up*.

Ils avaient deux "*ski-doo*" en plus. On était tenté pas bien loin du chemin. Le garde-chasse nous dit: "On nous a dit que c'étaient vous autres qui aviez été dans l'anse. On dit que vous avez couru après l'original qui était en arrière de chez nous. Il était couché là. L'original a été *effarouché*.
925 Il s'est sauvé dans la talle d'aulnes de l'autre bord du champ. Il a été tué là. Il paraît que la viande est déjà vendue."

J'ai dit: "Ah! bien là, c'est pas nous autres qui ont été là! Nous autres, on a tenté *icitte*."

On avait trouvé encore deux originaux, pas bien loin du chemin. On attendait que ça gèle un peu pour aller les tirer. Les gardes-chasse savaient qu'il y avait deux originaux là. Ils ont vu les pistes.

930 Le garde-chasse, c'était Drolet qu'ils appelaient, au Lac Bouchette. C'était un maudit cochon.

- Il nous dit: "Vous avez des fusils?"

- J'ai dit: oui.

Clément avait deux carabines 22." Drolet dit:

- Ils vont bien tes fusils?

935 - Je lui ai dit: "Va te mettre *deboute* là-bas. Tu vas voir, je vais l'essayer mon 22 et tu vas voir.
(rires)

- Hé Mme Valin, faites pas ça.

Il me connaissait.

940 - Amène-le ton fusil.

Il y avait une pie *jouquée* là. Il a tiré sur la pie et elle est tombée par terre.

- Il va bien ton fusil. On va le saisir.

- J'ai dit: -Écoute un peu, *icitte*, c'est moi qui est le chef.

945 - C'est mon frère, il est guide et c'est à moi les fusils. C'est moi qui voulais aller à la chasse. Je n'ai pas grand chose à manger à soir. Je n'ai pas de pain, rien du tout. On ne s'est pas apporté de farine. On était pour être pas longtemps *icitte*. C'est parce qu'on a vu des pistes. On va aller voir l'original demain.

- Drolet a dit: "Comme ça, je m'en vais le prendre".

950 - J'ai mon *parmis*, Harry m'a donné un *parmis*.

- Il m'a dit: "Montre-le ton *parmis*."

Je lui montre le grand papier.

- Je vais saisir ton *parmis*.

955 - Vous voulez me faire mourir vous autres. Vous allez tout m'ôter. En plus, j'ai rien pour déjeuner demain matin avant de partir.

- On va vous donner vos perdrix. Vous n'avez pas le droit de chasser *icitte*. Vous allez manger vos perdrix, puis vous en aller demain matin.

Ils ont saisi mon *parmis* et mes fusils.

960 - J'ai fait ce qu'Harry m'avait dit: "Tu t'en vas avec ce *parmis*-là. S'ils veulent saisir tes fusils, obstine-toi pas *pantoute*, donne-leur."

C'est ce que j'ai fait. Le soir, on est revenu et je suis allée voir Harry.

- Il me dit: "Il a saisi ton *parmis* aussi. Ah! le maudit cochon!"

- Il y a des originaux à peu près un arpent plus loin de notre tente.

965 - Vas-y, je vais te prêter mon fusil, ma carabine.

Je n'avais pas assez d'argent pour m'en aller là-bas en taxi. J'avais dépensé quasiment 30 *piasses* seulement pour aller me faire mener là-bas.

- Il me dit: "Si tu n'es pas capable, tu n'es pas capable."

Harry et les autres y ont été. Ils me l'ont dit après. Ils ont été tuer l'original au nez du garde-chasse Drolet. Il y avait deux gros originaux. C'était choquant pour une veuve.

Clément aurait été capable de tirer un original mais c'était loin *en maudasse*. Va donc charrier ça encore! Ça fait qu'il n'a pas voulu les tirer là. Il voulait les suivre pour que ce soit plus proche à charrier la viande. Nous avons vu quatre originaux mais on n'a pas eu de viande. Dans le Péribonka, c'était le printemps. Mon mari était encore en vie. On n'avait pas de carabines, rien du tout. On avait emprunté un 20 qui tenait pas à M. Isaac Simpson.

- J'ai dit: "Comment est-ce qu'on va faire pour chasser avec ça?"

Il y avait un orignal au large, qui se promenait à travers les aulnes. L'eau était montée. Il fallait que je prenne le canon et que je le tiensse par en-dessous pour ne pas l'échapper. J'ai tiré l'original. Après l'avoir tué, j'ai lâché mon fusil, et il s'est séparé en deux. Le canon était séparé de la crosse. J'ai été chanceuse de ne pas me blesser avec un fusil comme ça. Mon mari riait. C'est lui qui ramait *ben craire*. Il nageait fort pour qu'on puisse arriver près de l'original.

Quand on faisait la chasse, c'était pas drôle. J'étais pas mal habituée.(rires) Je ne perds pas courage. J'ai encore l'idée d'y retourner faire un tour parce que je suis encore capable. Je suis en bonne forme et je suis capable de marcher. Je n'ai jamais eu mal aux jambes. Si je peux soigner mes yeux, je vais y aller encore, au printemps.

Retraite

Depuis que j'ai ma pension, quand je veux faire quelque chose, ils me remboursent de l'argent. Je me prive de choses pour mettre de l'argent de côté quand je veux faire quelque chose. À l'été, j'ai fait isoler le devant de la maison. J'ai acheté ce qu'il faut. J'ai engagé des hommes et c'est moi qui les ai payés. Je ne suis pas allée me lamenter. Ils me laissent faire. Je me suis fait un autre escalier aussi. Depuis que ma maison est bâtie, je n'avais pas changé d'escalier. Elle commençait à être brisée, c'était dangereux. Je me suis acheté de la planche, pour faire des marches. J'ai jeté tout ce qui était brisé. Après ça, je suis partie. J'ai essayé d'aller ramasser des *beluets* mais je ne voyais pas clair. Je ne voyais pas les *beluets*. Avant, je faisais mon argent avec ça. Comme je ne voyais pas les *beluets*, je me suis tenue tranquille. Je me suis dit: "Je m'en vais rester quelque part passer l'été, comme les autres, sur le bord du lac Saint-Jean. De temps en temps, je venais voir ma maison, comment ça allait être pour l'hiver. Je n'ai pas été capable de

changer ma galerie. En arrière, il fallait que je fasse un garde parce que ça faisait deux fois que je tombais quasiment en bas de la galerie. Elle a quasiment 4 pieds de hauteur. Maintenant, je sors par en arrière, c'est moins dangereux.

1005
 Au printemps, je ne sais pas comment ça va être. Peut-être que je vais voir plus clair parce qu'avec les cataractes, peut-être que je vais pouvoir travailler plus. Je ne me ferais pas opérer pour mes cataractes. Il y a une nouvelle machine *astheure* avec une lumière rouge. Ils font fondre la cataracte. Je vais peut-être y aller deux fois. Ça va être mieux qu'ils m'ont dit. Je vais aller à Chicoutimi plutôt qu'à Québec et me faire opérer encore. C'est la deuxième fois que je me fais opérer.

1010
 Des fois, je ne sais plus quoi faire. Mon garçon a été opéré pour les poumons. Il n'est plus capable de travailler. Ça fait qu'un gars de même, c'est comme si je restais avec une femme. Des fois, il lave la vaisselle et il fait des commissions quand je ne suis pas capable, quand j'ai la grippe. Quand il faut aller chercher des affaires plus chères, c'est moi qui y va. C'est moi qui paye toute mon électricité. Ça va me coûter plus cher parce je chauffe à l'électricité. Je me suis posé des plaques de chauffage. Avec ça, on a de la chaleur. Je n'ai pas la peine de rentrer du bois, me faire mourir encore. J'étais bien fatiguée quand je rentrais du bois. En plus, mon escalier était tout glacé, fallait faire attention, j'ai *déboulé* par deux fois. Je me suis fait assez mal. Je n'aurais pas aimé rentrer du bois. J'ai du bois encore *en masse*. J'en ai plein la *shed* à canots, quasiment 5 cordes de bois.

1025
 On n'a pas toujours l'électricité. Je peux chauffer. Je me suis acheté un petit poêle en fonte qui chauffe bien. J'avais ma cheminée depuis que ma maison était bâtie. Je voyais qu'en haut, elle était craquée. Il y a des gens qui m'ont dit: "Faites venir du monde de Roberval, ils connaissent ça. Ils vont te le dire si ta cheminée est bonne ou pas." Je pensais en moi-même: "Combien ça va me coûter encore. Ça coûte cher, ils ne travaillent pas pour rien ce monde-là. Je les ai fait demander. Ils ont nettoyé la cheminée.

1030 - Ils m'ont dit: "Ta cheminée n'est pas bien solide, elle est tout craquée partout".

- J'ai dit: "Combien ça va me coûter pour la faire nettoyer seulement?"

J'avais un bel aspirateur bien neuf que j'avais acheté. Ils l'ont pris pour ôter tout ce qui était tombé, la suie et les morceaux de brique. *Ben craire* qu'ils ont sali mon bel aspirateur. Je ne voulais pas le salir de même. Je pensais qu'ils devraient bien avoir des affaires pour nettoyer.

1035 - Comment ça va coûter?

Ça n'avait pas pris une demi-heure.

- Trente *piasses*.

- Comment ça coûterait pour bâtir une autre cheminée?

1040 - Bâtir une autre cheminée sécuritaire, ça coûterait 2 000 *piasses*. Comme ton poêle, il n'y a rien en dessous", mettre quelque chose en-dessous du poêle, pour ne pas que ça brûle...

- Merci beaucoup! Je suis toute seule.

1045 Ça fait longtemps que je suis veuve. Je me *trime* toujours toute seule. C'est en ramassant des *beluets* moi et mes enfants que je me suis bâtie, quand mon défunt bonhomme vivait encore avec nous. Et Benjamin, mon garçon, c'est lui qui charriait des *beluets* sur son dos! Des fois, il mettait quatre ou cinq boîtes sur son dos et sa petite soeur par-dessus. J'ai fait ça plusieurs années. Quand ils sont partis à l'automne, je suis restée pour que les enfants aillent à l'école. Il fallait bien qu'ils aillent à l'école, ces enfants-là. Ils m'ont donné l'argent des *beluets*. Je me suis acheté des provisions pour donner à manger aux enfants. Maintenant, je ne sais pas comment que ça va aller. 1050 Je suis souvent un peu malade. J'ai la grippe, je n'ai pas d'autre chose. Quand on est vieille, on n'est pas toujours en santé. Je n'ai pas perdu le courage par exemple. Je pense toujours à travailler.

- En tous les cas, c'est ce qu'ils m'ont dit: "Si tu as ta pension, Mme Valin, là tu vas te gouverner par toi-même."

1055 Pourquoi qu'ils m'ont dit ça? Parce qu'ils savaient eux autres que j'étais capable de me gouverner par moi-même. Une personne qui ne prend pas de boisson, qui fume pas, ça lui donne une grosse chance.

1060 Je veux me faire une autre galerie en avant. Je voulais faire aussi une véranda. Quand même que ma galerie ne serait pas grande. Cet hiver, je vais ramasser de l'argent. J'en ai, mais je trouve que j'en ai pas assez encore. Ils ont dit que toutes les femmes *icitte* de la Pointe-Bleue qui ont été se faire soigner voient clair maintenant. Jamais je ne penserai que ça ne diminuera pas. Je pourrais travailler. Je trouve que c'est de valeur, une personne qui n'a pas de mal *pantoute* dans le corps, qui est en bonne santé, bien en forme et qui ne voit pas clair. C'est la pire affaire. Des fois, 1065 j'en pleure, surtout quand je suis toute seule. Je suis une personne qui aime faire la chasse. Mais je ne suis pas une personne pour me tourmenter. Ça fait que je voudrais réparer ma galerie et me faire une véranda. Quand je fais des travaux à la maison, je m'engage un homme et on aide un peu, mon garçon et moi. On lui donne des planches, on lui donne ce qu'il a besoin.

1070 J'ai eu déjà une lettre une fois, mais j'en n'ai pas fait de cas *pantoute*.

- La lettre disait: "Si j'avais besoin d'un gars, pour le faire travailler."

Je n'ai pas répondu à cette lettre-là. J'avais fait mon escalier toute seule. J'avais mon chalet qui était fait. On était rendu à six cents *piasses*. Pour une femme, je trouve que c'est bon en *maudasse*

pareil. Je suis peut-être bien indépendante. Les autres vieilles ne font pas ce que je fais. C'est assez rare, des femmes qui se débrouillent rendues à mon âge. Je veux dire qui ne demandent pas d'aide.

Orientation en forêt

En parlant de la chasse, ça me revient. Quand on montait à la chasse, j'étais toujours avec mon bonhomme. Je l'aidais tout le temps. Je marchais avec lui jusque dans le bois. Quand il y avait des castors à porter, j'en portageais moi *itou*. Je portageais ses pièges. Je portageais le dîner. Je faisais du feu pour faire du thé. Lui, il faisait ses pièges. Quand il avait fini, il venait manger. Je pouvais bien apprendre à faire la chasse parce que j'ai commencé assez tôt. Je m'en rappelle quand j'avais 8 ans, je voyageais avec mon grand-père.

- Il disait: "Vas-tu être capable? Tu vas nous conduire jusqu'à la rivière où est notre canot."

Je me disais que je n'étais pas capable. J'étais jeune encore.

- Il me disait: "Entends-tu quelque chose?"

Il était *deboute* et il riait de moi. J'avais à peu près 7 ans, je pense.

- J'ai dit: "Oui, grand-père, j'entends quelque chose."

- Qu'est-ce que tu entends?

- J'entends la rivière et le rapide.

On avait débarqué au pied du rapide.

- C'est justement ça. Es-tu capable de m'amener là cette *nuite*? Je ne vois pas clair la *nuite*.

On avait pris du castor au piège. Je portageais un petit castor. J'étais contente, j'étais jeune encore. Ma tante portageait un gros castor. Mon grand-père avait deux castors et il avait ses pièges.

- Il me dit: "Sais-tu par où tu vas partir? Tu vas t'en aller toujours droit, fais pas de détours. "

J'étais jeune, j'avais peur. Je suis peureuse, je suis encore pareille. La *nuite*, j'ai peur. Cette *nuite*-là, on voyait les étoiles. Le temps était clair. Mais la lune n'était pas levée.

- Ça fait que mon grand-père me dit: "Tu vas t'en aller tout droit de même, parce que je n'entends la rivière que par coups."

Il nous suivait. J'étais en avant. Ce petit bout de femme qui était en avant, *ben craire!*

- Entends-tu encore la rivière?

- Oui, grand-père, je l'entends. Je m'en vais tout droit là.

- Bien, redescends de même, bientôt, on va descendre à la rivière.

Il y avait des bouleaux, des épinettes et à travers ça, des branches. Des fois, je passais en-dessous des branches. J'étais pas bien grande, mais j'étais toujours bien capable.

- 1110 - Éloigne-toi pas, parce qu'on va te *pardre*.
 - Ah! non, il n'y a pas de danger, j'ai peur!
 - C'est pas épeurant, toutes les bêtes qu'il y a dans le bois. C'est pas *épeurant*. C'est bien plus épeurant du monde.
 - Il n'y a pas de monde, *icitte*, dans le bois, grand-père. Il y a rien que nous autres. Il riait. Puis
 1115 après ça, c'était en descendant. Il y avait des gros chicots renversés.
 - Ma tante dit: "Qu'est-ce que c'est ça en avant. Vois-tu ça?"
 - Oui, je vois ça, je ne sais pas c'est comme un *arrachis*. Il faisait noir.
 - N'avance pas. Tout d'un coup que c'est un orignal qui est là."
 C'était à peu près comme l'autre bord du chemin.
 1120 - Je ne sais pas qu'est-ce que c'est.
 - Mon grand-père s'en venait par en arrière.
 - Qu'est-ce qu'il y a?
 - Je ne sais pas. C'est comme un chicot. Je ne sais pas.
 - Oh! c'est pas dangereux! Où est-ce qu'elle est allée, ta tante?
 1125 - Elle est allée chercher de l'écorce pour faire brûler ça. On va le tordre et on va l'allumer.
 Il a attendu un peu, il s'est assis, il s'est reposé. Après ça, elle a reviré l'écorce et grand-père l'a allumée. Elle tenait son flambeau. On a marché à peu près 4 ou 5 pieds. C'était un chicot renversé. Il avait comme des cornes. Mon grand-père riait de nous autres. Il riait.
- 1130 Ça fait qu'on a descendu à la rivière. On est arrivé *drette* à côté de notre canot. J'aimais bien ça. Je me suis habituée à chasser. Mais le printemps, il fallait que j'aille à l'école. J'ai appris des *bouttes* de même. Quand je suis obligée de calculer mes affaires, de signer mes papiers là, j'en avais besoin de l'école.
- 1135 Une fois mariée, il fallait bien que je suive mon gars partout où il allait. Il fallait faire à manger, faire de la banique. Je préparais le sac de dîner: le thé, le sucre, tout ce qu'il faut. Mon mari portageait son canot. Je portageais les *couvartes* et les provisions. Je mettais mes provisions par-dessus un *paqueton* de *couvartes*. Ça faisait deux gros *paquetons*. On allait se tenter. Il y avait deux cabanes de castors. Jamais je n'oublierai ça.
- 1140 - J'ai dit: "Je vais mettre un piège pour la loutre".
 Il y avait un beau débarquement de loutres. Il y avait de la mousse blanche. C'était une belle place. Les loutres débarquent où il y a de la terre comme brisée. Elles *jousent* là. Leur chemin ne paraissait pas. Elles débarquent avec des poissons et elles mangent là. On met le piège. Mon père m'avait montré comment faire. Tu vas chercher de la terre jaune. Tu caches ton piège. Tu mets de

1145 la mousse blanche à côté, où la chaîne de ton piège est prise, tu attaches le bout après les branches. Tu caches ce bois-là avec de la mousse.

- Mon père disait: "Il est *correct* de même ton piège."

Quand on avait fini, on envoyait de l'eau avec l'aviron pour que ça se lave, pour qu'il n'y ait pas de senteurs. On n'avait pas besoin de mettre un appât, les loutres arrivaient avec leurs poissons.

1150

J'étais avec mon mari et mon père. C'est mon père qui gouvernait. Mon père nous dit:

- Je vois comme des vagues à la pointe, comme un orignal qui passe autour du lac. Il doit y avoir un orignal là. Il doit manger.

Ça fait qu'on arrive à la pointe tranquillement. On voit l'orignal qui mange sur le bord du lac.

1155 J'étais assise à moitié, je faisais mon Américaine. Mon père avait une 30/30. Mon père dit:

- Anne-Marie, tire donc l'orignal qu'il y a là. Ça nous ferait un bon steak pour dîner.

C'était un orignal de deux ans. Ça fait que je prends ma carabine, je mets deux cartouches dedans. Le canot était de travers, l'orignal était en face de moi. Je ne pouvais pas tirer par en-avant parce qu'il y avait quelqu'un. Il était encore assez loin. Il n'y avait pas beaucoup d'eau. Mon père me dit:

1160

- Si tu le blesses, il va peut-être bien partir après nous autres. Il y en a qui sont *malins*.

Je l'avais blessé au premier coup. J'ai tiré encore. Il est tombé à terre, cette fois-là. On l'a débarqué avec des colliers. On l'a *plemé*. Ça n'a pas été bien long. On a ôté le poil après la peau, tout bien arrangé. Il l'a mis dans les sacs.

1165

C'est mon père qui a arrangé ça. On s'est pris de la viande. On a serré les os. On met de la mousse par dessus. On ne laisse pas ça à l'air. On a ôté toute la langue. On serre toutes les affaires pour ne pas que ça traîne. Après, on est parti. Il était de bonne heure encore. On a été dîner dans une autre pointe. Il y avait des jeunes bois, (ouskashkayan) qu'ils appellent ça, des nouvelles pousses. On a mangé là. C'était une belle pointe. On voyait des huards qui n'étaient pas bien loin. On a été se tenter à l'autre bout du lac. Il y avait un portage qui s'en allait envers la Cap, vers le chemin des Passes dans la Péribonka. Le portage était assez beau. On s'est pris des *paquetons*. Le lendemain matin, il fallait qu'on parte. On a été à l'autre bout du portage et on a commencé à mettre des pièges. On a été à peu près une semaine là.

1170

1175 - Mon père a dit: "On va aller visiter les premiers pièges qu'on a mis là-bas."

Ça prenait toute une journée. On laissait notre tente là pour aller visiter nos pièges. J'avais pris une belle loutre dans mon piège. Eux avaient pris du castor. Mon père avait pris une loutre aussi. Ma loutre était plus grosse que celle de mon père. C'était un mâle, mon père avait pris une femelle, elle était plus petite. Mais il était content, il avait pris des castors. Rendu à la tente, on a *plemé* nos bêtes comme il faut. Mon père avait fait des moules. On prenait ses moules tous les deux.

1180

- Mon mari disait: "Anne-Marie, tu es chanceuse à la chasse. Comment ça se fait? Tu es toujours plus chanceuse que nous autres."

Je ne sais pas pourquoi ils me disaient ça. Une personne qui a de la chance, peut-être qu'elle vit plus longtemps, je ne sais pas, parce qu'ils sont déjà morts eux autres.

1185

Je n'ai rien oublié de ce qui s'est passé quand j'étais jeune avec mes parents. Des fois il y en a qui venaient pour acheter de la pelletterie. On était aux Fourches. C'était la place pour attendre les Indiens quand ils descendent, au printemps. Il y avait des petits acheteurs qui montaient. Ils montaient nous rejoindre avec des provisions. On ne leur vendait pas les gros castors. On leur vendait des rats musqués. Des fois, mon père s'achetait du tabac. Il vendait dix rats musqués pour s'acheter du tabac. On partait encore pour un autre voyage et il ne fallait pas qu'il manque du tabac. Il fumait le tabac *canayen*. Mon mari fumait du tabac à cigarettes. Je fumais mais je n'étais pas une grosse fumeuse. C'est pour ça que j'ai abandonné de fumer, je pense. Le tabac ne me faisait pas. Des fois, on était après dîner le long d'une rivière là. Ils fumaient des cigarettes. Je me faisais une rouleuse comme eux autres. Il fallait que je fasse *pareil* comme eux autres. *Ben craire*, tous les chasseurs font la même chose. Mon père chargeait sa pipe. Il fumait avant de partir. Je me faisais une rouleuse *pareil* comme mon défunt mari. *Ben craire*, je me suis habituée à fumer avec eux autres. Un chasseur, quand il ne fume pas, il n'a pas l'air d'un chasseur. Des fois j'avais mal au coeur.

1200 - Comment que ça se fait donc que je fume puis j'ai mal au coeur. Vous n'avez pas mal au coeur avec du gros tabac *canayen* comme ça.

- On n'a pas mal au coeur.

Je tirais la cigarette dans l'eau!

Dans le bois, je courais la gomme de sapin. Il y avait des *plaques* dans les portages. Il y avait de la gomme qui sortait. J'en mettais dans une boîte de poudre à pâte puis je mettais ça dans mon sac en arrière. J'avais toujours une grosse *mâchée* de gomme. C'était tannant à rassembler, la gomme de sapin mais un coup qu'elle était rassemblée là, ç'allait bien, tu mâchais. Quand on se tentait, on était toujours trois ou quatre. Il y avait ma soeur, Virginie qui voyageait aussi avec nous autres. Ma soeur et moi, on faisait la *banique* le soir. Il fallait faire cuire la viande pour le matin. On avait chacune une chaudière vide pour faire bouillir au feu dehors. On avait toujours des chaudières qui étaient noires pour aller sur le feu. Il fallait les envelopper avec un morceau de tente pour ne pas que ça noircisse les autres affaires. C'était bien tannant. Il y avait la théière qui était noire aussi. On mettait ça tout ensemble.

1215 Absence du gibier

Bien des fois on faisait de la galette dans le sable. C'était de la grosse galette. Notre galette était comme de l'éponge, bien cuite. Elle avait à peu près 4 pouces d'épais et presque 2 pieds de largeur.(rires). On en avait assez pour toute la semaine. On coupait des belles grosses tranches. On la faisait rôtir avec de la viande d'original. On avait toujours de la graisse qu'on achetait. Elle était blanche. C'était dans des chaudières. Il y en avait de 3 livres, 5 livres, 10 livres, 20 livres. Il y a des fois qu'on en manquait. L'automne, on manquait des provisions. On était en haut des Fourches Manouane.

- Et mon père disait: "Il va falloir qu'on descende. On va aller chercher des provisions."

On remontait de la farine, du sel, du thé, du tabac. C'était toujours le tabac de mon père. Quand on avait acheté tout ça, on descendait à Saint-Coeur-de-Marie. Il fallait remonter avant que les glaces prennent. Les rivières *charrissent* la glace là. C'est dangereux avec les canots. Des fois, il faisait doux, ça nous donnait une grosse chance.

Nous avons déjà complètement manqué de nourriture dans le bois. Ça avait duré un mois. Cette fois-là, le printemps était arrivé au mois de mars. C'était trop de bonne heure. Il avait mouillé quasiment pendant 15 jours. On était encore aux Fourches, aux Fourches Manouane. J'étais enceinte de Raymond, celui qui est policier. J'étais enceinte de quatre mois. J'étais avec M. Xavier Raphaël qui restait toujours au lac Tchitogama. Il était monté jusqu'aux Fourches Manouane avec ses filles. Son garçon était redescendu et mon mari aussi. Ça fait qu'on est resté avec le bonhomme et ses deux filles. J'étais avec mes enfants. J'avais Hélène, Victoria et Benjamin aussi. Il fallait que je reste là. Mon canot était l'autre bord de la rivière. J'avais peur de rester sans canot de mon bord. Il y avait un gars un peu plus bas. Il s'appelait Michel Dominique. Il était au Canal Sec. Il était venu faire un tour avec son garçon.

- Ça fait que j'ai dit: "Tu vas aller chercher mon canot, c'est pas loin. Dépêche-toi, la glace peut partir tout d'un coup."

L'eau montait tout le temps.

- Je ne sais pas si tu vas être capable de débarquer de l'autre bord, mais la glace est encore bonne au milieu.

Il y avait une bonne distance avant d'arriver à la glace. Je me suis dit en moi-même: si je peux avoir mon canot, quand la glace partira, je pourrai aller au-devant de mon mari. Il ne sera pas capable de monter parce qu'il n'a pas de canot. En tout cas, Michel Dominique a amené mon canot. Il a été capable d'aller le chercher. Le père Xavier et les autres ont monté par en haut pour tendre des rets pour prendre du poisson.

La rivière était toute claire.

- J'ai dit: "On va embarquer les fusils, les cartouches et nos *couvartes*, puis mes enfants. Après ça, on va aller au devant de ton père."

Nous autres, on descendait un peu plus bas envers le lac Tchitogama.

1255 - Des fois qu'il monterait avec un autre, on peut le rencontrer. Il y a du monde plus bas au Canal Sec, on l'attendra où il y a des dunes.

On n'avait pas beaucoup de provisions depuis un mois. Les enfants fendaient le bouleau ils ôtaient l'écorce. En-dessous de l'écorce, il y a comme de la sève. Ils mangeaient ça.

- Je leur avais dit: "Mangez pas ça, ça va rester après vos tripes. Vous allez être malades."

1260 On n'avait pas de farine. De temps en temps, le bonhomme Xavier allait visiter ses collets. Il avait de la misère à marcher, le bonhomme. Ça faisait un mois qu'on manquait de nourriture. Des fois, il prenait un lièvre. *Ben croire*, il avait ses deux filles et lui le bonhomme pour un lièvre. J'avais mes deux petites filles et Benjamin qui était jeune encore. Il avait à peu près 7 ans. De temps en temps, le bonhomme nous donnait un peu de farine, rien que pour épaissir le bouillon. J'étais *en*
1265 *famille* et j'avais rien que ça dans le ventre.

- J'ai dit aux enfants: "La minute qu'on va être capable de partir, on va partir."

La glace charriait encore un peu. Ça partait à mesure que l'eau était ramassée. On voyait la glace s'en aller. Il en descendait toujours un peu mais c'était des petits morceaux. Le père Xavier et ses filles sont partis le matin. Eux, ils ne descendaient pas, ils montaient, nous autres on descendait.

1270 J'ai serré toutes mes affaires et on est parti. C'était froid! Je n'avais qu'un seize pieds. J'avais mes trois enfants avec moi. Hélène était en avant. J'avais embarqué les *couvartes*, la tente et le poêle. Je n'avais pas peur de renverser. Je ne pensais pas à ça *pantoute*. On a descendu un *boutte*. Tout d'un coup, on voit un lièvre qui était assis au bord de la rivière, il se chauffait au soleil. J'avais une 22, je tire le lièvre. Il est tombé raide. Hélène a été le chercher. Elle s'est tenue
1275 après une branche et elle l'a embarqué dans le canot. On n'a pas fait bien bien long.

- On a dit: "On va se tenter dans cette pointe-là. Il y a du sapin en masse, il n'y a pas beaucoup de neige là."

On débarque là et on se tente.

1280 -Hélène a dit: "On va faire des collets, il y a comme des pistes de lièvres."

- C'est *correct*, on va y aller.

On avait un peu du thé, un peu de graisse. On a fait bouillir le lièvre qu'on venait de tuer. On a mangé de la viande un peu avec de la graisse, pas de pain, rien du tout. On est monté sur une côte. Il y en a un qui n'était pas capable de marcher, il était jeune.

1285 - Hélène dit:

- Regarde, il y a des pistes de lièvres.

- Tends tes collets.

- Il y a trop de neige, on cale.

C'était de la neige fondante. On calait la moitié de la jambe. On n'avait pas de raquettes.

1290 On est allé à la tente, il était tard déjà.

- J'ai dit:

- Hélène, demain matin on va partir de bonne heure, avant qu'il ne vente trop. On va descendre tranquillement.

On avait rien qu'une petite chaudière à thé pour aller chercher de l'eau.

1295 - Hélène a dit: "On va aller tout de suite chercher de l'eau pour mettre sur le poêle. Demain matin, on va se faire du thé."

On avait un peu de thé, pas beaucoup. On a mangé encore un peu de notre lièvre, environ trois ou quatre bouchées chacune et le bouillon qu'il y avait dans le plat. On prenait ça comme de l'eau.

Hélène dit: "Il y a un orignal qui descend le long de la rivière, il court à faire revoler l'eau."

1300 On avait une carabine "30/30", une "22", un 16 ou un 20.

- J'ai dit: "Je vais prendre ta carabine. Je vais mettre trois cartouches dedans. Tu vas monter la côte, tu vas aller faire cacher tes petites soeurs là-bas pour pas qu'elles ne crient parce que si l'orignal entend quelque chose, il va remonter." Je vais aller au devant.

1305 Je suis partie avec ma carabine, j'ai monté la côte un peu. L'orignal arrivait quasiment à notre tente. La *boucane* de la tente virait, il a senti ça. En descendant, il s'est arrêté *drette* vis-à-vis un gros épinette. Il commence à regarder, *drette* où j'étais assise. Il levait la tête. Je l'ai *pitché* icitte. Il est tombé à terre dans la rivière.

- J'avais dit à Benjamin: "Si je tire deux coups, tu viendras, tu vas courir et venir me trouver."

Je le vois venir au premier coup. J'ai tiré encore une fois à la tête. Des fois, il peut se lever.

1310 Benjamin il a descendu la côte et il a embarqué sur l'orignal.

- J'ai dit: "Ah! c'est terrible, tu n'es pas peureux!"

Il est allé chercher le collier. Encore une chance qu'il était capable. Il l'a attaché dans le cou. On avait peur qu'il prenne le large. Il y avait encore un petit peu de courant. Mais il n'y avait pas épais d'eau.

1315 J'ai forcé un peu des bras pour les aider. J'avais attelé jusque le plus petit au bout de la corde. Ils ont tiré l'orignal de la moitié.

- Ça fait que j'ai dit à Hélène: "Je ne suis pas capable de vous aider."

Hélène savait que j'étais enceinte. À ce moment-là, elle avait 14 ans, je pense.

1320 - Elle me dit: "Laissez faire maman, je vais faire partir les tripes. Je vais les envoyer dans le courant. Après ça, il va être plus léger."

Ils l'avaient fendu juste dans le côté. Ils ont fait sortir les tripes. Ça partait au courant ben craire. Il était plus léger. Ils l'ont débarqué quasiment au complet. On pouvait le *plemer* un peu. À mesure qu'on le découpait, il était encore plus léger.

1325 - Quand on a eu fini de le *plemer*, j'ai dit: "Demain matin, il va falloir partir de bonne heure."

J'ai tout désossé l'original. Je prenais seulement la viande. Après ça, j'ai tout ôté le poil qu'il y avait après. La peau était mince.

- On va la faire sécher là-bas et l'arranger pour faire des raquettes.

Avant de partir le matin, j'ai chargé le canot avec Hélène.

1330 *Baptême!* Il était chargé à quatre doigts du bord.

- Ah! bien *mautadit!* On va caler maman.

- On va descendre le long de terre, on prendra pas trop le large. S'il ne vente pas et si vous ne grouillez pas trop, il n'y a pas de danger.

1335 J'ai fait une plaque envers la rivière. J'ai pris mon crayon, j'ai marqué mon nom, la date que j'avais tué un original toute seule avec les enfants.

- Je me suis dit: "Ils vont toujours bien le savoir, si on se *neye* ici, ils vont dire c'est Anne-Marie qui a passé là, ce doit être elle qui s'est *neyée*." Les enfants riaient, ils ne connaissaient pas le danger. Ernest avait descendu en arrière de nous autres. On était rendu à l'île de la Perdrix, pas bien loin du Canal Sec, où il y avait du monde. Michel Dominique était déjà là avec sa bonne
1340 femme. On voulait se rendre. On a été obligé de se tenter là. Il ventait un peu et c'est large pas mal pour traverser.

- J'ai dit: "On ne passera pas là, quand il vente de même, on ne pourra pas."

On a débarqué notre viande. Il y avait un grand morceau de glace. Je mets toute la viande dans cette glace-là. Ça faisait comme un *frigidaire*.

1345 - Les petites filles ont dit: "Il n'y a pas de danger pour les mouches."

Il commençait à y avoir des mouches. C'était au mois d'avril. Il faisait beau le soir. Les filles étaient dehors et voient un canot arriver.

- Regarde, il y a un canot qui s'en vient. Il y a un gars dedans.

- Ah! bien *maudasse!* Je suis bien contente, on va avoir un associé, je ne sais pas lequel.

1350 Il était en descendant aussi. *Ben craire*, on faisait de la *boucane*, on avait fini de se camper.

- Elles disent: "C'est Ernest Raphaël."

1355 Il n'avait pas monté sa femme, il était tout seul dans son *campe*. Avec le gros coup d'eau, il avait tout perdu ses provisions. Tout est parti avec l'eau. Il a eu juste le temps de sauver son canot. Il a été chanceux.

- Ça fait qu'il nous dit:

- Si vous voulez partir demain matin, je suis prêt à embarquer la moitié de votre bagage.

- C'est *correct*.

1360 Il avait un canot de 18 pieds, je pense. Il était tout seul. Il n'avait rien à manger. Il n'avait que sa *couvarte* et un peu de sa pelleterie. Il y a des bouts difficiles dans le bois. Enfin, j'ai rencontré mon mari au Canal Sec. Il s'était trouvé un associé qui montait. C'était François Savard. Il nous a trouvés là.

1365 Il était content de nous voir. Il nous a dit qu'il avait été voir le prêtre au lac des Habitants, mais ce n'est pas son vrai nom. C'est à Saint-Coeur-de-Marie. Il avait été voir le prêtre et il lui avait dit qu'il avait laissé sa famille dans le bois, qu'ils étaient sans manger depuis le mois de mars. Le prêtre lui avait dit d'essayer de nous trouver, d'essayer de nous sauver. "On va vous aider et le bon Dieu va vous aider aussi." Le lendemain matin, François Savard montait le Péribonka. Il a embarqué avec lui. Ils avaient un peu de provisions avec eux, ils étaient chargés aussi. On priait
1370 tout le temps *pareil*, tous les soirs. On avait confiance. On n'a pas abandonné le bon Dieu, pas une journée. Il faut avoir la foi. Il paraît qu'il n'y avait pas rien que nous autres qui étions pris de même. Il paraît que partout, ce printemps-là, il y avait du monde pris dans le bois, pas de canots, pas de provisions. Il y avait un avion, il était petit. Il en a sauvé plusieurs en allant mener des provisions.

1375 Mais il n'y a pas eu d'accidents, pas de noyades ou autres choses. J'ai vu mes associés qui étaient arrivés. Ils avaient fait un bon voyage. Ils avaient tué un ours et ils avaient pris du poisson. Ils avaient *boucané*. Quand on est arrivé aux Fourches, ils étaient déjà arrivés.

- Ils ont dit: "C'est terrible Anne-Marie, de partir de même, on pensait que tu allais nous attendre.
1380 On voulait t'amener de la viande d'ours."

Après ça, on a passé le reste du printemps là. Je suis remontée avec mon mari. On avait deux canots. J'avais le mien et un autre canot. On a continué à faire la chasse ce printemps-là. On avait un peu de provisions. Au printemps, quand la rivière est claire, on descend, ça prend à peu près deux jours, descendre au lac Tchitogama. Mon père allait souvent chercher des provisions. Des
1385 fois, on descendait rien que dans le mois de juin. Ça prenait un peu de provisions pour faire la chasse au printemps. Mon père mettait des pièges à ours. Nous autres, on faisait *boucaner* la viande d'ours. Pour la viande d'orignal, c'était la même chose. C'était comme du jambon. Tu tranchais la viande, elle était rouge comme du jambon. Ça faisait comme une croûte sur le dessus.

1390 Une Indienne me contait qu'elle avait tout mangé de tout, sauf la loutre. Elle n'était pas capable d'en manger, c'était trop gras. J'en ai mangé moi *itou*, quand j'étais jeune. J'ai été malade. On était fou aussi. Les enfants tu sais comment ce que c'est? On jouait dehors. Ma mère faisait *routir* le gras et là elle mettait ça dans un *vaisseau*. Les *routis*, elle mettait ça dans un autre

plat. Nous autres, on pensait que c'était pour manger. La graisse, elle la ramassait. C'était pour
 1395 graisser les souliers. Nous autres, on a été voler les *rouitis* qui étaient dans le plat. J'en ai mangé
 un bon morceau. C'était gros, bien *rouiti*, bien jaune. J'ai eu mal au coeur dans la *nuite*. Ah!
 j'étais malade! J'en ai jamais remangé après ça. Ça goûte trop l'huile. Ça ne goûte pas quand ils
 viennent juste de la tuer. Mais quand ça fait deux jours, là ça goûte l'huile.

1400 J'ai mangé aussi de la martre. Ils font cuire ça à la broche. C'est comme du lièvre, c'est
 bon. Pour ce qui est du vison, c'est pas mangeable. Tu sais, la senteur de ça, on dirait que toute la
 viande sent de même. C'est pas tentant. C'est à Nichicun que j'avais parlé à cette Indienne-là.
 Son mari était malade et elle avait très peu de manger. J'étais sur une île où il y avait très peu de
 lièvres. Je n'ai pas tendu un collet parce qu'il n'y avait pas assez de pistes. Après, j'ai découvert
 1405 qu'il y avait un couple de hiboux qui vivaient sur la même île que moi. C'est eux qui mangeaient
 tous les lièvres. J'étais fâchée, j'en ai tué un. L'autre s'est sauvé. Après avoir examiné le hibou,
 je trouvais que ça avait l'air bien gras quand ça volait. Quand on le plume, c'est pas plus gros
 qu'un petit poulet. En tous les cas, je n'étais pas tentée de le manger. Je l'ai offert à la femme.
 Elle l'a apporté puis elle l'a mangé avec ses enfants. On chasse aussi le castor l'hiver. Quand nous
 1410 traînons nos castors, on leur met un bois dans le nez. C'est un petit bois et c'est tourné sur le dos.
 Ça glisse bien sur la neige. On traînait du bagage avec ça aussi. On traînait nos peaux de castors.
 Tu mets un bois et tu mets un autre par-dessus. Ça fait un bon traîneau quand il n'y a pas de
tabagane.

1415 Saint-Coeur-de-Marie c'est où la rivière de la Péribonka. La Pipe qu'ils appellent, c'est
 dans le lac Saint-Jean. C'est drette l'autre bord, en face de Pointe-Bleue. C'était comme du côté
 Canadien. À la Pipe, il y avait déjà des maisons et un quai pour débarquer. On partait *d'icitte* pour
 faire le tour du lac Saint-Jean, avec nos bagages. On débarquait là. Et il y avait toujours du monde
 avec des chevaux. On traversait le village de Péribonka pour monter dans le Péribonka, dans notre
 1420 terrain de chasse. Le nom de La Pipe viendrait des Canadiens français plutôt que des Indiens.

Les petites chasses, on en fait aussi. Les petites tournées qu'on fait, des fois ce n'est pas
 bien long. Mon grand-père était malade déjà, quand on montait dans le bois. Quand même qu'ils
 auraient asseyé de le laisser *icitte*, il n'aurait pas voulu. Il voulait monter dans le bois. Ça fait
 1425 qu'ils l'ont monté. On était rendu dans le Péribonka, dans les hauts, où on chassait. Plus ça allait,
 plus il était malade. Il est venu qu'il n'était plus capable de marcher. Quand il fallait changer de
 place, on le mettait sur une traîne et on l'enveloppait dans des *couvartes*. On le traînait partout où
 on allait. On descendait des *bouttes* pour s'approcher un peu, pour le descendre. La rivière devait
 être gelée. On est resté là une *secousse* pour que la glace soit bonne pour descendre. Là, mon père

1430 a chassé un peu. On lui faisait du bois et chauffait la tente pour ne pas qu'il ait *frette*. On lui amenait du lièvre pour manger. Il avait tué du caribou. On lui donnait de la viande de caribou et des bouillons. Mon grand-père chassait mais il est devenu trop malade. Il était vieux. Je ne peux pas dire quel âge il avait. Je pense qu'il avait au moins soixante-dix ans. Quand ils partaient l'automne, ils apportaient du lard salé, des *bines*, un peu de farine, de la poudre à pâte, du sel, un
1435 peu de sucre. C'est tout ce qu'ils avaient. Quand tout était passé, il ne pouvait pas descendre tous les mois pour venir en chercher d'autres. On donnait ce qu'on pouvait. On est venu qu'on n'avait plus de provisions. Là, il fallait descendre.

Il y avait ma tante qui restait avec mon père. Elle n'était pas mariée. Elle était pas mal âgée
1440 aussi. Ça fait qu'elle est restée avec nous autres. On a descendu son corps *pareil*. On l'avait mis sur une traîne. On l'avait enveloppé avec du coton. On l'a descendu jusqu'à Saint-Coeur-de-Marie. C'est dur quand une personne meurt dans le bois. Tu peux pas avoir de tombe, rien. Tu n'as pas de clous, tu n'as rien pour travailler. Il y avait aussi ma tante Marie Siméon. Elle était mariée, elle avait deux filles et un garçon quand son mari est mort. C'était dans le temps de la
1445 grippe espagnole. Ma tante Marie et son mari restaient près de Chicoutimi, au lac Clair. Il y avait des Indiens là. Ils étaient descendus là et ils sont tombés malades. Ils n'ont pas été capables de remonter. Son garçon et son vieux sont morts. Elle est seule restée avec ses deux filles. C'était dur autrefois!

1450 Elle est venue nous trouver aussi. J'avais mes deux tantes avec moi et mon défunt père. Elles ont resté longtemps avec nous autres. Je pense à ce qu'il disait mon grand-père. Il voyait venir toutes ces affaires-là. J'y pense des fois quand il disait: "Anne-Marie, du monde qui est vieux, il ne faut jamais être polisson envers les vieux. Il faut toujours donner une chance aux vieux, si tu veux vivre longtemps. Une personne qui ne garde pas les vieux, ce n'est pas une
1455 bonne personne. Parce que les vieux ont besoin d'être protégés aussi. Le bon Dieu les voit. C'est lui qui fait qu'une personne est vieille. C'est le bon Dieu qui donne ça." On est pas pour les *maganer* parce qu'ils sont vieux. Une personne qui est vieille, elle vient qu'elle n'est pas capable de travailler *pantoute*. Elle ne voit pas clair, elle n'entend pas.

1460 C'est pour ça que je te dis que lorsque je voyais mes tantes qui étaient vieilles. Il y avait ma tante Christine, ma tante Joséphine qui était veuve et ma tante Marie. Je les montais toutes dans le bois. Quand on montait à La Lièvre, on allait ramasser des *beluets* avec elles. C'était drôle tu sais, elles étaient contentes quand on partait. Quand on était dans le bois, on tuait de la perdrix. Elles aimaient le lièvre aussi. Des fois, on tendait des collets. Elles aimaient ça. Elles faisaient ce
1465 qu'elles appelaient des *babeaux*. C'est un bouillon qu'elles faisaient avec de la farine. Elle

faisaient un *babeau* quand il y avait une perdrix. Elles mettaient un morceau de lard salé là-dedans. Elle disaient que c'était pour accompagner la perdrix. C'était bon. Des fois, elles faisaient des *bines*, une grande chaudronnée de *bines*. Elles ramassaient des *beluets* aussi. Elles se faisaient toujours un peu d'argent. Il y avait toujours une de mes tantes qui restait à la tente pour garder mes
 1470 jeunes. Notre portageur était toujours avec nous autres, avec un collier. Puis, il avait monté des gens. Je pense que c'était des vrais *faisant-mal*. Ils étaient montés. Ce monde-là avait dit: "Dans ces tentes-là, il n'y a personne. C'est des sauvages. Ma tante qui était tentée plus loin dans le bois a dit aux petites filles: "On va prendre le portage, on va se sauver. On va se cacher de l'autre bord de la montagne." Elles sont parties de là, elles se sont cachées en arrière de la montagne. Elles ont
 1475 pris le portage. Ça fait que les autres ont monté et là, ils ont tout défoncé. Ils avaient un *campe* plus haut, aux Eaux Mortes, envers le Lièvre. Ils ont tout brisé. Je ne sais pas pourquoi ils ont fait ça. Encore une chance qu'ils n'ont pas débarqué où les tentes. C'est là où les filles ont eu peur.

On vendait nos *beluets*. Quand le gars arrivait, toutes les boîtes étaient rendues *au ras* le
 1480 chemin. Il embarquait les boîtes et nous donnait l'argent. Il nous payait toutes les boîtes. On vendait toujours à lui. C'était un gars de Saint-Prime, un nommé Perron. Il est mort *astheure* le bonhomme Perron. C'est son garçon qui garde la boucherie. Après avoir vendu nos *beluets*, il passait un autre gars qui vendait des provisions. Il vendait du pain, du beurre, des *cannages*, de la viande, pas mal de tout. Mes tantes achetaient aussi. *Ben craire* qu'elles mangeaient. Elles
 1485 achetaient des provisions. Elles avaient leur lard salé. Quand les *bines* étaient faites, le soir, on mangeait ça. On faisait des échanges entre nous autres. On donnait des patates et elles nous donnaient des *bines*. Des fois, on amenait trois ou quatre perdrix. Je te dis qu'elles étaient contentes.

1490 "Ils connaissaient la température, les vieux"

Dans le Péribonka quand j'étais jeune, il y avait du caribou. C'était dans le temps de mon grand-père, à peu près vers 1910. Une fois, c'était avec mon grand-père, j'étais jeune encore. Je me cachais avec les peaux de *couvartes* qu'ils font en peau de lièvre. Les peaux sont *toutes* tressées
 1495 et *toute* filées. C'est coupé par lisières et roulé. C'était pas bien large, à peu près pour un enfant de ma grandeur. Ça fait que je me cachais comme il faut, je n'avais jamais *frette*. Mon grand-père me dit:

- Tu peux bien ne pas avoir *frette*, sais-tu que ta *couvarte*, elle fait du feu."
- Je ne sais pas, vous dites ça exprès pour rire.
- 1500 - Bien non, c'est vrai, elle fait du feu".

Il y avait un lièvre a côté de moi. Ça ne faisait pas longtemps qu'ils avaient amené le lièvre. Grand-père *poigne* le lièvre. Il était encore un peu gelé. Il frotte le poil du lièvre de même, ça faisait des étincelles. Je ne pensais pas que ça faisait comme ça.

- Il peut bien ne pas avoir *frette*, le lièvre.

1505 - Je *cré* bien, il a du feu après lui.

On va parler du soleil. On peut parler aussi de la lune. Les Indiens se servent du soleil et de la lune. Comme le soleil se couche bien beau des fois. Ça annonce tous les temps. Mon grand-père disait ça. Toutes les températures qu'il va faire. Si le soleil est bien rouge, mon grand-père disait comme du *frette*. L'automne des fois, c'est comme ça. Et puis des fois, si vous avez remarqué, un
1510 grand bout de temps, il fait doux. C'est le soleil qui annonce ça quand il se couche. Le soleil ne fait pas rouge, ça tire sur le jaune, comme orange. Jaune, c'est lorsqu'il va faire doux. Il manquait jamais son coup, mon grand-père quand il disait ça.

Vers 3 heures, il regardait toujours le soleil en marchant. Il se guide toujours sur le soleil ou bien la lune.

1515 Une fois, il avait dit:

- Vous avez vu le soleil, il a des cornes?

- Il va faire *frette*. Vous avez besoin de faire du bois. On charriait le bois avec une traîne. On sciait ça avec un sciote.

- Il disait aussi: "Quand tu es pour avoir de la neige, le soleil fait comme un parapluie."

1520 Je *cré* bien qu'ils connaissaient la température, les vieux. Quand il était pour *mouiller*, mettons comme dans le mois d'avril vers 3h, ses rayons sont bas. C'est là qu'il va *mouiller*. Quand la lune s'en va en diminuant, ça baisse un peu le *frette*. C'est ce que disait mon grand-père. Ça n'arrête pas le *frette* avant qu'elle soit ronde. Quand elle est ronde, il fait un temps et ça va aller jusqu'à la fin de la nouvelle lune. J'ai entendu parler des Blancs, ils guettent ça aussi. *Astheure*, souvent
1525 j'entends parler du monde qui suivent ça, la lune. Au printemps, dans le mois de mai, grand-père me disait: "Dans le mois de mai, je te dis que c'est beau le soleil. C'est au-dessus des montagnes puis c'est rouge. C'est beau quand le soleil se couche."

Dans le mois d'avril, c'est là que les journées commencent à être longues. Benjamin
1530 connaît ça aussi les choses du temps. Il faisait beau une journée. Les femmes blanches ne connaissent pas ça. Elles ne regardent pas ça, elles, le soleil, la lune, le temps qu'il fait. Des fois, elles voient que c'est beau, qu'il fait beau, c'est *toute*, pas plus que ça. Ça fait que Benjamin dit:

- Tu le vois là, il fait beau aujourd'hui, demain, il va mouiller.

- Il n'y a pas de saint danger qu'il mouille, il fait bien trop beau!

1535 - Le lendemain, il mouille à *siau*.

Il le savait par le soleil, quand il s'est couché.

- Des fois on passe pour menteur, je commence pas mal à connaître ça. Mon père connaissait ça, les temps.

1540 Il paraît qu'il était au Bersimis une fois et ils faisaient de la pêche. Ils avaient des harpons. Il ventait des fois, ils allaient au large dans la mer, au Bersimis. Ils allaient tuer des canards. Ils s'en venaient quand ils voyaient qu'il allait venter. Quand il disait qu'il ne fera pas beau, c'était vrai. Il ne se trompait pas. Benjamin a tout appris ça de lui. Quand il était jeune, il voyageait avec son père dans le Péribonka.

1545 Pour les heures, on suit le soleil mais pour les jours, on a besoin d'un calendrier autrement on peut perdre une journée. C'était comme des petits livres. Anciennement, les Oblats prenaient une épingle. Ils piquaient une épingle tous les jours. Mais c'est venu que les vieux avaient des cadrans. Ma tante disait ça:

1550 - Je m'ennuie pas d'heures tout le temps, comment ça se fait.

- Vous n'avez qu'à regarder le soleil.

- Je ne sais pas s'il est midi.

- Arrêtez donc, on va le savoir.

1555 On piquait un bois au large. Ça fait comme une barre parce que le soleil est *drette* au milieu. Ça fait que l'ombre est là. Regarde la barre que ça fait. Regarde la barre est là. Tu ne vois pas l'ombre parce qu'il est dans le milieu. Tu ne vois pas le bord par là aussi.

1560 En tout cas, je n'ai pas de regret, ce que j'ai appris de mon grand-père et de mon père, je n'ai pas de regret. Aujourd'hui, je m'en sers encore. Ma mère était canadienne pure. Je me sentais plus indienne que canadienne par rapport à mon père. Il ne parlait pas souvent en français. Il parlait français seulement quand il le fallait, quand ma mère ne comprenait pas. Une fois, il avait fait venir des bottines. Il avait fait venir ça de Roberval pour sa femme. Il dit:

- Tu vas me donner des souliers, pour ma femme.

Ça fait que le gars amène des souliers pour l'été.

1565 - Voyons, je t'avais dit d'amener des bottines 5.

Je pars à rire. J'avais été à l'école un peu, je m'étais *déniaisé* un peu.

- Papa, on ne dit pas ça, des bottines 5.

1570 Il voulait dire qu'elle chaussait des 5 points. Ma mère était une pure canadienne, elle est devenue pareille comme une Indienne. Elle laçait des raquettes, faisait des souliers et elle parlait l'indien. Elle comprenait l'indien mais ce n'était pas *pareil* comme une personne indienne qui prononce comme il faut ses mots. C'est dur à apprendre. Je ne pense pas qu'elle a déjà été sur le conseil ici

à Pointe-Bleue. Je sais qu'elle allait souvent voir l'agent, pour être avec une des femmes qui ne savait pas parler français.

1575 J'ai été conseiller, j'ai été élue. Je suis allée trois ans conseiller. Ils ne voulaient pas me lâcher, ils m'auraient embarquée *pareil* tu sais. Moi, je parlais avec l'agent et avec tout le Conseil qu'il y avait là. Je parlais aux Indiens, on se comprenait, ils n'avaient pas de misère *pantoute*. Pour faire comprendre quelque chose à un Indien, il faut le répéter en indien. Ça fait que moi, je répétais tout ça dans ma langue, ça ne me fatiguait pas *pantoute*.

1580 - Là, c'est comme je leur ai dit: "Si vous voulez me débarquer, moi ça ne me fait rien. J'aime bien ça dans le bois. Je ne peux pas toujours rester *icitte* avec vous autres de même et ne pas être payée. Il faut que je m'en aille faire de la chasse.

Je ne suis pas une personne pour travailler dans un bureau, je suis un chasseur, moi *coudon*. Un chasseur, quand c'est l'automne, il faut qu'il monte. C'est du plaisir. Dans le bois, les chasseurs
1585 vivent tranquilles. Ils sont bien. Je m'ennuie à en mourir. Il faut absolument sortir de cette cabane-là. Ce n'est pas fait pour être renfermé ça, un Indien. Au bout de 3 ans, je n'étais plus conseiller, j'étais de côté, moi *itou*.

- Je leur ai dit: "Vous avez beau faire ce que vous voudrez."

- Puis eux autres, les *maudasses* de *faisant-mal*, Raymond. Benjamin et toute la *gang*, ils voulaient
1590 me garder, *icitte* à la maison. Ça les tannait de faire à manger *icitte*. Ils se sont arrangés pour voter contre moi. Ils me l'ont dit rien qu'après. Ils ont ri un coup après. "Bande de maudits cochons que vous êtes", que j'ai dit. Après ça, j'ai été conter ça au chef du conseil, il a assez ri. Il dit:

- Mme Valin, on va la garder *pareil*. On va rentrer *pareil*.

- Oh! non, on ne rentre pas! Je ne rentre pas, je m'en vais dans le bois. Je m'en vais faire la
1595 chasse.

Il riait encore.

GLOSSAIRE

A

<i>à ras:</i>	Proche.
<i>accotée:</i>	Vit en concubinage.
<i>allège:</i>	Sans charge.
<i>aplombs:</i>	Précautions.
<i>arrachis:</i>	Arbres déracinés.
<i>astheure:</i>	À présent, maintenant.

B

<i>babeaux.</i>	Bouillon fabriqué avec de la farine.
<i>babiche:</i>	(ou biche) Lanière de cuir, de peau d'anguille.
<i>banique:</i>	Galette faite de farine, d'eau et de sel.
<i>barda:</i>	Bruit, tapage.
<i>baptême:</i>	Juron.
<i>beluets:</i>	Bleuets.
<i>ben craire:</i>	Du verbe croire; évidemment. c'est entendu.
<i>bines:</i>	De l'angl. bean, haricot blanc.
<i>boss:</i>	Patron.
<i>boucane:</i>	Fumée.
<i>boucaner:</i>	Fumer.
<i>boutte:</i>	Bout.
<i>brassée:</i>	Chaudronnée.
<i>bye-bye:</i>	Au revoir, salut.

C

<i>campe:</i>	Cabane en bois rond, première habitation de colons.
<i>canayen:</i>	Habitant du Canada d'origine française.
<i>cannages:</i>	Mises en conserve de fruits, de légumes ou de viandes dans des bocaux ou des boîtes de métal blanc.
<i>charrissent:</i>	Transportent du foin, du grain, du bois.
<i>chiâlè:</i>	Se plaint, pleure, critique, passe des remarques désobligeantes.
<i>clabord :</i>	De l'anglais clipboard, planches à rainures qui s'accrochent les unes aux autres.
<i>correct:</i>	Bien, parfait, compris, entendu.

<i>coudon:</i>	Écoute donc.
<i>coutume:</i>	Comme d'habitude.
<i>couvartes:</i>	Couvertes, couvertures.
<i>cré:</i>	Crois.
<i>cuisine-galurin:</i>	Annexe de la cuisine. (Définition introuvable dans les différents dictionnaires).

D

<i>de même:</i>	Pareil, semblable, comme cela.
<i>déboulé:</i>	Dégringolé, roulé de haut en bas.
<i>deboute:</i>	Debout.
<i>défére:</i>	Enlever.
<i>déniaisé:</i>	Rendu moins niais.
<i>deux-par-quate:</i>	Colombage de deux pouces sur quatre pouces.
<i>drette:</i>	(se pron. aussi drè-là). Là, à côté. (s'écrit aussi dret-là).

E

<i>embouffetée:</i>	Embouvetée.
<i>en famille:</i>	Enceinte.
<i>en masse:</i>	Beaucoup, en grande quantité.
<i>maudasse:</i>	Forme adoucie de maudit.
<i>enwoye:</i>	Vas-y.
<i>épeurant:</i>	Effrayant, apeurant.
<i>escousse:</i>	Un certain temps, laps de temps.

F

<i>faisant-mal:</i>	Taquin, trouble-fête.
<i>fatigué:</i>	Fatigué.
<i>filée:</i>	Rangée de personnes ou de choses à la file.
<i>fin:</i>	Gentil, sympathique.
<i>frette:</i>	Froid.
<i>frigidaire:</i>	Réfrigérateur. Nom d'une marque de réfrigérateur.

G

<i>gang:</i>	Groupe, bande.
<i>gaz:</i>	Essence (pour moteur). Gasoline.

I

<i>icitte:</i>	Ici.
<i>itou:</i>	Aussi, également

J

<i>jouquée:</i>	Juchée, perchée.
<i>jousent:</i>	Jouent.

L

<i>laizes:</i>	Bande plus ou moins large de tissu.
----------------	-------------------------------------

M

<i>maganer:</i>	Maltraîter, malmener.
<i>mautadit:</i>	Forme adoucie de maudit.
<i>mâchée:</i>	Ce que l'on mâche.
<i>moulée de scie:</i>	bran de scie, sciure de bois.
<i>mouiller:</i>	Pleuvoir.
<i>mouilleuse:</i>	Pluvieuse.

N

<i>niaisé:</i>	Fait marcher, ri de quelqu'un.
<i>neye:</i>	Noie.
<i>nuite:</i>	Nuit.

O

<i>O.K.:</i>	D'accord, ca va.
--------------	------------------

P

<i>pantoute:</i>	Pas du tout, aucunement.
<i>paqueton:</i>	Paquet, balle contenant vêtements et effets à emporter pour un séjour de quelques mois hors de chez soi.
<i>parche:</i>	Perche.
<i>pardre:</i>	Perdre.
<i>pareil:</i>	Quand même ou semblable.
<i>parmis:</i>	Permis, autorisation.

<i>piasses:</i>	Billets. Unités de monnaie.
<i>pick-up:</i>	Camionnette.
<i>pitché:</i>	Lancé.
<i>planche:</i>	Uni, plat.
<i>plaques:</i>	Marques sur un arbre à l'aide d'une hache.
<i>plemer, plemé:</i>	Écorcher, écorché.
<i>pogner:</i>	Poigner, attraper, prendre.
<i>portager:</i>	Là où on ne peut ni monter ni descendre les rapides en canot, emprunter un chemin pour les éviter.

R

<i>rambrissage:</i>	Lambrissage.
<i>ravage:</i>	Chemin battu dans le bois par un ruminant, orignal, chevreuil, caribou.
<i>rempiré:</i>	Empiré.
<i>reviré:</i>	Tourné, retourné.
<i>routir, routis:</i>	Rôtir, rôtis.
<i>runner:</i>	Conduire.

S

<i>secousse:</i>	(On peut prononcer aussi "escousse"). Espace de temps, période, intervalle de temps.
<i>shed:</i>	Bâtiment adossé à une grange et servant de hangar ou remise.
<i>ski-doo:</i>	Motoneige.
<i>siau:</i>	Seau.
<i>step:</i>	Saut, gambade.

T

<i>tabagane:</i>	Traîneau sans patins fait de planches minces recourbées par le devant dont on se sert pour glisser.
<i>tentement:</i>	Rassemblement de tentes ou campements (définition introuvable dans les différents dictionnaires).
<i>toute:</i>	entièrement, complètement.
<i>trime:</i>	Arrange, met en ordre.
<i>trucks:</i>	Camion.

V

vaisseau: Récipient de terre ou de fer blanc utilisé surtout pour les liquides. Plat.

virailaient: Tournaient ici et là, tournaient en rond.

W

waguines: (prononcer ouaguine). Voiture de ferme à quatre roues. Chariot, charette.

3

UNE AGRICULTRICE DE LATERRIÈRE (SAGUENAY):

YVETTE MALTAIS-JEAN

(Analyse du récit)

Introduction

Cet chapitre constitue une étude interprétative du récit de vie de Mme Yvette Maltais, ménagère et femme d'agriculteur. Dans toutes les circonstances de l'existence de notre informatrice comme les travaux agricoles et domestiques, l'éducation des jeunes, le mariage, la vie religieuse, etc, nous tenterons de dégager les éléments autour desquels le mode de vie traditionnel de cette femme s'organise. Nous verrons aussi les éléments de rupture qui ont bouleversé le mode de vie traditionnel associé à l'exploitation agricole.

Dans l'analyse du récit, le mode de vie de notre informatrice et de sa famille s'articule autour de trois points. Le premier point traite des différentes étapes de sa vie en partant de sa petite enfance. Le deuxième s'intéresse à la vie familiale de Mme Maltais, aux travaux quotidiens accomplis durant l'année et à l'alimentation. Le dernier est divisé en deux parties. L'espace correspond aux éléments centraux qui structurent notre étude, la vie sur la ferme, les rapports entretenus avec les villes et les villages avoisinants. On y traite aussi des lieux d'apprentissage de la vie en groupe. Enfin, l'évolution historique rend compte de la modernisation, qui fait peu à peu, son entrée dans le rang, et des changements que cela provoque pour une famille qui vit sur une ferme.

L'enfance

La petite enfance et la vie à l'orphelinat

À l'âge de six ans, le décès de sa mère change la vie d'Yvette. Son père est forcé de placer sa soeur ainsi qu'elle-même à l'orphelinat de Chicoutimi, où elle entreprendra ses débuts scolaires. De cette période, Yvette garde des souvenirs douloureux. Son éducation est prise en charge par les religieuses de l'orphelinat. Elles ont pour tâches d'instruire et d'élever les enfants qui pensionnent de même que les orphelins.

Un horaire sévère gère le temps des pensionnaires. Tous les instants de la journée sont rythmés par une discipline rigide. Yvette se lève tôt le matin pour faire sa toilette. Ensuite, elle assiste à la messe qui est suivie du petit déjeuner, de cours, du dîner et de jeux à l'extérieur. Les enfants retournent en classe à une heure, le souper est ensuite servi et les enfants se couchent vers vingt heures. Yvette ne garde pas un bon souvenir de son instruction. Elle n'écoute pas durant la classe, elle ne veut pas écrire et encore moins étudier. Yvette refuse d'obéir, elle se rebiffe devant l'autorité. Notre informatrice est une enfant "malcommode". D'ailleurs, ses refus d'obéissance provoquent des sanctions:

«Je ne parlais pas mais je n'écoutais pas non plus. Le soir, ça ne manquait pas le coup, ils nous mettaient la grande *jaquette* blanche puis ils nous sauyaient dans le bain d'eau froide. Les petites bonnes femmes criaient. C'était le bain ou encore le cachot noir. Le cachot, c'était une chambre noire. Ils t'enfermaient et ils barraient la chambre. Ça pouvait durer une demi-heure, trois quarts d'heure. C'était moins pire que le bain d'eau froide. Le bain, j'avais peur de ça, c'était froid, c'était épouvantable.» (# 49)

Yvette a une conduite non acceptable dans un tel milieu axé sur la discipline. Lors des visites d'une tante de Chicoutimi, les friandises qu'elle apporte sont distribuées aux autres enfants de l'orphelinat, injustice inacceptable pour la jeune orpheline.

Le fait de subir des punitions physiques et des privations et de ne pas s'intégrer à la communauté développe chez Yvette un sentiment de rejet face aux règlements que lui imposent les religieuses. À cet égard, le retour à l'orphelinat sera toujours éprouvant. En effet, les enfants sont autorisés à visiter leur famille durant de courtes périodes, soit deux jours à tous les mois. Le retour

se fera toujours sous le signe de la nostalgie. En définitive, Yvette ne se rappelle que des points négatifs. Durant les classes, elle se sent loin de chez elle. Elle ne s'est jamais soumise aux demandes des religieuses concernant ses changements de comportements. Yvette a quitté l'orphelinat au bout d'un an pour revenir dans sa famille. Sa soeur y est demeurée deux ans.

À travers une partie des événements de son enfance, on comprend que notre informatrice s'est vu imposer des règlements stricts établis par les religieuses. On peut penser qu'Yvette ne se rebiffe pas contre les religieuses en tant que telles mais contre l'autorité qu'elles représentent. De plus, sa petite enfance marque le début d'une participation aux activités rituelles liées à l'Église, la messe. Déjà, jeune fille, elle intègre ces valeurs religieuses. Son éducation et son instruction sont modelées par des sanctions morales ou physiques aux côtés d'institutrices qui ont le pouvoir et qui jouent, d'une certaine façon, le rôle de "mère", rôle qu'Yvette n'a jamais ou peu perçu.

Dans les débuts de l'adolescence, Yvette sera confrontée à un genre d'éducation similaire, par une certaine sévérité, à celle reçue à l'orphelinat.

L'adolescence

De l'adolescence à l'âge adulte, les garçons et les jeunes filles sont soumis à la tutelle parentale. L'autorité des parents ne laisse place à aucune discussion de la part de l'adolescente. Comme ses frères et soeurs, Yvette s'incline devant sa mère. Elle accepte son autorité et considère sa mère comme étant une personne éduquée et possédant de bons principes. *"Autrefois, le jeune n'avait pas la liberté d'aujourd'hui. Ce qu'il faisait, c'était décidé pas les parents."* (# 735) Yvette entretient une forme de peur vis à vis de sa mère et, par le fait même, lui est assujettie. La mère utilise ce sentiment comme un outil pour élever ses enfants selon les normes et les valeurs du temps.

Pendant cette phase s'effectue aussi une division sexuelle concernant la pratique de quelques loisirs. Dans la période de l'adolescence, les jeunes pratiquent des loisirs en groupe: le tennis durant la saison estivale et le patinage, l'hiver. Ces deux activités sont mixtes. L'adolescent peut aller au cinéma en bicyclette, tandis qu'une jeune fille à bicyclette serait très mal vue et pourrait jeter le déshonneur sur sa famille. Le cinéma est remplacé par une autre activité de groupe au village, le chœur de chant.

Malgré les restrictions qu'imposent les parents aux enfants, certains contacts se créent à l'intérieur de la communauté. Certaines rencontres s'effectuent au gré des activités de loisirs des

adolescents. Les garçons pratiquent des loisirs le plus souvent séparés des adolescentes. L'environnement social des garçons est plus large que celui des filles. De plus, les valeurs véhiculées par les parents pour les filles et les garçons ne sont pas les mêmes. Ces valeurs ne sont pas nécessairement exprimées. Elles agissent plutôt sur les actions des adolescents (es) de façon inconsciente. Les parents jouissent donc d'un pouvoir de contrôle sur les activités de leurs enfants en évoquant sans cesse les bons principes et les bonnes valeurs à respecter au sein de la culture locale.

En définitive, dès l'âge de six ans, un processus d'identification est amorcé. Ce sont les religieuses de l'orphelinat qui, par l'instruction et l'éducation morale, font qu'Yvette commence à s'intégrer dans la société. Ce processus se poursuit pendant l'adolescence en vertu des valeurs et des principes transmis par les parents lors des activités de groupe. Dans un tel contexte, l'école devient aussi un agent fondamental qui oriente les enfants et les adolescents socialement. L'instruction étant confiée aux instituteurs (trices), la formation morale n'est plus enclenchée et dispensée par les seuls parents.

L'instruction

Yvette complète sa huitième année à l'école du village. Les institutrices emploient des méthodes d'enseignement rigides.

«Une fois, mademoiselle Yvonne m'avait battu les mains avec une grande règle. Je lui avais dit: "Je vais le dire à papa ce soir."

Elle n'en avait pas fait de cas. Le soir, je l'ai dit à mon père. Il m'a répondu:

- Ma petite fille, je t'envoie à la classe pour apprendre à lire et faire tes devoirs.

Je ne lui en ai jamais reparlé. C'était comme ça que ça marchait.»

(# 76)

Les parents d'Yvette ne vont pas à l'encontre des décisions correctives prises par l'institutrice. Chaque professeur exerce un pouvoir dans sa classe et les punitions sont laissées à son jugement. Les institutrices ont le devoir d'élever les enfants. Cette éducation se fait en parallèle à celle faite par les parents et, par le fait même, la complète. Outre l'enseignement de certaines connaissances concrètes, les institutrices enseignent aux enfants à devenir de bons citoyens, catholiques.

Sa huitième année terminée, Yvette retourne auprès de sa mère pour apprendre le rôle que la communauté attendra d'elle en tant que future épouse et mère de famille. À cette époque, il n'est pas rare que des garçons et des filles accèdent aux premiers travaux de la ferme ou de la maison avant d'avoir terminé leurs études primaires.

Dans la famille Maltais, le père se fait l'ardent défenseur de "l'instruction".

«Il a envoyé toutes ses filles à l'école. Elles étaient toutes instruites. Mon frère Maurice est allé deux ans au séminaire mais il ne voulait plus y retourner. Mon père était en faveur de l'instruction. Il nous a toujours dit:

- Moi, je n'aurais jamais fait un cultivateur. J'aurais fait un avocat. On lui disait qu'il était mieux cultivateur qu'avocat, qu'il n'aurait pas fait un bon avocat.

Mon père venait me voir et il me disait:

- Tu as beaucoup d'enfants, ne ramasse pas d'argent mais donne-leur l'instruction. L'argent, ça se mange mais pas l'instruction.»

(# 339)

D'une part, il est intéressant de voir que devenir médecin, curé, avocat ou institutrice signifie que la personne qui pratique cette profession est considérée comme supérieure socialement. Voilà peut-être une raison qui expliquerait pourquoi l'instruction de leurs enfants est si importante pour le père et la mère d'Yvette. D'autre part, à travers la voie suivie par Yvette, les parents perpétuent les modes de vie traditionnels d'une société agraire. Il est clair ici que les stratégies d'installation des enfants sont multiples et répondent à la fois à des valeurs traditionnelles et nouvelles qui trouvent leur accomplissement parmi les diverses stratégies individuelles de chacun des membres de la famille.

Dans un contexte où l'économie devient de moins en moins agraire, l'instruction est de plus en plus accessible et devient même nécessaire. On permet maintenant aux filles de partir à l'extérieur de la communauté et ainsi de sortir du milieu familial. Les filles d'Yvette sont toutes instruites. Trois de ses filles complètent des études à l'université. Les fils d'Yvette préfèrent se diriger vers le marché du travail. Contrairement à ses enfants, les circonstances de la vie font qu'Yvette ne se scolarise pas au-delà du primaire.

«Je ne me suis pas fait instruire. Si c'était à refaire aujourd'hui, je ne serais pas restée à la maison, je serais allée à l'école. J'aurais fait autre chose. J'aurais peut-être mal fait, je ne sais pas. Quand je me suis mariée, j'ai toujours dit que si elles le voulaient, mes filles seraient instruites. Dans mon cas, l'instruction m'a beaucoup manqué.» (# 770)

Au fil du temps, les modes de reproduction familiale se restructurent et les enfants d'Yvette ne sont plus destinés à élever une famille ou à exploiter une ferme. Les changements de comportements se produisent et sont intégrés dans la culture déjà existante. Yvette s'adapte à d'autres mœurs. Elle garde en elle une grande partie de son ancienne culture, mais s'adapte aux changements. Mme Maltais-Jean vit selon des valeurs et des normes enracinées dans la tradition tout en intégrant les changements qui s'inscrivent en conformité ou en continuité, pourrait-on dire, du sens qu'elle donne à son existence. Toute la communauté partage les mêmes règles. Dans une société où domine la famille, ces règles trouvent leur expression à travers les rites et les étapes de la vie.

Les étapes de la vie et les rites de passage

Les fréquentations

Les fréquentations commencent à l'adolescence. Vers l'âge de quinze ans, les jeunes gens assistent aux vêpres du dimanche soir. C'est l'endroit où les adolescents et adolescentes se rencontrent et cherchent à faire leur jeunesse. À cette étape, on peut qualifier les fréquentations de rencontres entre amis. On ne cherche pas sérieusement un conjoint.

«Plus tard, on a commencé à faire un petit peu de jeunesse, mais à cette époque, c'était restreint. Il n'y avait pas moyen de sortir toute seule avec un garçon. On allait aux vêpres le soir pour faire des rencontres.» (# 102)

Un oncle propose à Yvette de l'accompagner à Dolbeau pendant trois semaines. À cet endroit, elle fréquente des ingénieurs sans trop de restrictions. Plus particulièrement, Yvette fréquente un ingénieur de vingt-quatre ans. De retour à la maison, son prétendant lui écrit des lettres. De cet ingénieur, elle reçoit sa première demande en mariage. Elle est alors âgée de seize ans. Yvette

refuse cette demande à cause de son jeune âge. À cette époque, Mme Maltais vit plutôt sa jeunesse. Par la suite, elle fréquente d'autres garçons jusqu'au jour où elle rencontre son futur mari.

Les fréquentations commencent à s'orienter vers le mariage. Le jeune homme va courtiser Yvette chez elle.

«D'abord, on sortait très peu et il fallait recevoir chez nous. À dix heures, il fallait qu'il parte sinon les chaises commençaient à se brasser dur. On n'aimait pas cela mais on ne parlait pas trop.» (# 117)

Les rencontres chez la future épouse se font dans le plus grand respect et sous le regard des parents.

On peut distinguer deux phases dans les fréquentations: les fréquentations passives et les fréquentations actives. Les fréquentations passives se vivent aux vêpres. Elles signifient pour les adolescents la chance de vivre une certaine forme de liberté avec des groupes de pairs, à l'intérieur de la communauté, tandis que les fréquentations actives se vivent dans la maison paternelle de la jeune fille. Le garçon lui rend visite et discute avec la famille. Les jeunes gens deviennent des adultes et apprennent à mieux se connaître. Ce stade annonce un mariage prochain pour les futurs conjoints.

Du mariage à la vieillesse

Yvette se marie le six septembre 1935 à l'âge de 23 ans. Elle épouse Camil Jean, un cultivateur. Avant la cérémonie du mariage, le futur époux a pris soin de se ramasser un pécule. Le père du futur époux élabore le projet d'avenir de son fils et lui procure une terre. Celle-ci ne lui est léguée que verbalement. La future épouse reçoit une dot de la part de ses parents. La dot consiste en bétail et en articles ménagers. Yvette obtient de son père un "set" de chambre et une vache, et de sa mère, des couvertures. Après la noce, les nouveaux mariés résident sur leur terre, dans le rang Saint-Isidore à Laterrière. Quand le nouveau couple est installé, le cycle recommence. Le mariage crée une nouvelle famille de cultivateurs.

Cette nouvelle cellule familiale vit dans une économie où avoir une grosse famille devient un avantage pour exploiter la ferme. Après son mariage, trois ans s'écoulent avant qu'Yvette enfante son premier bébé. Par la suite, elle met au monde quinze enfants, un enfant par année. Le couple ne pratique pas la contraception. Les six premières couches ont lieu à la maison. On fait appel au

médecin, qui est assisté par une femme de la paroisse. Dès que l'hôpital de Chicoutimi est ouvert, le médecin d'Yvette lui fait part que, dorénavant, les accouchements auront lieu à l'hôpital. Les autres enfants d'Yvette naissent à l'hôpital, sauf une qui arrive trop tôt pour s'y rendre. Yvette préfère accoucher à l'hôpital, car à la maison, après la naissance de l'enfant, elle doit assumer presque immédiatement les travaux ménagers. L'hôpital lui offre le repos pendant au moins quatre jours, moyennant des frais.

«Quand j'ai connu l'hôpital, j'ai dit adieu à la maison.(...) Je ne voulais plus rien savoir d'accoucher à la maison. (...) On était bien aux maisons mais c'étaient les femmes qui venaient avec le docteur. (...) Il y avait tout le brouhaha et les enfants qui étaient là. À l'hôpital, on passait trois ou quatre jours et on se reposait. Ce n'était pas la même chose. L'hôpital coûtait cher, 150 à 200 dollars. Il fallait payer le médecin aussi.(...) Les premiers médecins que j'ai eus, on leur donnait 15 dollars. La dernière fille qui est née, vers 1958, c'était 45 ou 50 dollars. Pour mon mari, c'était sacré. Il fallait qu'il ait son argent pour payer le médecin. Si l'ouvrage était fait, le médecin était payé.» (# 186)

Les enfants d'Yvette ne perpétuent plus le mode de vie traditionnel. Ils ne se marient plus avec des gens de la communauté. Par le fait même, ils vont à la ville, travailler dans les grosses industries. La plupart des enfants d'Yvette sont mariés. La presque totalité a trouvé son conjoint ou sa conjointe à l'extérieur de la communauté. Un seul des fils d'Yvette a obtenu la ferme. Les autres enfants ont obtenu des terrains près du vieux bien familial et ils y sont établis avec leur famille près des grands-parents.

Le cycle perpétué de génération en génération subit des changements avec les enfants d'Yvette. L'origine géographique de leurs conjoints étant variée, et aussi le fait, pour les filles, qu'elles suivent leur mari après le mariage, sont deux raisons qui font que ces enfants d'agriculteurs passent d'une communauté agricole à un monde urbanisé. Les valeurs, les comportements, les principes que les enfants d'Yvette ont acquis dans la communauté commencent à se déstructurer. Ils s'intègrent à de nouvelles normes issues d'une société urbanisée.

On a vu que pour Mme Maltais, avoir plusieurs enfants est primordial pour exploiter la ferme. Par contre, les enfants d'Yvette n'ont pas de grosses familles. Ses fils et ses filles ont mis au monde deux à trois enfants. Pour Yvette, les enfants sont des dons de Dieu. En plus, dans le

temps où Yvette est malade, au début de son mariage, le médecin véhicule l'idée qu'avoir des enfants l'aiderait à retrouver la santé. C'est pourquoi Yvette accepte de subir une opération qui, effectivement, lui permettra d'enfanter.

Le médecin joue un rôle important au sein de la communauté. Yvette précise qu'il assure toujours un suivi à ses patients après que ceux-ci aient subi une opération. Généralement, la distance fait que les cultivateurs ne consultent le médecin que dans les cas d'urgence. Pour remplacer les médecins de profession, qui pratiquent à la ville, certaines personnes des rangs s'improvisent pour soigner les cas mineurs. Par exemple, un voisin de Mme Maltais s'occupe des gens qui souffrent du mal de dent. Il arrache les dents de ses clients avec des pinces pour vingt-cinq cents.

Ce ne sont pas toutes les personnes qui veulent aller consulter le médecin. Souvent, les personnes âgées désirent vivre leur maladie et mourir dans leur demeure, avec leur famille. Voilà la manière dont a voulu mourir le père d'Yvette.

«Deux jours avant le décès de mon père, monsieur le curé Tremblay a décidé de l'administrer. Il est venu l'après-midi. Mon père a fait sa toilette et il est allé s'asseoir dans le salon en attendant que monsieur le curé arrive. Il est décédé au bout de deux jours. Il était assez souffrant mais il marchait encore. Il n'a pas voulu aller à l'hôpital. Il voulait mourir chez lui, dans son lit. Ça fait quatorze ans qu'il est décédé. Il est toujours allé à l'église. Il rendait des services, il y chantait .» (# 596)

À cette époque, la personne âgée n'est pas envoyée dans une maison de retraite. Un de ses enfants a la tâche d'en prendre soin jusqu'à sa mort. Plusieurs facteurs peuvent expliquer ce phénomène. D'une part, la personne âgée ne donne son héritage qu'à sa mort. Elle transmet ses biens - qui sont souvent la terre et la ferme - verbalement à un de ses fils. D'autre part, ce legs verbal assure à la personne âgée que ses enfants vont la respecter et lui offrir une sécurité jusqu'à sa mort.

À travers tous ces moments qui jalonnent la vie, la famille s'offre quand même des périodes de détente et d'amusement. Les mariages et les "bis" sont les occasions pour les cultivateurs de se regrouper. À la noce, les gens dansent, chantent et mangent. Dans les "bis", les voisins se regroupent. Les hommes scient du bois et les femmes préparent la nourriture. Cet événement

donne lieu à une fête bien appréciée des cultivateurs. Les fêtes sont aussi un lieu où les gens doivent appliquer les règles morales dans leurs agissements. Les jeunes gens sont surveillés par leurs parents et aussi par le curé de la paroisse.

On peut faire ressortir à travers les rites que la famille de Mme Maltais vit selon des valeurs et des règles enracinées dans la tradition. Tous les habitants des rangs ou de la paroisse vivent selon ces mêmes normes collectives. D'ailleurs, tout dans la vie du Laterrois contribue à favoriser l'intégration des individus à la communauté locale.

La religion

L'assistance à la messe et la participation aux rites religieux sont très importantes pour la communauté. Mme Maltais souligne que tous doivent passer les rites de l'église comme la première communion, la confirmation et assister à la messe à toutes les semaines. Ces actes religieux sont sacrés. La confession est pratiquée. Chez Yvette, le chapelet est récité par tous les membres de la famille. On le récite à genoux dans la cuisine et ce, à tous les soirs. Généralement, c'est la mère ou le plus vieux de la famille qui récite le chapelet.

Le curé de la paroisse où vivent Yvette et sa famille exerce un certain pouvoir. Il est vu par les habitants comme un homme instruit. Il sait lire, écrire et bien sûr il connaît la Bible. Le curé se permet de surveiller les comportements des membres de sa communauté. Il sanctionne les conduites déplacées de ses fidèles en refusant l'absolution, ou tout simplement en refusant de les faire communier. Yvette se souvient que le curé surveillait autrefois les gens qui dansaient lors des fêtes de paroisse. Le curé affirmait que la danse n'était pas permise par l'Église.

On peut se demander pour quelles raisons la danse est interdite. En nous dévoilant ce fait, Yvette nous révèle que l'Église est contre certains changements de comportements de ses fidèles. Si les changements touchent une partie des habitants, c'est une partie de la vie locale qui risque de changer. Les institutions religieuses se ferment aux changements que la société urbanisée amène. Pour le curé de la paroisse d'Yvette, la solution est de refuser les changements.

Les conduites des habitants sont contrôlées en partie par des sanctions. C'est le prêtre de la paroisse qui sanctionne. Il détermine ce qui est considéré comme bien et ce qui est mal. Le curé étant une des personnes les plus respectées et les plus importantes de la communauté, tous acceptent les sanctions qu'il inflige aux croyants. Les habitants ont la foi. La famille d'Yvette et toutes les autres familles forment donc une organisation sociale. Ils partagent tous, en tant

qu'organisation sociale, les mêmes modèles de comportements permis par le représentant de leur Église.

Le monde agricole

La vie familiale

La vie familiale s'organise autour de la famille-souche, soit les parents et les enfants. Elle se propage aussi à la parenté et aux voisins qui habitent le rang Saint-Isidore. Les contacts habituels d'Yvette se restreignent à sa famille, à sa parenté et aux voisins qui font partie d'un cercle intime d'amis.

La famille se compose de plusieurs personnes. Le grand-père paternel de Mme Maltais s'appelle Louis Maltais. Le père d'Yvette se nomme Joseph-Élie Maltais et sa mère, Léda Desbiens. Les parents de notre informatrice ont eu cinq enfants. Yvette a trois sœurs et un frère. Son père se marie en deuxième noces avec Célestine Tremblay. Souvent, lors du décès d'une mère qui a des enfants en bas âge, des tantes ou des voisins adoptent un des enfants de la famille en deuil. Les enfants de grosses familles se promènent d'un voisin à l'autre, ou d'une tante à l'autre, pour se faire élever. D'ailleurs, suite à la mort de sa mère, une des sœurs d'Yvette sera prise en charge par une tante.

Notre informatrice et son mari, Camil Jean, ont une famille qui se compose de quatorze enfants: Loïs, Denis, Léda, René, Maurice, Viateur, Odette, Francine, André, Joseph-Élie, Paul, Denise, ainsi que Cyrille et Céline lesquels sont décédés enfants. Le père de Camil Jean a été sacristain à Baie-Saint-Paul avant d'acheter une terre dans le rang Saint-Isidore, lors du mariage de son fils. Le beau-père d'Yvette demeure avec eux pour leur apprendre les rudiments et tirer profit de la terre. Dans la vie de tous les jours, tous les membres de la famille partagent des responsabilités et sont en relations constantes. Sur la ferme, les enfants aident leurs parents. Ils grandissent de façon à pouvoir fonctionner au sein de la vie paroissiale. Ils fréquentent l'école du rang, du village ou des villes voisines. Ils vont à l'église du village. Ils fréquentent d'autres Laterrois lors des fêtes et lors de "bis". Ces relations interfamiliales et intercommunautaires forment une microsociété qui, malgré bien des influences externes, reste sûre de son identité.

Le sentiment d'appartenance du Laterrois s'appuie d'abord sur la famille. Tout au long de sa vie, Yvette s'organise pour avoir ses proches autour d'elle. Même si la plupart de ses enfants

travaillent à l'extérieur de la communauté: "*Je me sens entourée de tout mon monde et ils sont très fins pour moi, très gentils.*" (# 787) À travers la vie quotidienne, dans les travaux domestiques et agricoles, à l'école, à l'église ou dans les loisirs, et même dans les rapports liés aux échanges économiques, la famille agit comme l'élément central dans la construction de l'identité laterroise traditionnelle. Yvette gère aussi cette unité de production et de consommation comme une unité d'intégration et d'identité à la culture laterroise.

Si l'on prend en considération le fait que la famille doit avoir les ressources nécessaires pour exploiter sa terre, pour devenir une unité de production et de consommation quasi auto-suffisante, la famille doit avoir à sa disposition un certain nombre de travailleurs actifs. D'où le besoin, pour Yvette et son mari, d'avoir une famille nombreuse. Dans le cas qui nous intéresse, la vie familiale d'Yvette prend racine et s'organise à partir des relations établies entre les membres de la famille et autour des tâches agricoles et domestiques à effectuer en tant qu'unité de production indépendante. La famille, comme facteur d'intégration culturelle, accomplit au plan psycho-social la synthèse des influences externes et internes que doivent intégrer les individus pour s'identifier à leur communauté.

Le travail quotidien

L'homme, la femme et les enfants sont les éléments indispensables pour rendre à terme les travaux qu'exige l'exploitation d'une ferme. Ce groupe familial réussit à exploiter la terre et à subvenir à ses besoins en s'entraidant et en travaillant sans relâche.

Les travaux des hommes sont très durs physiquement. Ils préparent la terre à l'ensemencement et récoltent le fruit des semences. Ils s'occupent aussi des animaux de la ferme. Mme Maltais ne nomme pas de façon précise quelles sont les tâches que son mari exécute sur la terre. On peut penser que le travail de l'homme se passe en grande partie à l'extérieur de la maison, dans les champs. En plus des travaux dans les champs, la coupe et le sciage du bois sont des activités qui reviennent à l'homme. Le mari d'Yvette fait environ cent cordes de bois pour l'année. Certaines cordes sont vendues. Les enfants ont aussi un rôle à jouer sur la ferme. Les enfants aident les parents; les garçons aident aux travaux extérieurs et les filles aux tâches ménagères. Vers l'âge de huit ans, les garçons d'Yvette aident leur père et commencent à apprendre le métier de cultivateur. Ils traient les vaches et soignent les animaux de la ferme et ce, matin et soir. Ils reçoivent un petit salaire pour les tâches accomplies. Yvette partage les tâches ménagères avec ses filles.

Le travail quotidien de l'homme varie d'une saison à l'autre, tandis que les tâches féminines qui ont trait au ménage sont identiques toute l'année. Par contre, la préparation de certaines nourritures est associée à des périodes précises de l'année. Lorsqu'Yvette termine le ménage, elle s'adonne à la couture. Elle fabrique les vêtements des enfants, sauf pour l'habit du dimanche qui est acheté. Contrairement à sa deuxième mère, Yvette prétend ne pas être une très bonne couturière. Elle coud quand même des vêtements d'école et de travail à ses enfants avec des tissus achetés à la verge. Elle fabrique des pantalons aux garçons et des robes aux filles. Elle recycle aussi les vêtements des plus vieux et les répare pour les plus jeunes. En plus du ménage, des repas, du lavage et de la couture, Yvette sarcle le jardin. Mme Maltais aime ce travail, qui est pour elle plus un loisir qu'une tâche en tant que telle. Dans le jardin, entre autres, Mme Maltais cultive des fraises et des framboises. Yvette travaille donc à la maison et au jardin, elle va très rarement à l'étable. Le soir après les tâches quotidiennes, toute la famille se retrouve dans la maison. Les membres de la famille se réunissent et s'agenouillent pour réciter le chapelet, avant de faire leur toilette et de se coucher.

On reconnaît dans les travaux quotidiens exécutés par Yvette, son mari et ses enfants, les manières de vivre traditionnelles. L'homme n'aide pas la femme dans les tâches ménagères. Les femmes travaillent autant que l'homme, mais dans la sphère domestique. Yvette n'a jamais travaillé sur la terre. Mme Maltais est une femme d'agriculteur qui voit à l'entretien de sa maison et de sa grosse famille.

L'alimentation

Les cultivateurs font une exploitation productive de leur environnement. L'élevage des animaux sert à la consommation personnelle de la famille. La nourriture provient en grande partie de la production de la ferme et du jardin.

Dans le cadre de cette économie, outre les vaches laitières, on fait un élevage domestique de la volaille et du porc. Avant les grands froids d'hiver, certains animaux sont tués lors de "bis" pour lesquels des voisins et des parents apportent leur aide. Cette boucherie domestique donne à la famille une bonne partie de la nourriture nécessaire pendant la période froide. La famille d'Yvette tue des porcs de 250-260 livres. Ils sont dépecés pour le lard. On conserve le lard du porc durant un an dans de la saumure. La viande issue des boucheries est conservée dans les laiteries puis mise en conserve lors du dégel du printemps. Il arrive qu'Yvette vende des volailles à des gens de la ville qui en font la demande.

L'été, les femmes font du beurre. Ce sont les hommes qui barattent le beurre, ensuite les femmes le salent et le placent à la cave pour le conserver durant un an. Mme Maltais souligne qu'elle ne va pas à l'épicerie toutes les semaines. Certains aliments de base proviennent de transactions commerciales. On se procure au marché de la farine pour faire le pain, des dix gallons de sirop, des 100 livres de sucre et des "beans". Le mari d'Yvette, à tous les samedis, se rend chez Saguenay-Mercantile pour acheter un régime de bananes et une caisse de pommes aux enfants. Pendant l'année, la famille se nourrit de porc, de boeuf, de poulet. On fait des tourtières et des fèves au lard. Yvette précise qu'elle n'a jamais souffert du manque de nourriture et encore moins ses enfants. Ils n'ont jamais manqué de lait, de pain, de beurre et de viande.

Dans le cadre des ces activités économiques non complexes, le but premier est de satisfaire les besoins alimentaires de la famille. Les surplus servent à l'échange. Donc, les produits issus de la ferme servent d'abord à la consommation immédiate par la famille et à la vente. Mais encore là, au début du mariage d'Yvette, la ferme semble être gérée sur un mode de production traditionnelle. À mesure que la ferme se développe, la production s'intensifie et s'organise autour d'une capitalisation accrue que nécessite la mécanisation.

Conclusion

On peut cerner la vie agricole à travers les relations familiales, le travail quotidien et l'alimentation. On prend aussi conscience que ces activités relient les familles entre elles. Selon la proximité géographique des voisins et de la parenté, les cultivateurs se définissent un univers à eux. Le groupe que forme la famille avec son voisinage et sa parenté est restreint et s'oppose aux autres personnes vivant soit au village ou à la ville. Cependant, les cultivateurs et les gens du village ou de la ville établissent plusieurs contacts. On a pu voir que lors des activités religieuses, des fréquentations, des mariages ou que pour des échanges de nature commerciale, les groupes se mêlent entre eux constamment.

L'espace et le temps à Laterrière

L'espace

La ferme, le commerce

Au tout début de sa vie adulte, dans le rang Saint-Isidore, Yvette exploite la ferme de son beau-père sans en être propriétaire. Il y a un mode de transmission de la terre et de la ferme. Chez les cultivateurs, de génération en génération, il y a plusieurs moyens de léguer sa terre: la faire exploiter par un des enfants, la vendre à un des enfants ou la donner verbalement en héritage.

Pendant la Crise, le beau-père d'Yvette achète la terre dans le rang Saint-Isidore avec l'argent provenant de la vente de son exploitation agricole à Baie-Saint-Paul. La Crise provoque des transformations chez les cultivateurs. Plusieurs familles déclarent faillite. Les cultivateurs perdent leurs terres et leurs fermes. Ils émigrent vers les villes. Certains en profitent pour acheter des terres, ce qu'a fait le beau-père d'Yvette. Lors de l'achat de la terre, elle n'a que trois ou quatre vaches, des chevaux et quelques outils manuels pour travailler celle-ci. Il n'y a pas de lots à bois sur la terre, la famille doit les acheter. Avec le temps, le patrimoine de la ferme prend de l'expansion et la famille acquiert des biens mobiliers.

«Comme mobilier dans la maison, j'avais une belle petite table ronde avec quatre chaises. Grand-papa avait fait fabriquer cet ensemble par un certain Côté qui avait tout fini la maison. Tout le monde trouvait que j'étais une des mieux installées du rang. J'ai toujours été un peu choyée. Comme je n'avais pas la santé, grand-papa m'avait mis un prélat. Dans ce temps-là, il n'y en avait pas partout. » (# 590)

Au début de l'exploitation, Yvette n'a que quelques poules; au fil des années, la production s'élèvera jusqu'à cinq cents. Yvette se procure des revenus avec la vente de dindes à des gens de Chicoutimi et par la vente de veaux et de boeufs à l'abattoir.

Cultivateur ou travailleur pour une grande entreprise, deux possibilités s'offrent aux enfants. Le mari d'Yvette offre la terre à plusieurs de ses fils, mais ils préfèrent, semble-t-il, travailler à l'extérieur. Les fils d'Yvette n'entrevoient pas de vivre comme agriculteurs en raison de la charge de travail élevée et de la faible rémunération. Finalement, un fils hérite de la ferme paternelle. Il devient cultivateur par choix.

Les lieux d'apprentissage de la vie en groupe

L'apprentissage de la vie en groupe s'articule autour de l'entraide entre les membres de la famille et les voisins lors des "bis" et des boucheries domestiques. De plus, dans les moments difficiles, les voisins s'appuient entre eux.

Notre informatrice souligne que les cultivateurs s'aidaient beaucoup autrefois. Elle se souvient que les habitants du rang se regroupaient pour scier du bois de chauffage. Lors de cette corvée, on retrouvait vingt à vingt-cinq hommes qui fendaient du bois pendant toute une journée. Dans le temps des boucheries, c'était la même chose: tout le rang était présent.

La vie en groupe prend aussi sa signification lorsqu'un voisin est en difficulté. Les cultivateurs se portent secours mutuellement ou tout simplement se rendent des services. De plus, au sein d'une même famille, les membres s'entraident.

«Ils se sont mis tous ensemble et ils lui ont bâti une maison. Ils l'ont aidé. Ici, c'est comme ça, ça s'entraide beaucoup. S'il y en a un qui a besoin, ils viennent et ils l'aident. André n'est pas tout seul même s'il a la terre. S'il a besoin de quelqu'un pour l'aider à l'étable, ils y vont. Ce ne sont pas des enfants regardants. Ils sont unis. Ils ne se chicanent pas.»(# 474)

Ces corvées s'effectuent en groupe. Les cultivateurs se regroupent sur une base volontaire en ne réclamant aucune rétribution pour accomplir ces tâches. La coopération entre les familles voisines naît pendant ces corvées locales, car ces tâches nécessitent plusieurs bras. On retrouvait ce même esprit de coopération durant les boucheries.

Le village, la ville, le rang

La famille n'entretient pas seulement des contacts à l'intérieur de la paroisse, mais également à l'extérieur. Dans le rang, la famille semble se suffire à elle-même. Chaque famille peut se nourrir et se vêtir en faisant peu appel au monde extérieur. La campagne représente, pour notre informatrice, l'endroit idéal pour élever une grosse famille, ce qu'elle estime impossible à réaliser en ville. Yvette a déjà vécu au village de Laterrière dans son enfance. Après son mariage, qui coïncide avec les débuts de sa vie dans le rang, le village lui manque. Le rang n'étant pas si loin du village, celui-ci symbolise un lieu d'appartenance et de référence pour une communauté agricole

centrée sur la famille. Lors de l'entrevue, Yvette compare beaucoup la vie au village et dans les villes, à la vie de campagne. Mme Maltais est d'avis qu'à la ville, les gens vivent dans l'anonymat et qu'il n'ont pas accès aux commodités que leur offre un grande terre. La campagne offre la possibilité d'avoir un jardin à cultiver. De plus, Yvette trouve essentiel le fait d'entretenir des relations avec les gens qui l'entourent. Le principal lien qui la rattache au village ou à la ville est la famille. Yvette ne se rendra pas dans une paroisse voisine ou une ville si elle n'a pas de parents qui y résident, à moins d'avoir à "magasiner".

Les enfants d'Yvette n'ont pas la même attitude que leur mère face à la ville ou au village. Pour eux, la ville offre des débouchés économiques. Les enfants de Mme Maltais travaillent pour la plupart dans les villes voisines. Ils sont camionneurs ou opérateurs de machinerie lourde pour des grosses industries de transformation comme Alcan, les coopératives forestières ou les mines. Outre le travail à l'extérieur, les liens familiaux établis par le mariage font que la plupart des enfants d'Yvette ont choisi leurs conjoints à l'extérieur de la communauté. Trois enfants vivent en dehors de la région. Une enseignante demeure à Chicoutimi. Tous les autres enfants sont installés autour du vieux bien familial et ils travaillent dans les villes environnantes. On voit que le village n'offre pas d'emplois stables. Les jeunes déménagent vers les villes. Ceux qui n'héritent pas de la terre paternelle doivent assurer leur indépendance financière. Alors, les jeunes adultes issus de familles nombreuses se dirigent vers l'industrie ou l'enseignement pour y gagner leur vie.

Il ressort que le but dans la vie des hommes de la génération d'Yvette et de ses ancêtres est de posséder une ferme. À cette époque, le jeune adulte modèle son comportement sur celui des cultivateurs. Aujourd'hui, sachant qu'ils ne posséderont pas de ferme, il prévoit se trouver du travail en ville. Il y a ici un changement de comportement et d'attitude selon les générations. La communauté agricole d'où est issue Yvette passe, avec le choix que font les enfants, d'une communauté indépendante à une communauté dépendante. Ces changements affectent la culture des cultivateurs qui, jusque-là, suffisaient davantage à leurs besoins. Les coutumes se transforment. On voit apparaître dans le rang Saint-Isidore des coutumes urbaines. Yvette vit au centre d'éléments culturels anciens, mais elle a su s'adopter à tous les changements dès lors qu'ils s'inscrivaient dans le respect du système de valeur de sa génération.

Les activités agricoles du rang Saint-Isidore ne sont pas très éloignées du centre urbain de Chicoutimi. D'une certaine façon, les paroisses agricoles font partie des sociétés modernes. Selon toute vraisemblance, ce sont les gens des régions rurales qui quittent et ainsi grossissent la population des villes environnantes. Mme Maltais passe sa vie à vivre dans deux cultures différentes, l'une qu'elle découvre à travers le cheminement de vie de ses enfants, et l'ancienne

culture locale qui est la sienne, la culture qu'elle a structurée à partir de son vécu. Elle fait partie d'un monde de changements. Elle a vécu dans une communauté agricole et ses enfants font partie d'un monde plus moderne et urbanisé.

Le temps

La modernisation, les changements

L'ancienne culture locale pouvait mieux s'auto-suffire elle-même à ses besoins. D'un autre côté, la nouvelle culture a besoin de la culture extérieure pour se développer. C'est le passage à une économie de dépendance qui fait que les cultivateurs acceptent un nouveau type de culture.

Les changements que connaît la génération de Mme Maltais sont importants. Parmi les nouveautés, on retrouve l'électricité. Son installation profite aux gens des villes et des villages avant les agriculteurs. Yvette précise que celle-ci arrive dans le rang plusieurs années après le village. À l'époque, les cultivateurs s'éclairent à la lampe aladin. Le lavage s'exécute à la main. La révolution de l'électricité amène la laveuse, la sècheuse, la radio, la télévision. Yvette achète une première laveuse usagée au coût de trente-cinq dollars. Elle reçoit d'un de ses oncles l'une des premières radios. Pour l'époque, Mme Maltais estime que c'est un luxe de posséder une radio de douze dollars. Lorsque Mme Maltais achète la télévision, des changements se produisent dans le mode de vie familial. Le soir, on ne récite plus le chapelet.

«Je pense que ce qui a arrêté le chapelet, c'est la télévision. Lorsque les jeunes sont devenus assez grands, ils ont dit: Ah! maman, laisse-nous donc tranquilles avec ton chapelet, on a notre programme à la télévision. Je disais:

- Un programme à la télévision, il va y en avoir un autre demain.

Mais ils ne voulaient plus. Parfois, mon mari voulait qu'on le dise plus tard dans la soirée, mais on a cessé de le dire. Quand j'ai vu que cela les intéressait plus ou moins, j'ai décidé de les laisser faire.»

(# 301)

En fait, la vie de la famille dépend de plus en plus d'influences extérieures qui viennent modifier les rapports entre les membres qui la constituent.

D'autres changements s'introduisent dans la paroisse. On remplace le cheval par l'auto. Le camion, le tracteur, l'autobus font leur apparition sur le marché. Yvette achète sa première voiture en 1955. L'essence étant dispendieuse, on n'utilise la voiture que pour les nécessités. Les chevaux servent encore pour aller à la messe. Outre l'automobile, Yvette fait l'achat d'un tracteur. *"Je trouvais ça commode parce que ça faisait de la belle ouvrage (...)"* (# 705) Dans les fermes, le tracteur devient un outil supplémentaire pour cultiver les mêmes produits agricoles. Cette machine constitue une commodité aux yeux des cultivateurs, car cette acquisition allège la charge de travail de la famille.

Yvette est consciente de tous les changements qui ont parcouru sa vie. Elle révèle un fait important concernant la vie des femmes de cultivateurs et la vie des enfants nés de ces femmes. À l'époque, la femme n'avait pas de liberté. Yvette estime que la liberté est acquise par le travail de la femme à l'extérieur. Celle-ci participe à la vie communautaire en accomplissant un travail. Même si Yvette n'a travaillé que très peu en dehors de la ferme, elle élève ses enfants avec une autre mentalité, ce qui laisse place à une prise en main par le jeune. Yvette amène ses enfants à répondre de leurs actes. Les enfants ne s'élèvent plus de la même façon.

«Aujourd'hui, ce qui a changé la famille, c'est la femme au travail. Ça donne une liberté qu'autrefois on n'avait pas. La femme qui travaille et qui gagne deux mille piastres par mois est indépendante du mari. La femme est plus libre. Autrefois, quand on demandait dix piastres à notre mari, il disait: "On l'a pas, il faut attendre". On ne disait pas un mot, on attendait. Il reste qu'il faut vivre notre temps. Je n'aurais pas vécu du temps de ma mère. Mais trop de liberté, je dis que ça apporte des fois des problèmes.» (# 775)

L'adoption d'éléments urbains par les agriculteurs du rang Saint-Isidore rend peu à peu la paroisse agricole dépendante des centres. Dans les paroisses, les nouveaux éléments sont modifiés de manière à les adapter à l'ancienne culture. Mme Maltais vit des bouleversements, elle vit des changements dans sa vie quotidienne qui ont pour effet de modifier l'ensemble de sa vision du monde. Cependant, fidèle à elle-même et à l'ensemble de son système de valeur, Yvette a développé une capacité d'adaptation aux changements qui respecte les ancrages identitaires propres à sa génération et à sa communauté villageoise. Elle se retrouve avec une culture ambivalente qui s'appuie tout autant sur des valeurs anciennes que nouvelles. Cependant, cette certitude en rapport avec sa propre culture n'empêche pas de craindre les autres cultures qui s'appuient sur des valeurs différentes des siennes:

«Je ne suis pas pour la séparation du Québec. Toute chose qui se désunit, qui commence à s'ébranler, ça tombe à terre. Ça finit en queue de poisson. C'est comme les Amérindiens, ils disent que c'est leur terre, qu'elle leur appartient. Mais s'ils avaient été seuls à *runner* le pays, ils n'auraient pas été bons. Quand ils ont de l'argent, ils le dépensent. Ils ne cherchent pas à en ramasser mais à dépenser. C'est au jour le jour. C'est une autre culture. Les Amérindiens vont vouloir rester avec le Canada. Je suis certaine qu'ils ne lâcheront pas le Canada.» (# 696)

Conclusion

À chaque stade de la vie de Mme Yvette Maltais, on constate que des changements se sont produits. Ces changements peuvent s'expliquer en partie par le dynamisme et les limites de sa propre culture, de son village, Laterrière, et par la proximité des cultures urbaine et rurale.

On voit à travers les étapes de la vie de notre informatrice que la communauté vit selon des valeurs et des règles enracinées dans la tradition et acceptées par la culture locale. L'Église joue un rôle vital au sein de la paroisse rurale et le mode de vie traditionnel est sanctionné par la religion. Tous les habitants vivent selon les mêmes normes collectives. On voit que dès la période allant de l'enfance à l'âge adulte, l'instruction et l'éducation s'actualisent par des sanctions morales ou physiques appliquées, soit par les parents, le professeur de l'école ou le curé. Ces valeurs, qui étaient bien vues par les membres de la communauté et par le représentant de l'Église, subiront au fil du temps des transformations.

La vie d'Yvette se structure en partie autour de sa famille et des tâches domestiques. Longtemps, la famille nombreuse a été la condition première pour pouvoir exploiter une ferme. On voit apparaître d'une part les premières transformations significatives lorsqu'Yvette et son mari doivent dépendre, d'une certaine façon, des villes pour établir leurs enfants. L'ancienne économie, soit celle d'Yvette et de ses ancêtres, pourvoit à l'entretien de la famille. Cette économie repose sur le fait qu'il y a une disponibilité de terres sur lesquelles les enfants peuvent s'établir. Yvette, après son mariage, suit son mari dans le rang-Saint-Isidore à Laterrière, sur une terre que lui lègue son beau-père. Par contre, les enfants de Mme Maltais, avant leur mariage, se dirigent vers des emplois dans l'industrie. Ils vont oeuvrer dans les villes du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ils créent ainsi de nouvelles cellules familiales qui ne vivent plus de l'agriculture.

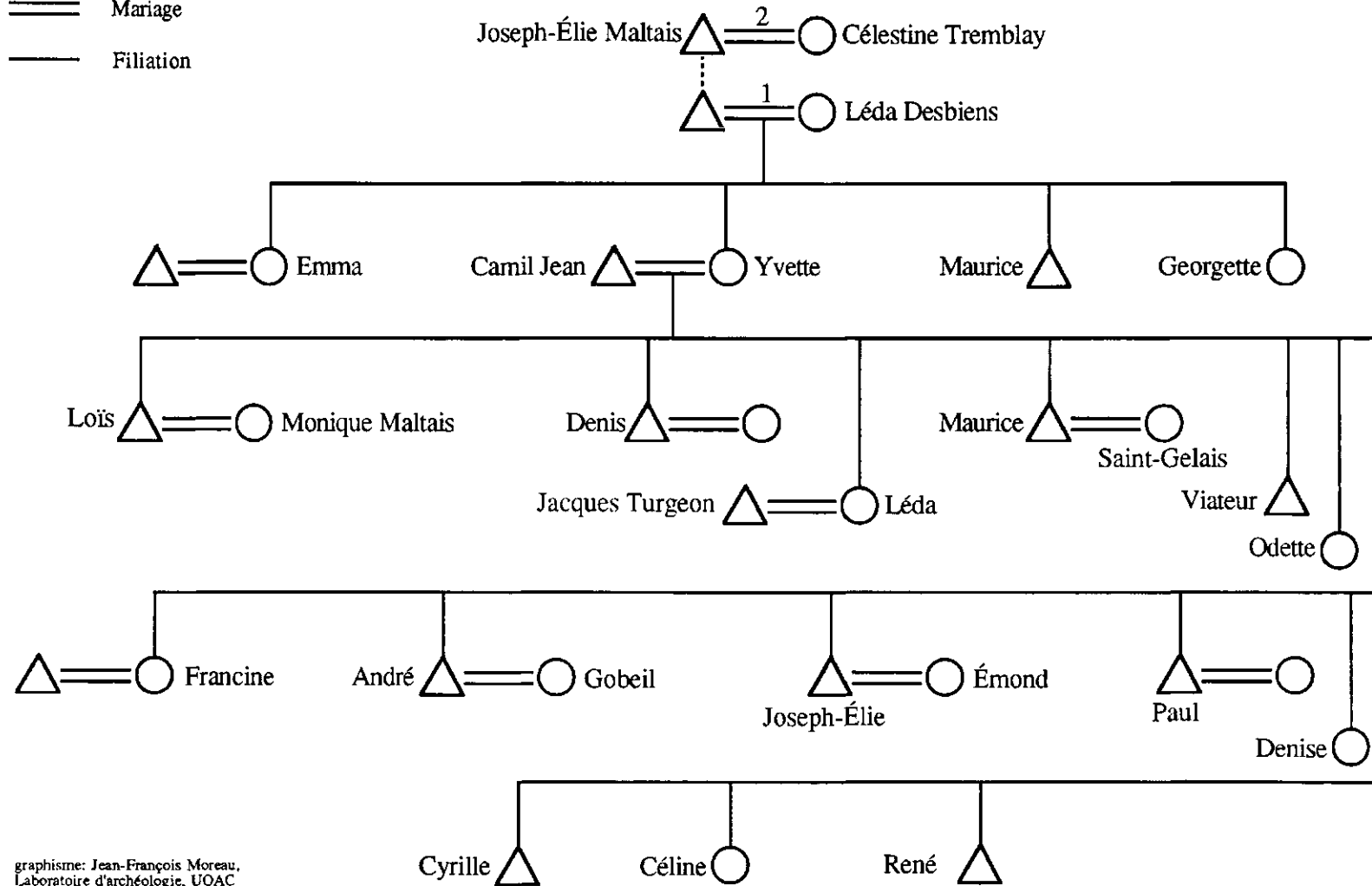
Les innovations technologiques se répandent dans la communauté. Alors qu'autrefois aucune ferme n'avait l'électricité, toutes les fermes ou presque possèdent désormais les innovations radicales comme la télévision, la radio, la machine à laver, la sécheuse, le réfrigérateur. De plus, la forme du changement touche aussi le mode de production qui se faisait traditionnellement à la main. Les techniques manuelles se modifient, les cultivateurs acquièrent le tracteur, l'automobile, etc. Les vieilles traditions disparaissent peu à peu avec l'arrivée de ces nouveaux éléments introduits sur le marché urbain et rural. Toutes ces transformations font qu'Yvette assiste à la diffusion des traits de la ville à travers la campagne.

Il y a une rupture avec le mode de vie traditionnel, chaque nouvelle génération apporte des changements. La rupture ne se fait pourtant pas de façon brutale, comme nous le livre le récit de notre informatrice. Au contraire, les anciens éléments culturels sont effacés ou modifiés au sein de la culture locale, et les nouveaux sont intégrés. Yvette s'adapte aux changements qu'apportent l'industrialisation et l'urbanisation. Ce qui n'enlève pas le fait qu'avec eux disparaissent les vieilles traditions.

ANNEXE

Reconstruction généalogique de la famille Maltais à partir du récit de vie

- Femme
- △ Homme
- Nb Indique l'ordre de mariage du plus ancien au plus récent
- == Mariage
- Filiation



graphisme: Jean-François Moreau,
Laboratoire d'archéologie, UQAC

3.1

YVETTE MALTAIS-JEAN

(Récit de vie)

DONNÉES SUR L'INFORMATRICE

NOM:	Maltais-Jean
PRÉNOM:	Yvette
NAISSANCE:	18 janvier 1912
LIEU DE NAISSANCE:	Laterrière
STATUT CIVIL:	mariée
DATE DU MARIAGE:	6 septembre 1935
NOM DE L'ÉPOUX:	Camille Jean
ENFANTS:	15 enfants: 9 garçons, 6 filles, 3 décédés en bas âge
OCCUPATION:	Femme au foyer, agricultrice
INSTRUCTION:	8 ^e année

Enquêteurs: Normand Perron
 Camil Girard

RÉSUMÉ

Madame Yvette Maltais-Jean est née à Laterrière le 18 janvier 1912. Orpheline de mère dès l'âge de six ans, elle entre à l'orphelinat en compagnie de sa soeur. Elle relate quelques expériences vécues à cet endroit qu'elle avoue n'avoir guère apprécié. De retour à la maison familiale lors du remariage de son père, elle quitte l'école assez tôt pour pouvoir aider à la maison.

Après de brèves fréquentations, elle épouse Camille Jean à l'automne 1935. Ils auront quinze enfants. Dans son récit, madame Jean nous raconte ses expériences de mère de famille nombreuse. Les Jean vivent sur une ferme non loin du village. L'entraide entre voisins semble lui avoir laissé des souvenirs agréables. La majorité des familles de cette époque sont importantes. Le récit de vie de madame Jean reflète les difficultés reliées à l'absence d'argent et, en conséquence, au fait que tous les membres de la famille doivent faire leur possible pour se rendre utiles à la ferme.

Ce récit nous transporte au coeur de la famille canadienne-française du milieu du vingtième siècle. La présence de la religion, l'influence du clergé ainsi que la soumission des gens sont au centre des réflexions de madame Jean.

Après avoir élevé ses enfants, le couple cède la ferme à un des fils, qui est prêt à en assumer la relève. Ainsi se poursuit une certaine continuité familiale qui laisse entrevoir une volonté de sauvegarder un bien qui a réussi à faire vivre sinon aisément, du moins confortablement, la famille Jean durant quelques décennies.

LISTE DES PERSONNES NOMMÉES

Sa mère	Léda Desbiens
Une voisine	Mme Philibert Simard
Une de ses soeurs	Emma
Un curé	L'abbé Gaudreault
Une de ses soeurs	Georgette
Une tante	Marie
Une religieuse	mère Saint-Jean-Eudes
Les institutrices	Yvonne Girard
	Laura Côté
Sa belle-mère	Célestine Tremblay
Le père de Célestine	Johnny Tremblay
Un député	Girard
Un oncle	André Desbiens
Un voisin	Charles-Eugène Maltais
Les médecins	Gaudry
	Lemieux
Une de ses filles	Odette
Un voisin	Pedneault
Un vendeur	Marcotte
Un oncle	Edmond-Louis Maltais
Un entrepreneur	J.-E.-A. Dubuc
Un voisin	Desgagné
Un boucher	Adhémar Lavoie
Un client	George Lapointe
Son frère	Maurice
Ses enfants	Loïs
	Denis
	Léda
	Maurice
	Viateur
	Odette
	Francine
	André
	Joseph-Élie

Un gendre
Des belles-filles

Son beau-père
Un voisin
Un meunier
Ancien propriétaire
Premier ministre
Un menuisier
Le curé
Le conducteur d'autobus
Un oncle
Le dentiste
Une religieuse

Paul
Denise
Cyrille
Céline
René
Jacques Turgeon
Émond
Monique Maltais
Carmen
Saint-Gelais
Gobeil
monsieur Jean
monsieur Collard
Gauthier
Girard
Duplessis
Côté
Tremblay
Adrien Gagné
Edmond Gagnon
monsieur Gagné
mère Saint-Charles

LISTE DES ENDROITS NOMMÉS

Arvida
Bagotville
Baie James
Baie-Saint-Paul
Bassin de Laterrière
Canada
Chibougamau
Chicoutimi
Dolbeau
La Baie
La Malbaie
La Romaine
La Tuque
Laterrière
Montréal
Québec
Rang Saint-Isidore
Rang Saint-Jean-Baptiste
Rang Saint-Louis
Saint-Félicien
Saint-Gédéon
Saint-Honoré

PARTIE I

Le décès de sa mère

5 Je suis née à Laterrière le 18 janvier 1912 et j'ai toujours vécu à cet endroit. J'ai perdu ma mère à l'âge de six ans. Mon père avait 33 ans quand ma mère est décédée. Elle est morte lors d'un accouchement. Elle s'appelait Léda Desbiens. Le bébé a vécu deux mois. Madame Philibert Simard, une voisine, a pris l'enfant pour l'élever car nous étions trop nombreux dans la famille. Dans ce temps-là, les voisins s'aidaient beaucoup. Madame Simard avait six filles. Elle est venue
10 chercher le bébé le lendemain de l'enterrement de ma mère. Il n'a pas vécu longtemps. C'était une fille.

Je me souviens d'une chose quand ma mère est morte. Le lendemain du décès, j'étais avec ma petite soeur et on riait un peu. Une de mes tantes m'a dit:
15 "Ne riez pas, votre mère est morte."
Quand on est jeune, on dirait qu'on oublie. Après, on aurait dit qu'il y avait un vide, on cherchait. On aurait dit qu'on était des enfants perdus. La mort de ma mère m'a touchée. Bien souvent, une de mes tantes venait me chercher pour passer un mois chez eux. Ensuite, je revenais. Ça fait des enfants ballottés. Même si on n'a pas eu de misère, ça ne fait rien. C'est une chance d'avoir ses
20 parents quand on est jeune.

L'entrée à l'orphelinat

Deux mois après le décès, mon père a décidé que ma soeur Emma et moi, comme nous
25 étions les deux plus vieilles, nous irions à l'orphelinat. Par l'entremise du curé Gaudreault, il avait décidé que nous irions à cet endroit pour un certain temps. Lorsqu'un parent pensait qu'il y avait une possibilité, les oncles et les tantes prenaient les orphelins. Chez nous, ma petite soeur Georgette avait deux ans et demi quand maman est morte. C'est ma tante Marie qui l'a élevée. Quand papa s'est remarié, maman trouvait que cinq enfants, c'était beaucoup. Elle avait 33 ans.
30 C'est pour ça que ma tante a élevé Georgette. Elle l'a fait instruire. Elle a été très bien.

Je suis allée un an à l'orphelinat et ma soeur durant deux ans. Mon père venait nous voir une fois par mois. Tous les mois, le curé Gaudreault venait nous chercher le soir à la brunante avec son cheval et sa voiture. Il arrivait le samedi soir et il venait nous reconduire le lundi soir, quand il
35 faisait noir. Je me suis toujours demandé pourquoi il faisait ça. C'était curieux. On arrivait chez notre père. Une tante de mon père demeurait à la maison. Elle était assez âgée. Mon grand-père

demeurait aussi avec eux. La tante prenait soin de la maison, des deux hommes et des trois enfants, deux filles et un garçon. La plus jeune de mes petites soeurs avait deux ans et demie et l'autre avait quatre ans. Mon petit frère avait cinq ans.

40

Je ne me plaisais pas du tout à l'orphelinat. On se levait tôt le matin puis c'était la toilette. Ensuite, on allait à la messe et on déjeunait. Il y avait la classe jusqu'à onze heures puis le dîner jusqu'à midi. On jouait dehors jusqu'à une heure puis on retournait en classe. Après le souper, on s'amusait un peu et on se couchait à huit heures. Le règlement était très sévère, un peu trop je trouve. Je ne connais personne qui a aimé l'orphelinat.

45

J'étais *malcommode*, je n'écoutais pas les soeurs du tout. Mère Saint-Jean-Eudes était très sévère et elle ne pouvait rien faire avec moi. Je n'écoutais pas. Ma soeur me disait toujours:

"Tiens-toi tranquille, à soir tu vas avoir le bain d'eau froide."

50

Je ne parlais pas mais je n'écoutais pas non plus. Le soir, ça ne manquait pas le coup, ils nous mettaient la grande *jaquette* blanche puis ils nous sauciaient dans le bain d'eau froide. Les petites bonnes femmes criaient. C'était le bain ou encore le cachot noir. Le cachot, c'était une chambre noire. Ils t'enfermaient et ils barraient la chambre. Ça pouvait durer une demi-heure, trois quarts d'heure. C'était moins pire que le bain d'eau froide. Le bain, j'avais peur de ça, c'était froid, c'était épouvantable.

55

J'en ressortais mais sans avoir l'idée d'écouter. Durant la classe, on aurait dit que j'étais perdue. Je ne voulais pas écrire ni étudier, je ne me sentais pas chez moi. C'est peut-être pour ça qu'au bout d'un an, je suis sortie. Mon père est venu me chercher et ma soeur a passé un an de plus. Je n'étais pas soumise du tout. Je n'ai pas aimé les religieuses. Quand un enfant de sept ans, sept et demi perd sa mère, du jour au lendemain, il est avec du monde étranger. Il devient fragile.

60

Une de mes tantes demeurait à Chicoutimi et tous les dimanches, elle venait nous voir. Elle n'a jamais oublié un dimanche. Elle nous apportait des friandises et du sirop. On aimait bien cela mais je n'en mangeais pas parce que je n'avais pas écouté. Ils donnaient des friandises à tous les enfants parce que plusieurs n'avaient pas de visites.

65

Le retour à la maison

70

De retour à la maison, j'ai repris l'école. Je n'étais pas bien savante. J'avais pris de l'*arriérage* avec les autres parce que je n'avais pas voulu écouter. Il y avait mesdemoiselles Yvonne Girard et Laura Côté qui faisaient l'école dans ce temps-là. C'étaient des institutrices très sévères

mais je crois que c'était comme cela un peu partout dans ce temps-là. Les enfants allaient en classe pour étudier, pour apprendre à lire et faire les devoirs. Mon père était pour la classe.

75

Une fois, mademoiselle Yvonne m'avait battu les mains avec une grande règle. Je lui avais dit:

"Je vais le dire à papa ce soir."

Elle n'en avait pas fait de cas. Le soir, je l'ai dit à mon père. Il m'a répondu:

80 "Ma petite fille, je t'envoie à la classe pour apprendre à lire et faire tes devoirs."

Je ne lui en ai jamais reparlé. C'était comme ça que ça marchait.

Au bout de trois ans, mon père s'est remarié. La deuxième épouse de mon père s'appelait Célestine Tremblay. C'était une fille de Johnny Tremblay qui avait demeuré plusieurs années au Bassin de Laterrière. Son père était journalier et il possédait un hôtel à Saint-Gédéon. Il était bien 85 ami avec le député Girard. Mon père est allé chercher ma soeur Emma et elle est sortie de l'hospice pour revenir au village. On est allé à la classe et j'ai étudié jusqu'en huitième année. Après ma huitième, ils ont décidé que les autres iraient à l'école et que je resterais à la maison pour aider. Comme je l'ai dit, il y avait plusieurs personnes à la maison. Dans ce temps-là, on n'avait pas les 90 laveuses-sécheuses comme aujourd'hui. Il fallait broser les planchers et faire le ménage.

Dans ce temps-là, je pense que nous étions un peu trop soumis. Je ne déteste pas les jeunes d'aujourd'hui. Je leur dis que la vie est belle pour quelqu'un qui veut. Dans notre temps, c'était plutôt la soumission. Si le père ou la mère avaient décidé quelque chose, on n'avait pas le droit de 95 parole. C'était ça, un point c'est tout. On n'avait pas grand chose à dire. Célestine était très sévère mais je l'ai toujours aimée parce qu'elle était droite et qu'elle nous montrait seulement des belles choses. Elle était adroite, elle faisait de tout, des chapeaux, des manteaux. Quand elle faisait quelque chose, c'était parfait. Si ce n'était pas bien fait, elle le reprenait.

100 Les fréquentations

Plus tard, on a commencé à faire un petit peu de jeunesse, mais à cette époque, c'était restreint. Il n'y avait pas moyen de sortir toute seule avec un garçon. On allait aux vêpres le soir pour faire des rencontres. Je me souviens qu'à seize ans, il y avait un de mes oncles, André 105 Desbiens, un frère de ma mère. Il était âgé de 25 ou 27 ans. Il était venu nous chercher pour aller à Dolbeau chez un de mes oncles. Nous avons passé trois semaines à cet endroit. J'étais avec ma soeur et une cousine. On avait fait un peu notre jeunesse, sans trop de restrictions. On sortait avec les ingénieurs. Mon oncle était bien placé.

110 Je suis sortie avec un ingénieur de la compagnie. C'était un jeune homme de 24 ou 25 ans.
Il m'a demandée en mariage. J'ai dit à ma soeur:
"Pas possible, je ne me marie pas à 16 ans."
Il m'a écrit après mon retour à la maison mais je lui ai répété que je ne me marierais pas, c'est tout.
Les amours ont été finis.

115 J'ai eu quelques autres amis mais ça n'a pas marché. Un bon jour, j'ai rencontré mon mari.
Il était toujours à Laterrière mais je n'en faisais pas trop de cas. D'abord, on sortait très peu et il
fallait recevoir chez nous. À dix heures, il fallait qu'il parte sinon les chaises commençaient à se
brasser dur. On n'aimait pas cela mais on ne parlait pas trop.

120 Un dimanche soir, je m'en souviendrai toujours, mon mari et le futur mari de ma soeur
étaient venus au village et ils se promenaient après les vêpres. Ils étaient bien *chauds* tous les deux.
Nous étions pour rentrer dans la maison car il pleuvait et les voilà qui s'arrêtent pour nous parler.
Ils rentrent dans la maison et viennent veiller avec nous autres. C'est comme cela que ça a
125 commencé.

Le mariage

En 1935, à l'âge de 23 ans, j'ai dit à mon père que j'allais me marier. Il m'a dit:
130 "Qu'est-ce que tu vas faire dans le rang Saint-Isidore? Je ne te vois pas beaucoup dans ce coin-là!"
Il n'y avait pas d'eau courante ni d'électricité quand nous sommes arrivés ici en 1935.

Le père de mon mari était parti de Baie-Saint-Paul où il était sacristain. Il avait acheté la
terre du rang Saint-Isidore pour établir son garçon. Il lui a dit:
135 "Je t'ai acheté une terre, tu vas rester sur la terre."
Il est demeuré un an avec son garçon pour le partir. Il avait 20 ou 21 ans. Quand mon père m'a
demandé ce que je ferais dans le rang Saint-Isidore, je lui ai répondu en parlant de mon futur mari:
"Je l'aime beaucoup."
Mon père m'a dit: "Si tu l'aimes, tu vas y aller." C'est la seule chose qu'il m'a dite.

140 Je me suis mariée le six septembre 1935 à l'âge de 23 ans. On a fait notre voyage de noces
à la Malbaie. Mon mari avait 150 dollars dans ses poches pour se marier. Il avait bûché 125
cordes de bois de poêle à \$1.25 la corde. Fallait le faire. Dans le rang, ils disaient qu'on était

145 riche. On n'était pas riche.* C'est parce que le père de mon mari avait payé la terre *cash*. On ne devait rien. On avait juste à vivre, c'est tout. En plus, les deux premières années, nous avions des maîtresses d'école en pension. Elles payaient huit *piasses* par mois. Elles enseignaient à l'école en face de chez Charles-Eugène Maltais. Elles enseignaient de la première à la septième année.

150 J'ai été trois ans sans avoir d'enfants. J'ai été malade et j'ai subi une opération. Le spécialiste Gaudry m'avait envoyée pour mourir chez moi. Au bout d'un an, j'ai été réopérée et le docteur nous a fait venir huit jours avant Noël. Il a dit:

"Madame Jean, vous n'avez pas de santé, mais il me semble que si vous aviez des enfants, ça vous donnerait la santé. Mais il faudrait que je vous fasse une opération."

155 Dans ce temps-là, on voyageait en voiture du village à Chicoutimi. On allait en ville à peu près deux fois par année. On allait voir le médecin quand on en avait strictement besoin. A cause de mon opération, j'allais voir le spécialiste à peu près tous les trois mois.

"Je suis partie pour la famille"

160 Mon mari et moi en avons discuté et j'ai été opérée. J'avais dit à mon mari:

"Je suis aussi bien de me faire opérer pour essayer d'avoir un enfant. Peut-être que ça me remettra la santé. Si je ne peux pas en avoir, on abandonnera la terre."

Il y avait trop d'ouvrage pour rester seulement deux sur une ferme. J'ai subi l'opération et je suis revenue ici au bout de quatre jours. Je suis partie pour la famille dans l'espace d'un mois.

165 J'étais malade, ça ne peut pas se dire. Je ne pouvais plus me lever. J'ai perdu le premier bébé à cinq mois. C'était une fille. Au bout de deux mois, je suis repartie pour la famille. J'avais revu le spécialiste Gaudry et je lui avais dit:

170 "Docteur, je ne sais pas ce que j'ai. Je suis tellement malade que je ne suis plus capable de me lever."

Il m'a dit:

"Ma petite fille, tu es encore en famille."

Je ne disais pas un mot. Je le regardais et je disais:

175 "C'est pas possible."

* Supplément d'information recueilli en 1993. Voir (*) dans les pages qui suivent. Précisons que lors de la cueillette de récits, il arrive que certains sujets soient omis dans un premier temps et se précisent lors de rencontres ultérieures avec l'informateur et le(s) enquêteur(s).

Mes six premiers enfants sont nés ici, à la maison. Dès que l'hôpital a ouvert pour les accouchements, le docteur Lemieux m'a téléphoné pour dire que c'était fini les accouchements à la maison, qu'il faudrait aller à l'hôpital pour les prochains bébés. Ça fait que les suivants, je les ai tous eu à l'hôpital. Il y a seulement Odette que j'ai eu ici. C'était le matin et c'était une exception.

180

PARTIE II

Les naissances à l'hôpital

185

Quand j'ai connu l'hôpital, j'ai dit adieu à la maison. Je trouve que c'était sécuritaire. Je ne voulais plus rien savoir d'accoucher à la maison. J'avais beaucoup d'enfants et dès le lendemain de l'accouchement, une jeune fille devait venir s'occuper des enfants. C'était dur d'être tranquille. Au bout de trois ou quatre jours, je recommençais à travailler. On était bien aux maisons mais c'étaient les femmes qui venaient avec le docteur. Pour les relevailles, on engageait une fille. On la payait huit *piasses* par mois.

190

Il n'y avait pas beaucoup d'argent à l'époque. Je me rappelle que les premières payes qu'on a eues, c'était vingt-trois ou vingt-quatre *piasses* pour quinze jours. Il y avait tout le brouhaha et les enfants qui étaient là. À l'hôpital, on passait trois ou quatre jours et on se reposait. Ce n'était pas la même chose. L'hôpital coûtait cher, 150 à 200 dollars. Il fallait payer le médecin aussi. Je n'ai jamais eu de sage-femme. Les premiers médecins que j'ai eus, on leur donnait 15 dollars. La dernière fille qui est née, vers 1958, c'était 45 ou 50 dollars. Pour mon mari, c'était sacré. Il fallait qu'il ait son argent pour payer le médecin. Si l'ouvrage était fait, le médecin était payé. Mon mari n'était pas un homme pour s'endetter. Il n'aimait pas les dettes. Il disait: "Demain, on n'en aura pas plus qu'aujourd'hui."

195

200

Dans ce temps-là, ils ne vous donnaient pas trop de médicaments. Le matin, je n'étais pas capable de me lever. Il fallait que mon mari prépare le café, le jus d'orange et qu'il m'apporte cela au lit. Les petites filles de notre voisin Pedneault me rendaient beaucoup de services. Dans ce temps-là, le paiement n'était pas fort. J'avais des bons voisins que je ne peux pas oublier. On payait mais très peu. Un salaire de dix piastres par mois, ce n'était pas cher. Aujourd'hui, personne ne veut travailler pour ce salaire-là.

205

La vie dans le rang

210

Quand je suis partie du village, l'électricité était installée mais pas encore dans le rang. Il y avait seulement deux maisons dans le rang Saint-Isidore où il y avait la toilette, chez monsieur Pedneault et nous autres. Au bout de trois ou quatre ans, on a eu l'électricité. Avant ça, nous nous servions de lampes "aladins".

Dès que j'ai eu l'électricité, je me suis acheté une laveuse. Papa était venu me voir en disant:

"Il faut que tu aies une laveuse électrique: tu as l'électricité maintenant."

Il y avait un nommé Marcotte qui vendait des laveuses dans ce temps-là. Il m'a vendu une laveuse de *seconde main* pour 35 *piasses*. On s'en est servi. Elle a tourné et elle a lavé cette laveuse. J'ai bien apprécié cela. L'électricité, c'était beaucoup pour nous autres. Quand elle est arrivée dans le rang, on aurait dit que c'était un regain.

Un de mes oncles, Edmond-Louis Maltais, qui travaillait pour J.-E.-A. Dubuc, m'a apporté le premier radio. J'étais sa filleule. Je crois qu'il se vendait 12 *piasses*. C'était très cher, très dispendieux. J'étais un peu gâtée.

J'ai eu 15 enfants en 18 ans. On a beaucoup travaillé et on ne sortait pas tellement.

Dans mon temps, les voisins étaient comme des frères et des sœurs. S'il y avait une noce dans le rang, nous étions tous invités au mariage. Le souper ou le dîner se donnaient et nous étions invités. C'était l'union. Le monde s'amusait bien. On se connaissait et on avait du plaisir ensemble.

Dans le rang, tout le monde avait des grosses familles. Charles-Eugène avait 16 enfants, monsieur Pedneault en avait dix ainsi que chez Desgagné. Ça en fait des enfants. Ils allaient à l'école du rang. C'est la plus vieille chez Charles qui faisait l'école. Quand l'école a fermé, les enfants sont allés au village. A partir de la septième année, le transport s'est organisé et ils allaient à Chicoutimi.

L'entraide entre voisins

S'il arrivait quelque chose, les voisins venaient nous secourir et nous demander si on avait besoin. Et nous faisions de même lorsqu'on voyait un voisin en difficulté. Je me souviens que mon mari bûchait dans ce temps-là. Tous les voisins faisaient leur bois de chauffage. C'étaient des

bis de 20, 25 hommes. Tout le rang venait et on sciait toute la journée. On faisait de la soupe, des tourtières. La cruche de vin se préparait et tous les voisins avaient du plaisir ensemble.

250 Quand venait le temps des boucheries, c'était la même chose. La boucherie se faisait à l'automne, quand les froids commencent vraiment. Comme on n'avait pas de *frigidaire*, c'était la seule façon de conserver la viande. Il ne fallait pas qu'il y ait de dégel pour ne pas perdre la viande. On faisait congeler dans les laiteries. Le printemps, on *encannait* ce qui restait. Une année, on avait fait 500 boîtes de *cannage*. C'était en partie de la viande, du poulet, de la dinde qu'il nous restait. On n'avait pas de frigidaire. On mettait la viande dans des boîtes et des bocaux qu'Adhémar Lavoie venait chercher. Il avait une machine pour chauffer et boucher les boîtes. Il disait: "Demain matin, vous viendrez et tout sera prêt." On payait pour ce service.

260 Ceux qui étaient capables d'aider durant les boucheries rendaient beaucoup de services comme ça. Le monde s'aidait beaucoup. J'ai apprécié cette belle étape. On vendait des dindes aux magasins de Chicoutimi. Il y en avait plusieurs qui nous téléphonaient pour que nous leur gardions des dindes. C'est des revenus qu'on allait chercher. De temps en temps, on vendait des veaux et du boeuf à George Lapointe. L'abattage se faisait ici. On mangeait aussi du gibier. Les premières années, les originaux descendaient dans le chemin. Un après-midi, vers deux heures et demi, trois heures, ils en ont tué deux. Monsieur Pedneault avait téléphoné pour avertir mon mari que deux originaux étaient descendus. Il y avait seulement mon mari qui avait une carabine assez puissante. Les originaux étaient en face de l'école en plein après-midi. Ils les ont tués tous les deux et ils se sont séparé la viande entre voisins. (*)

270 "Nous autres, on était gâtés"

Nous autres, on était gâtés. Tous les samedis, mon mari allait chez Saguenay-Mercantile. Il achetait un régime de bananes pour les enfants. Ça pesait 40 ou 42 livres. Il apportait aussi une grosse caisse de pommes et il fallait que ça se mange. On allait porter la dîme à monsieur le curé. On ne payait pas en argent mais avec de l'avoine.

280 Ma soeur du village venait souvent avec ses enfants. Son mari travaillait dans le bois pour le gouvernement. Elle venait les fins de semaine. Le régime de bananes ne faisait pas longtemps. Le jeudi, il n'y avait plus rien. Tous les enfants s'en souviennent. Ils avaient bien de l'agrément. Quand on est jeune, on aime bien ça manger.

J'allais à la messe une fois par année. Je n'étais pas capable d'y aller plus souvent parce que je n'avais pas de santé et que je ne pouvais pas trop laisser la maison. Quelquefois, je laissais mon mari garder les enfants. Il y avait un petit lit dans la chambre en bas. Mon mari prenait ce lit et il le mettait dans la cuisine. Les enfants venaient coucher avec leur père. Quand j'arrivais, la maison était virée de bord. Ça fait que je me privais un peu d'aller à la messe. J'en avais parlé à monsieur le curé qui m'a dit:

"C'est pas grave si tu as quelque chose, tu es mieux de rester à la maison et avoir soin de tes enfants que de venir à la messe."

Je préparais les jeunes qui étaient capables d'y aller. Ils allaient à la messe en *quatroues*.

La religion

Aujourd'hui, on leur parle de la messe mais ça les intéresse plus ou moins. Les temps ont changé. On n'était pas meilleurs ni pires, c'était le temps d'autrefois. La messe, c'était sacré ainsi que la confession et la communion. A tous les mois, il fallait envoyer les enfants à la confesse et communier. On voyait à ça.

Chez nous, ils ne manquaient pas un chapelet. Il fallait qu'ils se mettent tous à genoux et je disais le chapelet. Quand ce n'était pas moi, c'était le plus vieux qui disait le chapelet en famille. Nous avons fait cela longtemps. Je pense que ce qui a arrêté le chapelet, c'est la télévision. Lorsque les jeunes sont devenus assez grands, ils ont dit:

"Ah! maman, laisse-nous donc tranquilles avec ton chapelet, on a notre programme à la télévision."

Je disais:

"Un programme à la télévision, il va y en avoir un autre demain."

Mais ils ne voulaient plus. Parfois, mon mari voulait qu'on le dise plus tard dans la soirée, mais on a cessé de le dire. Quand j'ai vu que cela les intéressait plus ou moins, j'ai décidé de les laisser faire. On faisait une prière seulement. On a coupé le chapelet. Les enfants disaient que c'était trop long et que j'en disais trop pour rien.

Aujourd'hui, certains enfants vont à l'église, d'autres non. Je les laisse faire suivant leur volonté mais ça les intéresse plus ou moins. Je leur dis:

"Vous êtes baptisés, vous êtes allés à l'église, vous avez votre idée."

Je n'aime pas en imposer à un certain âge. Quand c'est jeune, je me dis que l'arbre doit être redressé, mais une fois qu'il est parti, il faut qu'il prenne ses responsabilités. Je ne sais pas si mon opinion est très bonne ou non, mais à un moment donné, il faut faire notre vie suivant notre idée. On n'a pas tous le même caractère et cela ne veut pas dire qu'on est mauvais pour tout ça. Il y a du

bon partout. A chacun de suivre son idée. Je me dis que si je n'avais pas vécu avec autant de jeunes, je ne me serais peut-être pas habituée au changement de vie qu'il peut y avoir de nos jours. Ça ne se compare pas entre autrefois et aujourd'hui. De nos jours, ils ont la liberté. La liberté, c'est une chose mais il faut aussi se restreindre. Une liberté trop grande, ce n'est pas bon non plus.

Aujourd'hui, nous sommes rendus à un âge pas mal avancé. Notre temps est fait. Il y a une chose que je trouve curieuse. Au jour de l'An, nous sommes parfois 33 ou 34 personnes ici.

L'an passé, le quatorzième m'a dit:

"Maman, qu'est-ce que tu as fait pour avoir autant d'enfants?"

Je lui ai répondu:

"Je me suis laissée faire à la volonté de Dieu."

Il m'a dit:

"Pour nous, ce ne serait pas possible. On ne serait pas capable. C'est impossible pour nous autres. On n'aura jamais le moyen."

J'ai répondu:

"Ne dis pas ça. Nous autres, on n'avait pas d'argent mais on a fait beaucoup avec très peu."

Les grandes familles

Quand je me suis mariée, je ne connaissais pas beaucoup les grandes familles. Chez mon père, on était quatre filles et un garçon. Mon père avait une ferme et il s'occupait du bureau de poste. On était des enfants un peu gâtés. Il a envoyé toutes ses filles à l'école. Elles étaient toutes instruites. Mon frère Maurice est allé deux ans au séminaire mais il ne voulait plus y retourner. Mon père était en faveur de l'instruction. Il nous a toujours dit:

"Moi, je n'aurais jamais fait un cultivateur. J'aurais fait un avocat."

On lui disait qu'il était mieux cultivateur qu'avocat, qu'il n'aurait pas fait un bon avocat.

Mon père venait me voir et il me disait:

"Tu as beaucoup d'enfants, ne ramasse pas d'argent mais donne-leur l'instruction. L'argent, ça se mange mais pas l'instruction."

Avec autant d'enfants, il ne m'a jamais découragée. Il m'a toujours dit:

"Tu es heureuse, tu as beaucoup d'enfants et tu as des garçons."

Il venait pour me dire que j'étais heureuse. Je ne sais pas pourquoi mais il m'a toujours dit ça.

Dans l'ordre, mes enfants sont: Loïs, le plus vieux, Denis, Léda, Maurice, Viateur, Odette, Francine, André, Joseph-Élie, Paul et Denise. On a perdu Cyrille, Céline et René.

J'aurais aimé avoir des garçons bien instruits, je ne m'en cache pas, mais quand ils avaient une huitième année...Le dernier a fait un secondaire V. Je lui ai dit:

355 "Toi, tu vas aller à l'université."

Il m'a répondu:

"Non maman, j'en sais assez."

Je lui ai dit qu'il me désappointait, que nous aurions les moyens de l'envoyer aux grandes écoles mais il a dit qu'il en savait assez et qu'il n'irait plus à l'école. Il avait 18 ans. Il est allé travailler dans les mines à Chibougarnau dès qu'il a fini son année scolaire. J'ai trouvé ça bien terrible. 360 C'était mon Paul. Il était bien décidé et il est parti travailler deux ans dans les mines. Un de ses frères travaillait là depuis plusieurs années. J'ai dit à Paul:

"Est-ce que tu as pensé que tu allais travailler à 700 pieds sous terre?"

Il m'a répondu:

365 "Oui, j'y ai pensé mais il faut aller où il y a de l'argent."

Il est resté là deux ans. Il pensionnait dans un hôtel. Il s'est ramassé de l'argent et il s'est acheté une voiture. Au bout de deux ans, il est revenu ici. Il s'est engagé dans la mine Niobec à Saint-Honoré. Il est en train de se construire une maison. Il veut la construire lui-même au fur et à mesure qu'il ramasse son argent. Il ne veut rien devoir à personne.

PARTIE III

La relève sur la ferme

375 André, pour sa part, a pris la relève de la terre de son père. On a donné aux enfants des terrains pour se bâtir.

Je ne croyais jamais que Maurice allait se marier un jour. Il allait voir les filles et il avait 33 ans. J'ai dit:

380 "Maurice, quand tu te marieras, je te donnerai le morceau de terre où sont les framboises."

Je disais ça en riant parce que je pensais qu'il ne se marierait pas. Un moment donné, il arrive et dit:

"Maman, tu m'as toujours dit que tu me donnerais le morceau où sont les framboises, est-ce que tu me le donnes à matin?"

385 Son père a dit:

"C'est ça quand on parle trop."

J'ai répliqué:

"Écoute mon jeune homme, si je te l'ai toujours dit, c'est à toi. Ton père va descendre en ville avec toi et les papiers vont se passer."

390

Je suis heureuse. J'ai plusieurs garçons qui demeurent de chaque côté de notre maison. J'ai André à côté de moi, Maurice et Paul, Joseph-Élie et Léda. J'en ai cinq qui demeurent sur les terrains tout près. Je me trouve bien entourée avec mon petit monde.

395

L'instruction

400

Mes filles, je les ai toutes fait instruire. Elles ont toutes leur diplôme. Léda, la plus vieille, a fait tout son cours chez les Ursulines. Elle y est allée sept ans et elle a obtenu son diplôme. Elle ne se laissait pas faire, c'est elle qui décidait. C'était assez sévère à cet endroit. Quand les filles se promenaient, c'était défendu d'arrêter au restaurant mais Léda était têtue. Elle avait arrêté au restaurant pour acheter un cornet de crème glacée. Pour la punir, ils ont refusé de lui donner son diplôme de finissante. Elle a été obligée de venir le chercher à Chicoutimi. Elle est mariée avec Jacques Turgeon, un ancien policier à la retraite. Ils ont trois grands enfants: deux garçons de 22 et 20 ans et une fille de 19 ans. Ils sont tous les trois à l'université cette année.

405

Odette a fait son baccalauréat à l'université de Chicoutimi. Elle a enseigné deux ans à Chibougamau puis elle est revenue à Chicoutimi. Francine est allée à l'université à Québec. Elle a étudié en chimie à Laval. Elle s'est mariée à un géologue qui est le frère de la femme d'André. Ils ont demeuré dix ans à Chibougamau avant d'aller à Québec. Ils ont trois garçons et une fille.

410

Enfin, Denise a fini son baccalauréat à l'université de Chicoutimi en enseignement. Elle a travaillé deux ans à Chibougamau et deux ans à la Romaine. Elle enseignait aux Cris et aux Montagnais. Après deux ans, elle a demandé une place à Chicoutimi où elle a été engagée. A la Romaine, elle partait pour six mois. Elle a aimé l'expérience. Elle a beaucoup appris sur ce peuple qui ne vit pas comme nous autres. L'automne, quand ça leur dit de laisser l'école, ils vont chasser avec leurs parents. Je crois que ça va être dur de les changer. Les Cris ne sortent pas beaucoup le jour mais le soir, ils sortent en *gang*. Denise est retournée deux fois à la Romaine voir ses amis. Mes filles n'avaient pas de problèmes. Elles voulaient aller à l'école.

415

420

Les mariages dans sa famille

Joseph-Élie a marié une Émond de Chicoutimi. Son grand-père était de Laterrière. Il travaille à l'Alcan à Arvida. Lois, le plus vieux, est le quatrième voisin ici. Il demeure dans

l'ancienne école primaire de Laterrière. Il a marié Monique Maltais qui était une voisine. Il a trois
 425 enfants. Il a longtemps travaillé pour la coopérative. Quand elle a fermé, il est allé travailler dans
 une meunerie de Jonquière. Aujourd'hui, il est camionneur. Paul travaille à l'usine Alcan à la
 Baie. Il n'a pas d'enfants. Il est aussi camionneur. Il a une compagne qui vient de Dolbeau. Elle
 s'appelle Carmen. Ils n'ont pas d'enfants.

430 René est parti de la maison assez jeune. Il a travaillé à l'Expo de Montréal en 1967.
 Ensuite, il a travaillé pour General Food durant un an. Il s'ennuyait à Montréal. Il en est parti et il
 est allé travailler dans une épicerie à Chibougamau. Il a fait ça trois ou quatre mois. Durant l'été,
 General Food l'a rappelé pour lui proposer une place d'opérateur sur les machines. Il n'aimait pas
 trop Montréal mais il y est retourné. Il a fait sa carrière à cet endroit. Il est décédé dans un accident
 435 il y a quelques années.

Maurice a travaillé 13 ans chez monsieur Adhémar Lavoie dans le rang Saint-Jean-Baptiste.
 Il était gérant d'épicerie. Quand monsieur Lavoie est décédé, Maurice a donné sa démission pour
 aller travailler à la Baie James sur les machines. Il est opérateur de débusqueuse à la coopérative de
 440 Laterrière. Il a deux enfants. Il est marié à une Saint-Gelais de Chicoutimi. Ce sont des hommes
 un peu durs pour eux autres. Ils font de la grosse ouvrage. Ils travaillaient sur la ferme et au
 moulin à scie à côté.

Denis est à Chibougamau dans les mines. Il est allé à Chibougamau très jeune. Il s'est
 445 marié à vingt-trois ans avec une fille de Saint-Félicien. Ils ont trois enfants, deux filles et un
 garçon. Joseph-Élie est à Arvida et André a pris la relève sur la ferme. Il a trois enfants. Il est
 marié à une Gobeil du rang Saint-Louis. Viateur demeure ici avec nous autres. Je ne pense pas
 qu'il se marie. Il reste dans l'entourage et il aide son frère. Quand on a cédé la terre, j'ai fait venir
 tous les garçons pour savoir qui allait prendre la relève. Ils ont dit:

450 "Non maman, ça ne nous intéresse pas. Il faut travailler le samedi et le dimanche, on n'aime pas
 ça. Papa ne nous donnait pas assez cher quand on travaillait sur la ferme."

Le travail des jeunes

455 Quand Paul et Joseph-Élie allaient à l'école, il fallait qu'ils fassent le *ménage* matin et soir.
 C'était compris que les jeunes se levaient pour aller soigner les animaux. Quand un enfant partait
 pour travailler à l'extérieur, l'autre prenait la relève et aidait son père. Quand Paul, le plus jeune, a
 commencé, il était plus *malcommode* que les autres. J'ai dit à Paul:

460 "Mon petit garçon, tu as huit ans et il faut que tu te lèves pour aller aider ton père parce que c'est ton tour. Il va te donner cinq *piasses* par semaine. Tu vas à l'école mais il faut que tu te lèves pour le *ménage*."

Il a dit:

"Maman, je vais me lever."

465 C'était dur mais il s'est toujours levé pour aller au *ménage* le matin. A sept heures et demie, il fallait qu'il prenne l'autobus pour Chicoutimi. Il me disait:

"Maman, tu ne me payes pas cher pour me lever à cinq heures du matin."

Le soir, quand il arrivait, il fallait que son souper soit prêt. Il se déshabillait et il allait au *ménage*. Il rentrait vers sept heures et demie, huit heures moins quart.

470 Lorsque je lui ai parlé de prendre la relève, il trouvait que ce n'était pas payant. Ça n'intéressait pas Joseph non plus. André travaillait pour la Consolidated Bathurst à La Tuque depuis cinq ans. Il nous avait laissé entendre que ça pouvait l'intéresser de prendre la relève sur la ferme si personne d'autre ne se montrait intéressé. Quand on a vu que les autres n'en voulaient pas, on a appelé André. Il a accepté. Ils se sont mis tous ensemble et ils lui ont bâti une maison. 475 Ils l'ont aidé. Ici, c'est comme ça, ça s'entraide beaucoup. S'il y en a un qui a besoin, ils viennent et ils l'aident. André n'est pas tout seul même s'il a la terre. S'il a besoin de quelqu'un pour l'aider à l'étable, ils y vont. Ce ne sont pas des enfants regardants. Ils sont unis. Ils ne se chicanent pas.

480 Mon mari n'avait pas une grosse santé. A l'âge de 38 ans, il est devenu asthmatique et il a été bien malade. Il a élevé sa famille, il a bûché et travaillé avec cette maladie. Puis, il n'a pas eu la terre de son père pour rien. On a été dix ans ici sans rien avoir à nous. C'était le père de mon mari qui *runnait* tout. Il venait, il donnait ses ordres et c'était tout. Quand je me suis mariée, la première année que j'ai hiverné ici avec mon mari, grand-papa Jean *runnait* car la terre lui appartenait. Il 485 nous avait dit:

"Vous allez hiverner ici. Je vais vous donner 100 *piasses* pour tout l'hiver."

C'était pour payer le médecin en cas de besoin. Ce n'était pas dur de dépenser de l'argent pour la maladie. Le cent *piasses* avait quand même duré tout l'hiver. Quand c'était le temps de payer les taxes, s'il y avait quelque chose qui n'avait pas été fait sur la ferme, il fallait le faire tout de suite. 490 C'est lui qui gérait.

Au bout de dix ans, on s'est parlé mon mari et moi et j'ai dit:

"Si ton père voulait nous vendre la terre, peut-être qu'on l'achèterait."

Ça fait qu'on en a parlé à grand-papa. Dans ce temps-là, c'est comme ça qu'on faisait des affaires.

Grand-papa a dit:

"Je vais vous la vendre le prix que je l'ai payée."

Il n'a pas dit: "Je vais vous la donner."

Ça fait qu'on a acheté la terre le prix qu'il l'a payée. Mon père a dit: "On va demander le prêt agricole". Le taux était de deux et demi pourcent. On l'avait pris sur quinze ans. Ils ont accepté tout de suite, ils aidaient les cultivateurs, ça ne prenait pas de temps. (*) Dans ce temps-là, c'était ça. Ce qu'on a, on l'a payé. Autrefois, les vieux se donnaient après leur mort, pas avant. Ils n'avaient pas d'argent pour finir leurs jours, c'était leur pension de vieillesse.

Autrefois, ils n'envoyaient pas les vieux dans les maisons de retraite, même s'ils paralysaient. Ils les gardaient à la maison. Chez monsieur Collard, la grand-mère a été huit ans paralysée. La mère de monsieur Charles-Eugène Maltais a paralysé à l'âge de 54 ans. Elle a été huit ou dix ans dans cet état. Il y avait 16 enfants dans la maison. Ils ne plaçaient pas les vieux, ils les gardaient chez eux. Ils en avaient soin. Il n'y a pas de jeunes qui feraient ça aujourd'hui.

C'est comme ça que ça se faisait. Les vieux disaient:

"Tu auras mon bien après ma mort."

Ils voulaient dire:

"Si tu n'as pas soin de moi, tu n'auras rien."

PARTIE IV

Le manque d'argent

Personne n'avait beaucoup d'argent à l'époque. Cette terre-là, grand-père Jean l'avait payée 5000 dollars mais il n'y avait rien, pas d'électricité, trois ou quatre vaches. Il n'y avait pas de machines aratoires. Presque tout se faisait à la main. Il n'y avait pas de tracteur, il y avait peut-être deux vieux *pitons* sur la ferme.

Aujourd'hui, on a 80 bêtes à cornes, ça fait toute une différence. On ne mettait pas d'engrais chimique, les terres ne produisaient pas. Il n'y avait pas de bois, on a acheté deux lots à bois. Il faut le dire, ça a bien changé. Parce qu'au temps d'autrefois, payer 5000 dollars, c'était comme payer 200 000 dollars aujourd'hui. On a refusé plus que ça pour la terre ici.

Je trouve quand même que le cultivateur était bien. On avait beaucoup de volailles, du porc. On était sans richesse mais on ne manquait de rien. On achetait les farines pour faire le pain. On

530 achetait les barils de dix gallons de sirop. Le cultivateur cultivait de l'avoine. L'automne, on allait porter notre avoine au village, chez les Gauthier. Ils avaient une meunerie. Ils rapportaient ça ici pour les animaux. On achetait très peu à l'extérieur. On faisait avec ce qu'on avait. On avait une dizaine de poules, suffisamment pour la maison. Certaines années, on a eu jusqu'à 500 poules.

535 Au début, on allait acheter 100 livres de sucre pour l'hiver. On achetait 400 livres de farine puis un *quart* de sirop de dix gallons. On achetait aussi des *beans* et du lard. On tuait des porcs de 250-260 livres. J'ai vu tuer des porcs de 300 livres chez Charles-Eugène. Dans ce temps-là, quand le porc était bien gras, tu avais du lard pour toute l'année. Il fallait que le lard soit conservé dans une saumure, un petit *quart* de saumure. Ça suffisait pour un an.

540

Les travaux de la ferme

Au printemps, on *encannait* ce qui restait: les poulets, les oies, les dindes. Il se faisait beaucoup de *cannage*. On n'allait pas faire le marché toutes les semaines comme aujourd'hui. On 545 faisait aussi notre beurre. Les femmes salaient le beurre pour l'été. On avait des caves au dehors.

Les hommes barattaient mais c'est les femmes qui faisaient le beurre. La femme travaillait beaucoup. Les hommes n'aidaient pas beaucoup à la maison autrefois. Je n'ai pas vu beaucoup le mien aider à la maison. Aujourd'hui, le jeune aide sa femme.

550

L'homme allait bûcher, il n'y avait pas de machine. Quand ils allaient bûcher le bois de poêle, 100 cordes de bois, ça n'était pas à la scie mécanique. C'était à force de bras. C'était très dur pour le père de famille. Il mangeait du cochon mais le cochon, il descendait. Il avait de quoi descendre. On faisait des tourtières et des fèves au lard. On faisait beaucoup de bon manger. On 555 avait une bonne table. Les cultivateurs étaient un peu gâtés.

Deux ans après mon mariage, il y a eu la Crise. Des gens de bureau étaient venus creuser le canal dans le rang Saint-Isidore. Ces gens venaient demander un bol de café et ils pleuraient parce qu'ils n'avaient rien. Le cultivateur a passé la Crise parce qu'il avait de quoi manger. Il n'avait pas 560 d'argent mais il avait du boeuf, des poules. On avait notre manger et on n'achetait pas. Les enfants n'ont jamais *pâti* de lait, de beurre ou de viande. On faisait des jardins. Tandis que celui qui demeurait en ville, il n'avait pas ça. Le cultivateur est libre. Mon père a toujours dit:

"Je n'aime pas me faire *runner* par les autres, je veux être libre."

Si le cultivateur veut travailler, il travaille. Mais s'il veut prendre une demi-heure ou une heure de 565 repos, ça lui appartient, c'est à lui. S'il veut bien travailler, ça lui rapportera beaucoup.

La maison qu'on a achetée ici appartenait à des Girard. Vers 1935-1937, ils sont tous partis dans les usines à Bagotville ou ailleurs. Ils sont partis parce que la terre ne marchait plus. Ils étaient endettés. C'est alors que Duplessis a sorti le prêt agricole pour essayer d'aider les agriculteurs à racheter leurs terres. Plusieurs vendaient parce qu'ils n'arrivaient pas, ils faisaient faillite. Ça a presque tout changé dans l'espace de quelques années. Ceux qui avaient prêté de l'argent voulaient le ravoir. Tous voulaient vendre mais personne n'avait d'argent. Plusieurs voulaient acheter la terre mais ils n'avaient pas les moyens. C'est grand-papa Jean qui a acheté la terre en 1934, un an avant mon mariage. Il avait vendu sa terre à Baie-Saint-Paul et il avait de l'argent. Monsieur le curé lui avait dit:

"Tu vas acheter cette terre pour tes garçons."

La mère de grand-papa avait toujours été avec ce curé. Elle était tombée veuve à 42 ou 43 ans. Le curé était allé la chercher et il lui avait dit:

"Madame Jean, vous allez venir avec moi et vous allez me *runner*."

Quand elle disait: "Va te coucher, c'est assez ça" ou encore: "Tu n'iras pas à la pêche aujourd'hui", il obéissait. Elle le *runnait* comme un enfant. Il se laissait faire. Il était fils d'une famille assez riche. Deux de ses frères étaient docteurs tandis qu'un autre était musicien.

La dot

Autrefois, quand on se mariait, notre père nous achetait un *set* de chambre et il nous donnait une vache, un mouton. Moi, il ne m'avait pas donné de mouton car je n'en voulais pas. Je lui avais dit:

"Je n'aime pas le mouton, ne m'en donne pas, je n'en veux pas."

C'était une coutume. La mère donnait des couvertes. Elle les faisait elle-même. Comme mobilier dans la maison, j'avais une belle petite table ronde avec quatre chaises. Grand-papa avait fait fabriquer cet ensemble par un certain Côté qui avait tout fini la maison. Tout le monde trouvait que j'étais une des mieux installées du rang. J'ai toujours été un peu choyée. Comme je n'avais pas la santé, grand-papa m'avait mis un prélat. Dans ce temps-là, il n'y en avait pas partout.

Deux jours avant le décès de mon père, monsieur le curé Tremblay a décidé de l'administrer. Il est venu l'après-midi. Mon père a fait sa toilette et il est allé s'asseoir dans le salon en attendant que monsieur le curé arrive. Il est décédé au bout de deux jours. Il était assez souffrant mais il marchait encore. Il n'a pas voulu aller à l'hôpital. Il voulait mourir chez lui, dans son lit. Ça fait quatorze ans qu'il est décédé. Il est toujours allé à l'église. Il rendait des services, il y chantait. (*)

Mon mari était bon du jardin. Le soir, quand il n'avait rien à faire, il sarclait. On a toujours eu un grand jardin avec des fraises, des framboises. J'étais habituée à ce genre de travail. Je travaillais dans la maison et au jardin. J'allais très rarement à l'étable.

J'avais une soeur qui demeurait à Montréal. Elle avait deux garçons seulement et elle était *en moyens*. Son mari ne savait pas quoi nous envoyer pour nous aider. Ils nous envoyaient du linge. Je le décousais et le recousais pour qu'il fasse à mes garçons. Chez nous, notre mère ne voulait pas que l'on couse. Elle disait qu'on ne savait pas s'y prendre. Elle faisait tout: les chapeaux, les robes. Si on voulait coudre un bouton, elle le décousait. Elle disait qu'il n'était pas bien cousu et elle le cousait à sa manière.

Quand j'ai eu ma petite marmaille, je ne savais rien faire. J'achetais des patrons mais j'avais de la misère. Parfois, me mère venait et elle regardait en disant:

"Ce n'est pas bien fait."

Je le faisais à ma manière. Ce n'était pas une personne pour nous montrer. Elle travaillait bien, elle avait des doigts de fée mais elle disait qu'on n'était pas capable de le faire. Elle aurait pu nous montrer à faire quelque chose mais non. J'ai appris toute seule. On achetait le tissu à la verge et on fabriquait tout. Le pire c'était de faire des culottes pour mes garçons. Dans les robes, j'étais assez bonne, mais les culottes, je n'étais pas adroite. Pour sortir ou aller à l'école, j'achetais les culottes toutes faites. Je trouvais que les miennes n'étaient pas assez bien faites. Pour aller travailler, ils avaient leur linge de travail. Il ne fallait pas qu'ils mettent leur linge d'école pour aller jouer. J'étais stricte là-dessus.

Élever ses enfants à la campagne

J'ai bien aimé élever une grande famille à la campagne. Je n'aurais pas voulu le faire à la ville avec autant de petits gars. J'aurais tout perdu. Ici, les enfants avaient beaucoup d'occupation. Leur père leur faisait des traîneaux, ils allaient jouer dehors. On avait le patinoire chez Charles. Ça s'amusait ensemble. Ici, on avait tous des grosses familles et à huit heures, tout le monde rentrait dans la maison. C'était la toilette, on disait le chapelet et on se couchait car le lendemain, il fallait se lever de bonne heure. Ça ne trottait pas le soir. J'ai des neveux et des nièces qui ont été élevés en ville. Ils sortent le soir. Ici, où veux-tu qu'ils aillent le soir? Tout le monde est chez soi. Ils lisent, ils regardent la télévision. Maintenant, ils ont tous des automobiles. Ils vont faire un tour et ils s'en reviennent.

Quelqu'un qui est élevé en ville va dire:

"La campagne, c'est fatigant, c'est tannant."

640 C'est parce qu'il n'est pas habitué. La vie de campagne et la vie en ville, ce n'est pas du tout la même chose. En ville, tu as ton voisin tout près de toi. Ici, il est plus éloigné. Il n'y a pas de comparaison. Bien souvent, en ville, tu ne connais pas ton voisin. Ici, je le connais.

J'ai vécu au village aussi et on connaissait nos voisins. J'ai bien aimé cela. Des fois, mon
645 père me demandait:

"Tu ne t'ennuies pas à la campagne?"

Au commencement, je m'ennuyais du village. J'allais faire un tour chez ma soeur. J'allais coucher et je revenais le lendemain.

650 En fait, le village et la ville, ça se ressemble. Près d'ici, j'ai Loïs, mon garçon. Il n'est pas loin et pourtant, je ne me résigne pas à y aller à pied. Léda n'est pas loin non plus. Il me semble que si c'était dans le village, j'irais la visiter. Dans les rangs, ça ne me le dit pas.

À présent, je vais au village et ce sont tous des jeunes que je ne connais pas. Parfois,
655 certains me saluent. Je les regarde mais je ne sais pas qui ils sont. Ils me connaissent mais je ne les connais pas.

Il s'est passé beaucoup de choses. Les temps ont changé. Autrefois, au village, il y avait une patinoire. Ça jouait du tennis chez monsieur Philibert Simard. On avait juste à traverser la
660 clôture et on jouait. Je n'ai pas joué longtemps parce que je me suis mariée jeune. C'étaient des activités pour les garçons comme pour les filles. Il n'y avait quand même pas beaucoup d'activités pour les jeunes dans ce temps-là. Ça s'amusait plutôt chez eux. Les jeunes qui avaient des parents cultivateurs aidaient beaucoup leurs parents. Le soir, ils ne parlaient pas de sortir. On ne sortait pas le *char* pour rien.

665

Les transports

L'autobus a commencé quand ils ont fermé les écoles de rang. Elles ont commencé à passer le dimanche pour aller à la messe. On donnait 15 cents. Ça coûtait moins cher que de prendre le
670 *char*. C'était un nommé Adrien Gagné qui conduisait l'autobus dans ce temps-là. Tout le rang embarquait. Ça s'emplissait pour aller à la messe. Après ça, les gens ont acheté des *chars* et l'autobus a cessé. Les gens disaient que ça leur coûtait moins cher de prendre la voiture que l'autobus.

675 Mon oncle Edmond Gagnon travaillait au bureau du chemin de fer à Laterrière. Quand on allait à Chicoutimi, on prenait le train. On allait chez un de mes oncles qui restait en ville. On y allait de temps en temps, j'aimais bien cela. On ne sortait pas tellement à Chicoutimi. Il fallait demander la permission à nos parents. S'ils refusaient, on ne sortait pas.

680 Quand je me suis mariée, il n'y avait pas d'autobus au village. Les *chars* commençaient seulement à arriver. Mon mari allait au cinéma en *bicycle* quand il ne travaillait pas. Nous autres, on n'y allait pas. Les filles n'avaient pas le droit de voyager à bicyclette. Tu aurais perdu ton nom *raide*. C'était seulement pour les garçons. Je ne me rappelle pas d'avoir vu des *bicycles* de fille. Nous, les filles, on allait au chœur de chant au village. On restait à la maison, on travaillait. On
685 lisait beaucoup: les journaux, des livres.

Je me souviens que chez mon père, on recevait beaucoup de monde, même des députés. Papa était dans la politique. Il ne fallait pas parler, il fallait s'asseoir tranquille, ne pas bouger. Quand c'était le temps d'aller s'asseoir à la table, nous devions attendre d'être servis. C'est comme
690 ça que ça marchait. Le dimanche, mon grand-père ne se mettait jamais à table sans avoir son *capot* d'habit. Il fallait que ça se fasse comme cela le dimanche. Il n'était pas question de se mettre à table en chemise. Ça aurait été terrible pour eux.

J'ai beaucoup entendu parler de politique car mon père en faisait beaucoup. Il aimait ça.
695 Mon mari n'aimait pas ça du tout. Ça fait que je ne me suis pas occupée de politique. J'aime à dire mon mot de temps à autre mais je n'ai jamais participé activement. Je ne suis pas pour la séparation du Québec. Toute chose qui se désunit, qui commence à s'ébranler, ça tombe à terre. Ça finit en queue de poisson. C'est comme les Amérindiens, ils disent que c'est leur terre, qu'elle leur appartient. Mais s'ils avaient été seuls à *runner* le pays, ils n'auraient pas été bons. Quand ils ont
700 de l'argent, ils le dépensent. Ils ne cherchent pas à en ramasser mais à dépenser. C'est au jour le jour. C'est une autre culture. Les Amérindiens vont vouloir rester avec le Canada. Je suis certaine qu'ils ne lâcheront pas le Canada. (*)

Nous avons eu notre première automobile l'année où mon frère est mort, en 1955. On se
705 servait des chevaux seulement pour aller à la messe. On a aussi acheté un tracteur. Je trouvais ça commode parce que ça faisait de la belle ouvrage et que ça aidait l'homme à faire les semences et les récoltes. Autrefois, on disait que le *char* et la gazoline étaient trop cher pour que les jeunes s'en servent. Vers l'âge de 17 ans, Loïs et Denis voulaient emprunter la voiture. Ils travaillaient avec leur père. J'ai dit:

710 "Vous allez avoir vos *licences* mais s'il vous arrive un accident, vous n'aurez plus la *voiture*, c'est à vous de prendre vos responsabilités." On ne leur a jamais refusé la *voiture* pour aller veiller. Ils n'ont jamais eu d'accident. Ils allaient veiller avec les filles. Ils partaient vers Chicoutimi. Je leur laissais la liberté.

715 Dans mon temps, on restait ici, il n'y avait pas de sortie. Si on sortait, c'était avec le mari. On était invité dans les noces du rang. Une fois, j'étais mariée depuis plusieurs années et j'avais quatre ou cinq enfants. On a été invité au mariage d'un des enfants de monsieur Pedneault. Le soir, on est allé souper et veiller. Maman était invitée aussi. Chez monsieur Pedneault, c'était du monde agréable. On dansait, on chantait. J'aimais la danse et mon mari aussi. On avait dansé et
720 on s'était amusés. Une semaine plus tard, ma mère est venue me visiter et elle m'a dit:

"Je trouve que tu dances beaucoup. Quand on est mariée, une femme sage ne doit pas danser autant."

Je n'avais pas dit un mot. Pourtant, j'étais avec mon mari, j'avais 35 ou 36 ans. Ça n'avait pas de bon sens. La danse n'était pas permise par l'Église. Tu allais à l'église et monsieur le curé ne te donnait pas l'absolution. Si tu étais décolletée, il te passait la communion au nez. Il fallait faire
725 attention. Ce n'était pas drôle. Il y avait une drôle de mentalité dans ce temps-là. Ils avaient l'oeil pour *runner*.

C'était pareil quand on était enceinte. Quand j'ai eu mon premier bébé, j'ai demandé à ma
730 soeur qui était célibataire de tricoter des petits bas de bébé. Ma mère l'avait su. Elle a dit:

"Pourquoi as-tu dit ça? On ne dit pas ça aux filles! On ne parle pas de ça"

Elle était bien découragée parce que j'avais dit que j'étais enceinte. Tout était caché. Les femmes portaient de grandes robes. Je me demande pourquoi on se cachait comme cela.

735 Autrefois, le jeune n'avait pas la liberté d'aujourd'hui. Ce qu'il faisait, c'était décidé par les parents. Quand j'étais jeune, on allait chez le médecin quand on était vraiment malade. Je me rappelle de mon frère une journée où il avait mal aux dents. Mon père avait dit:

"Tu vas aller te faire arracher les dents par monsieur Gagné."

Il se servait de pinces pour arracher les dents. Mon frère ne voulait pas y aller mais mon père a
740 insisté. On donnait 25 cents au dentiste. Mon frère a fini par y aller parce qu'il avait trop mal aux dents.

Il n'était pas question qu'une jeune fille parte de chez elle à 20 ou 22 ans pour aller prendre un loyer à Chicoutimi. Ça aurait été un scandale. Tout le monde en aurait parlé.

745 La sévérité de la religion

La religion était très sévère dans ce temps là, trop sévère. Les curés étaient bien bons. C'était la mentalité et tout le monde était comme cela. Les curés savaient lire et écrire et ils savaient la Bible et tout. Je ne sais pas comment ça se fait que tout cela a changé. Le clergé *runnait* pas mal tout. Si on avait quelque chose, il fallait qu'ils aient recours au curé. Je n'en ai pas connu qui ne pratiquaient pas. Le monde était soumis. Il y avait une soumission de peur, peur du diable. On était élevé dans la peur.

Quand mon père s'est marié en secondes noces, mère Saint-Charles, une cousine de ma mère, lui avait dit:

"Tu maries cet homme-là mais cette petite fille-là est bien *malcommode*. Tu vas avoir de la misère avec elle."

Elle disait cela parce que j'avais été au couvent et que je ne voulais pas écouter les soeurs. Je ne voulais pas me soumettre. Si ça ne faisait pas, *envoye* dans le cachot ou un bain d'eau froide. Je ne peux pas oublier ça. Je ne sais pas à quoi ils pensaient. Je ne le ferais pas aux miens, je ne l'ai jamais fait. Peut-être qu'ils ne faisaient pas ça par méchanceté non plus. C'était une manière d'éduquer d'autrefois. Ce n'était pas possible mais ça s'est fait. A la maison, on a toujours écouté ma mère. Elle avait de bons principes. C'était une personne bien éduquée. Elle avait toujours enseigné à l'école. Elle était très sévère par exemple. On avait très peur d'elle et on était très soumis. C'est pour ça qu'aujourd'hui, je dis qu'il ne faut pas trop avoir de soumission. Je ne mets pas le jeune au pied du mur pour lui dire de faire ceci ou cela. A dix ou douze ans, c'est une chose mais à un certain âge, il faut dire:

"Prends-toi en main, fais ce que tu veux. C'est toi qui l'auras voulu, qui l'auras décidé."

Je ne me suis pas fait instruire. Si c'était à refaire aujourd'hui, je ne serais pas restée à la maison, je serais allée à l'école. J'aurais fait autre chose. J'aurais peut-être mal fait, je ne sais pas. Quand je me suis mariée, j'ai toujours dit que si elles le voulaient, mes filles seraient instruites. Dans mon cas, l'instruction m'a beaucoup manqué.

Aujourd'hui, ce qui a changé la famille, c'est la femme au travail. Ça donne une liberté qu'autrefois on n'avait pas. La femme qui travaille et qui gagne deux mille piastres par mois est indépendante du mari. La femme est plus libre. Autrefois, quand on demandait dix piastres à notre mari, il disait: "On l'a pas, il faut attendre". On ne disait pas un mot, on attendait. Il reste qu'il faut vivre notre temps. Je n'aurais pas vécu du temps de ma mère. Mais trop de liberté, je dis que ça apporte des fois des problèmes.

Si j'avais eu la santé durant les premières années de mon mariage, je crois que j'aurais pris des cours pour retourner à l'école. Mais j'étais malade. Dès que j'ai eu des enfants, c'était devenu impossible de retourner à l'école. Mais je ne regrette pas ma famille. Ce qui est fait, je ne peux pas le regretter. Je remercie le Bon Dieu. Des fois, on dit que peut-être, c'est mieux comme cela.

Je me sens entourée de tout mon monde et ils sont très fins pour moi, très gentils. Ils ne savent pas quoi faire pour moi. Pour l'âge que j'ai, je suis encore en bonne santé. Si la santé me laisse demain matin, je demande au Bon Dieu de ne pas me laisser trop longtemps impotente. C'est la seule chose que je demande. Des fois, je dis à mes enfants:

"Si je pars demain matin, vous direz: Maman est heureuse, elle a bien fini ses jours."

Je fais ce que je veux. Si ça ne me dit pas de travailler, je ne travaille pas. Si ça me dit d'aller magasiner, j'y vais. Des fois, je me permets de faire un petit voyage à ma manière et je m'amuse bien. C'est comme cela que la vie se passe. Je ne regrette pas ce que j'ai fait. Je ne peux pas le regretter, c'est impossible. Je pense que dans toute une vie, il y a des devoirs, il y a des côtes à monter. Chaque jour, il y a des passages qui sont assez durs.

Je ne trouve pas la vieillesse difficile parce que je n'ai pas le temps de vieillir. Je ne m'arrête pas à ça. J'ai reçu ma pension de vieillesse et j'ai dit:

"Mon doux, est-ce vrai? J'ai le chèque de pension de vieillesse!"

J'ai 70 ans et j'espère être bonne pour encore quelques années. Je me trouve heureuse parce qu'à cet âge, je marche, je mange, je me lève tôt le matin, je fais ce que je veux. Je dis que la vie est belle. J'ai la santé, je me trouve heureuse après tout ce que j'ai fait.

GLOSSAIRE

A

arriérage : Arrérage.

B

beans : Haricots.

bicycle : Bicyclette.

bis : Corvée.

C

cannage : Conserve.

capot : Veston de complet.

cash : Comptant.

char(s) : Trains. Automobiles.

chauds : Ivres.

chauffé : Conduit (une voiture).

E

encannait : Mettait en conserve.

en moyen : Riche, à l'aise.

envoie : Envoie.

F

frigidaire : Réfrigérateur.

G

gang : Bande.

J

jaquette : Chemise de nuit.

L

licences : Permis de conduire.

M

malcommode: Indocile.-
ménage: Soigner les animaux de la ferme.

P

pâtis: Privés.
piasses: Billets, unités de monnaie.
pitons: Vieux chevaux.

Q

quart : Variété de tonneau en bois.
quat'roues.: Voiture à quatre roues, sur ressorts.

R

raide.: Tout à fait.
runnait : Conduisait.
runnent. Conduisent (une machine, un véhicule, un bateau, un groupe de personnes, une entreprise).

S

seconde main: Usagé.
set : Ensemble.

V

voiture: Automobile

4

UNE SAGUENAYENNE D'ORIGINE ANGLAISE:

IVY BRADBURY

(Analyse du récit)

Introduction

Cette analyse propose une interprétation du récit de vie de Mme Ivy Bradbury, saguenayenne d'origine anglaise et infirmière de profession. Dans toutes les circonstances de l'existence de Mme Bradbury, il y a des changements qui surviennent, lesquels modifient sa vie et sa culture d'origine. Son identité et sa culture se définissent par rapport à elle, mais surtout par les rapports qu'elle entretient avec les autres. Mme Bradbury sait tirer profit de sa coexistence avec les autres. Ainsi, elle s'intègre aux différents milieux d'accueil au cours de son existence.

L'analyse du récit de vie se divise en trois parties. La première traite du pays d'origine d'Ivy Bradbury et de son passage dans son pays d'adoption. On y aborde également deux thèmes distincts, mais complémentaires, la religion et le travail. La deuxième partie s'intéresse à la vie familiale de Mme Bradbury dans sa nouvelle région d'accueil. La troisième cerne les lieux d'apprentissage de la vie en groupe à travers les différentes étapes de la vie et effleure les thèmes comme la naissance, la maladie et la mort.

Les contacts avec d'autres mondes. Un choc culturel?

L'immigrant, en quittant son pays d'origine, ressent en général le besoin de garder les spécificités culturelles de son pays d'origine tout en cherchant à s'intégrer dans son nouveau pays d'accueil. Qu'en est-il d'Ivy et de sa famille?

L'Angleterre est le pays d'origine d'Ivy Bradbury. Née en 1906, elle passe son enfance à Londres, dans un quartier appelé Black Fryers. En 1912, la santé précaire de son frère oblige la famille à émigrer de Londres vers un nouveau pays, le Canada. "*(...) les médecins ont dit: Allez au Canada, l'air du Canada, c'est plus élevé, il sera mieux là.*" (# 25) Ivy est alors âgée de six ans. Elle précise qu'elle est heureuse d'émigrer au Canada.

De cette époque, Ivy ne se souvient que de peu de choses. Elle se remémore qu'à l'âge de trois ans, elle fréquente une garderie. "*Je me souviens bien, on avait les tapis à terre, on s'endormait dans l'après-midi.*" (# 35) Nous sommes portés à croire que pour Ivy, l'immigration au Canada ne se fait pas avec le sentiment de peur de perdre son identité; au contraire, une nouvelle vie commence pour elle. Par contre, le déracinement du pays d'origine semble avoir été vécu plus difficilement par la mère d'Ivy comme nous le verrons plus loin.

La famille Bradbury se rend au Canada en bateau. Le débarquement au Canada a lieu à Saint-John au Nouveau-Brunswick; de là, la famille prend le train pour se rendre à Régina, où l'on s'établit. Pendant cette période, le père d'Ivy investit presque tout son argent dans des propriétés qui seront détruites par une tornade, tandis que sa mère caresse le rêve de déménager à Vancouver. "*Ma mère n'aimait pas beaucoup Régina. Elle a entendu parler de Vancouver. C'était plus anglais là que l'Angleterre même.*" (# 56) Plusieurs années s'écoulent avant que la famille ait le pécule nécessaire pour déménager à Vancouver. Ils arrivent dans cette nouvelle ville deux semaines avant l'Armistice. Ivy n'a pas vraiment de souvenir de la guerre 14-18. C'est donc en 1918 qu'Ivy, alors âgée de douze ans, quitte Régina pour aller s'installer avec sa famille à Vancouver.

Le désir de sa mère de partir à Vancouver nous révèle une dichotomie. En pays d'accueil, la religion, les valeurs, les comportements ne sont pas les mêmes. Il est probable que la mère d'Ivy n'a pas de point de référence comme dans son pays d'origine. Elle vit une crise d'identité. À Vancouver, celle-ci croit qu'il sera plus facile de s'identifier et de coexister avec les gens du milieu, d'établir des liens et des échanges, tout en respectant sa propre identité, sa langue, sa religion, etc. Elle a besoin de se rapprocher de sa culture d'origine et elle veut d'une certaine façon retourner aux

sources. D'autre part, nous verrons que la culture d'Ivy s'éloigne du modèle parental. Elle se met en harmonie avec les situations rencontrées et avec les gens des milieux où elle vivra.

La religion

La famille de notre informatrice est de religion baptiste. La doctrine de cette religion est inculquée à Ivy dès sa petite enfance. Ses parents sont très pratiquants. En raison de leur religion, ils se conforment à un modèle social spécifique qui en vient à constituer pour eux une règle de vie. Malgré le respect que ses parents vouent à leur religion, Ivy remet en question sa foi dans le protestantisme. Cette remise en cause aura des répercussions sur toute sa vie adulte.

Pour Mme Bradbury, la religion de ses parents est plus sévère que la religion catholique.

«Dans ma famille, c'était bien sévère. On n'avait pas le droit d'aller au cinéma. Même quand on allait voir les parties de hockey, on était supposé être séparé du monde en général. C'était beaucoup plus sévère que l'Église catholique.» (# 85)

Dès son jeune âge, Ivy est attirée par l'Église catholique: entre autres, elle lit en cachette de ses parents un livre intitulé *"The Faith of our Father"*. Ces lectures incitent Ivy à partager les idées du catholicisme romain. Mme Bradbury attend l'âge de vingt et un ans avant de se faire baptiser dans sa nouvelle religion par un prêtre. Il conseille à Ivy de ne rien dire à ses parents sur son baptême catholique. *"Je n'ai jamais eu de regret d'avoir changé de religion, c'était un choix définitif. J'étais prise par l'Église catholique, je ne pensais pas à d'autre chose."* (# 446)

Par contre, Ivy décide de dire la vérité à ses parents sur son baptême. Après son mariage, Ivy élèvera ses enfants dans la religion catholique. Sa belle-famille saguenayenne est très religieuse.

«Tous les soirs, après souper, les six soeurs de la famille de mon mari disaient le chapelet. Ma belle-mère, peu importe ce qui arrivait, elle allait en parler au curé. Je demandais parfois:
- Pourquoi? Qu'est-ce qu'il avait à voir là-dedans le curé? C'était le curé qui était le médecin, l'avocat, et tout le monde est allé le voir pour toutes sortes de questions. (# 320)

- Une prière dite bien sincèrement, ça en vaut cinquante. Je ne sentais pas le besoin d'aller voir le curé à tout bout de champ.»

(# 329)

On le voit ici, Ivy choisit de devenir catholique, mais la foi qu'elle vit se distingue des pratiques des Saguenayens qui accordent une importance démesurée aux membres du clergé. De plus, malgré le fait qu'Ivy se soit convertie à cette religion catholique, elle n'apprécie pas la confession et trouve inutile la récitation du chapelet. On peut prendre conscience qu'elle n'a pas été élevée dans une famille de religion catholique où la récitation du chapelet en famille a été longtemps sacrée et où le curé représente l'un des personnages les plus influents du village ou du quartier. D'une certaine façon, ces pratiques relèvent des traditions familiales et font partie, entre autres, de la culture québécoise.

Cette conversion va tout de même changer l'existence d'Ivy. Ses parents, lorsqu'ils apprennent la vérité, la rejettent. Elle dévie de la ligne tracée par ses parents depuis son enfance. Après sa conversion, sa soeur ne lui a pas adressé la parole pendant plus de dix ans. Par contre, son frère l'a mieux acceptée. Donc, ses parents et sa soeur n'ont pas reconnu son choix religieux. Suite à ce rejet par sa famille, Mme Bradbury ne peut plus envisager de demeurer avec sa famille et elle prend sa destinée en main.

Le travail au Japon

Faisant suite à sa décision de changer de religion et au fait que ses parents n'acceptent plus qu'elle vive sous leur toit, Ivy quitte sa demeure pour travailler à l'extérieur. En 1934, elle va travailler à Osaka, au Japon. Ivy oeuvre comme infirmière avec les Ursulines, une congrégation religieuse qui a une vocation hospitalière et éducative. Ivy exercera son métier d'infirmière pendant cinq ans au Japon avant de revenir au Canada, semble-t-il, sous la menace du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale.

Mme Bradbury reste confrontée à une réalité sociale difficile dans ces quartiers "licencés" du Japon. *"Ça s'appelait les quartiers "licencés". (...) Il y avait un grand mur autour de ça."* (# 120) Selon Ivy, ces quartiers ne sont pas accessibles aux touristes et sont une des plus grosses sources de revenus pour le gouvernement du pays. La plupart des habitants du Japon ne connaissaient même pas l'existence de ces quartiers. Mme Bradbury travaille auprès de jeunes filles qui sont vendues par leur père comme prostituées.

«J'y suis allée comme garde-malade avec un médecin pour quelqu'un qui était malade là-dedans. Quand on entrait, il y avait des grandes vitrines, comme les vitrines d'un magasin et en arrière de ça, il avait une belle Japonaise... *and a bel kimono* et tout ça. À côté d'elle, il y avait un carton. Ça disait: "Vous pouvez passer une, deux ou trois heures ou toute la nuit avec elle." Il y en avait trois groupes: "une" qui était garantie sans maladie, elle était en bonne santé, ça coûtait beaucoup plus cher. La deuxième, c'était supposé être correct mais ce n'était pas garanti par exemple. La troisième ne demandait pas cher mais elle pouvait avoir plein de maladies.» (# 122)

À l'hôpital du quartier, Ivy tente d'aider ces jeunes filles. Bien souvent, la mort frappe en quelques semaines. Notre informatrice précise que les filles ne représentent rien pour la famille. *"Ces petites filles étaient vendues par leurs pères pour payer l'éducation de leurs garçons parce que les filles au Japon, ça ne comptait pas, c'étaient les garçons."* (# 131)

Malgré le fait qu'Ivy vit un choc culturel, elle découvre et apprécie les Japonais. Ivy s'adapte à la façon de vivre de ce pays. Elle s'intègre à la communauté en apprenant la langue. Ivy découvre et acquiert ainsi une autre culture, une culture seconde.

À travers ce premier choc culturel, Ivy se rend compte qu'être en contact avec une autre culture lui fait prendre conscience de sa propre culture. Ivy a ses valeurs, ses croyances, ses connaissances, sa tradition. Notre informatrice, armée de tout ce bagage issu de sa culture première, réapprend au début de la trentaine, ce qui est nécessaire pour agir de manière acceptable dans la société japonaise. La première culture d'Ivy entre dans un processus adaptatif, ce qui nécessite l'intégration à une nouvelle structure culturelle avec sa langue, ses croyances et son système social.

Conclusion

Chaque famille immigrante qui s'établit en terre d'accueil se situe différemment par rapport à la nouvelle culture. Les parents d'Ivy, même si on parle anglais à Régina, préfèrent aller à Vancouver pour retrouver une communauté plus soucieuse de garder la tradition du vieux pays. Notre informatrice n'a pas vraiment connu ces problèmes d'intégration dans le pays d'adoption. Cela est sans doute dû à son jeune âge au moment de la migration. Comme nous le verrons, Ivy reste une immigrante qui, tout en s'identifiant à diverses cultures, sait garder son esprit critique sur

ce qui l'entoure. Forcée de quitter sa famille, Ivy prend en charge son propre destin. Elle fonde sa famille et s'affirme partout où elle passe. Elle reste donc ouverte aux autres cultures et s'intègre assez facilement dans les autres communautés tout en affirmant sa différence et son indépendance.

Une nouvelle société d'accueil, le Saguenay--Lac-Saint-Jean

Le travail quotidien

Notre informatrice est infirmière de profession. Elle travaillera au Japon au poste de chef d'hôpital et ce, jusqu'à ce que la guerre éclate. À tous les mois, on lui verse un salaire en argent japonais. Ivy spécifie que ses honoraires sont comparables à la rémunération d'un employé du gouvernement au Canada. Lorsque les hostilités débutent au Japon, l'ambassadeur lui suggère de quitter le Japon si elle ne désire pas aller dans un camp de concentration. Ivy retourne chez ses parents à Vancouver. De retour au Canada, Mme Bradbury fait une offre de services à l'hôpital de Lyon à New-York. Finalement, elle va travailler dans un hôpital en Colombie-Britannique. C'est dans cette région que Mme Bradbury fait la connaissance d'un prêtre québécois. Cette rencontre change le cours de sa vie.

«(...) j'ai connu un prêtre qui venait du Québec. Il était bien malade dans le train et il a été mis dans un hôpital. Il ne parlait presque pas l'anglais. J'ai essayé de l'aider. Il s'appelait Antoine Grenier et il est parti pour l'Arizona. Je ne sais pas ce qu'il faisait là. Il m'avait dit que si jamais j'étais dans l'Est du Canada, je pourrais venir le voir. Il restait à Kénogami au Saguenay.» (# 171)

Effectivement, c'est en 1939 qu'Ivy rend visite au père Grenier dans la région du Saguenay--Lac-Saint-Jean. L'évêque de l'époque, Monseigneur Melançon, sera mis au courant de sa visite chez les Grenier et de ses compétences comme infirmière. L'évêque rencontre Ivy et lui propose d'exercer son métier au nouveau département d'obstétrique qui vient d'ouvrir à l'hôpital de Chicoutimi. Ivy demeure réticente à s'engager, car bien qu'elle parle le japonais et l'anglais, elle ne maîtrise pas la langue française. Malgré tout, elle accepte.

Dès la première semaine, la pouponnière compte six enfants. Quelques semaines plus tard, le département peut accueillir soixante-deux bébés. À la veille de la Deuxième Guerre, les femmes accouchent encore à la maison. L'ouverture du département d'obstétrique répond à un réel besoin.

Ivy exerce ses nouvelles fonctions jusqu'à son mariage. Par la suite, elle ne travaillera à l'hôpital de Chicoutimi que lorsqu'ils auront besoin d'une infirmière bilingue. Le plus souvent, après son mariage, Ivy assiste son mari dans le commerce familial. Elle communique avec les employés d'Alcan qui ne parlent que l'anglais.

Le commerce

L'organisation sociale des Saguenayens d'origines anglaise et française de la ville de Kénogami perd son caractère de société traditionnelle alors que les tendances de l'industrialisation et de l'urbanisation se manifestent. Certains traits culturels se modifient et changent. Contrairement à l'ancienne structure rurale fondée sur une économie agricole, la ville accueille les industries et les commerces où se rassemblent les masses laborieuses et les nouveaux consommateurs de biens et services.

En 1928, le mari d'Ivy, un Saguenayen d'origine, devient propriétaire d'un magasin de tissus pour la couture. Les revenus que génère le commerce sont amplement suffisants pour nourrir et vêtir la famille. Ivy explique que le commerce rapporte de l'argent surtout en temps de grève et de guerre. Qu'advienne un recul économique et les consommateurs n'achètent plus les vêtements en magasin, mais viennent acheter les matériaux nécessaires pour les confectionner. Mme Bradbury s'occupe d'administrer l'argent que lui verse son mari. Toutes les semaines, il lui remet un montant d'argent pour acheter la nourriture, entretenir la maison et voir aux besoins divers des enfants.

Le surplus d'argent qui ne sert pas à maintenir les besoins de sa famille, Ivy l'investit. Ainsi, elle planifie déjà sa retraite. À l'époque, les femmes qui investissent leur argent sont rares. Une fois de plus, Ivy se démarque par rapport aux autres femmes de son époque comme étant une femme indépendante. Elle assume pleinement ses actes.

«Mon mari me donnait un montant toutes les semaines pour la maison et c'était bien plus que j'avais besoin pour le ménage. J'ai gardé le reste. Quand j'ai commencé à faire des investissements, il n'aimait pas ça. Parce qu'il faut qu'on pense à notre vieillesse, il n'aimait pas ça, mais je l'ai fait *pareil*. J'investissais dans les *Bond*, les débentures et dans les "Trust company". J'en ai encore. C'est le seul revenu que j'ai, les intérêts sur l'argent. Parce qu'on n'avait pas d'argent du tout à la banque.» (# 239)

Pendant plus de trois décennies, le commerce a été la principale source de revenu pour la famille de Mme Bradbury. Elle vend le commerce en 1974. Les enfants de Mme Bradbury ont donc grandi dans un milieu à l'aise financièrement. Les ressources économiques n'étant point limitées, Ivy s'assurera aussi de l'instruction des enfants.

L'instruction

Pendant deux ans à Londres, le père d'Ivy étudie la médecine. Par contre, il ne complétera pas sa formation. Il avait le désir de terminer son cours de médecine au Canada, mais les coûts reliés aux études étaient, semble-t-il, trop élevés. Il a quand même travaillé dans les hôpitaux une bonne partie de sa vie comme employé subalterne. D'une certaine façon, Ivy suit les traces de son père.

Notre informatrice termine son cours primaire dans une école publique de Régina. À cette époque, Ivy estime qu'elle est une étudiante modèle, une première de classe. Encore aujourd'hui, Mme Bradbury conserve les papiers qui confirment ses dires. À l'adolescence, notre informatrice poursuit son instruction au collège de Winnipeg au Manitoba où elle apprend la langue japonaise.

«Pour apprendre le japonais, j'avais choisi un professeur qui ne parlait pas un mot d'anglais. J'ai trouvé que c'était mieux. En quelques semaines, j'ai été capable de faire des lectures. L'orthographe, c'était difficile. C'est les caractères chinois. C'est bien compliqué, mais j'ai appris. J'ai trouvé ça fascinant d'être capable d'écrire avec un *brush*, j'ai aimé ça. J'avais appris cinq mille caractères environ.» (# 144)

Par la suite, Ivy fait une demande en médecine à l'Université McGill à Montréal. Les frais scolaires sont trop élevés et Mme Bradbury se dirige plutôt en techniques infirmières dans une école publique de Régina. Un peu plus tard, elle se spécialisera en obstétrique. Mme Bradbury exercera son métier dans deux pays avant son mariage.

Ivy attachera beaucoup d'importance à l'instruction de ses enfants. Dans les années 1940, Kénogami a son école primaire anglaise, l'école St-Mary. Malgré le fait que la majorité des institutions de la région soient de langue française, Mme Bradbury envoie ses enfants à l'école anglaise de Kénogami. Par la suite, tous les enfants d'Ivy termineront des études avancées. Sa fille va suivre un cours commercial à Standstead près de Sherbrooke. Deux de ses fils font leur

cours classique dans un collège français en Nouvelle-Écosse, plus précisément à Church Point, chez les Eudistes. Un de ses fils se forme en droit à l'Université Laval à Québec. Un autre commence des cours à Moncton et terminera son baccalauréat en histoire à l'Université du Québec à Chicoutimi.

On peut penser que s'il est possible pour les enfants d'Ivy de suivre des cours primaires dans une école anglaise à Kénogami, c'est que les générations d'anglais qui y ont résidé jouissaient d'une existence presque autonome, même en étant minoritaires dans la région. Cet enracinement leur a permis de se donner des institutions, des écoles, etc. Dans ce sens, on peut parler d'une communauté culturelle qui s'affirme. Les habitants anglais de Kénogami s'organisent pour protéger certaines valeurs comme leur langue. Ivy Bradbury fait partie intégrante de cette minorité. Elle ne renie pas ses origines. D'une certaine façon, elle fait un transfert culturel sur ses enfants en les envoyant à l'école anglaise dans une région où les écoles françaises sont majoritaires et même si la famille de son époux est française et catholique. Mme Bradbury cherche peut-être inconsciemment à léguer une partie de son patrimoine, de sa culture d'origine, à ses enfants par l'apprentissage de sa langue maternelle. Nous pouvons constater que la distribution de la population sur le territoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean, et plus précisément dans la ville de Kénogami, crée des zones mixtes où les individus de langue française et anglaise sont mis en contact quotidien. Que ce soit au plan de l'éducation comme au plan du travail, les deux ethnies se côtoient.

La modernité

La première fois qu'Ivy écoute la radio, elle demeure à Régina. "(...) *c'était drôle à voir, il y avait beaucoup de statique et on n'était pas capable d'entendre.*" (# 414) Mme Bradbury a eu sa première télévision dans les années cinquante. L'automobile à transmission automatique attirera rapidement l'attention d'Ivy, qui apprend à conduire dès après la guerre. A-t-on déjà vu une femme qui conduit une voiture à cette époque?

«Je conduisais l'automobile. On a eu la première automobile à transmission automatique dans la région parce que moi, avec la "clutch", ça ne marchait pas. Quand j'ai vu la voiture automatique, j'ai dit:

- C'est de toi que j'ai besoin.

On l'a achetée tout de suite. Mon mari voulait des gros *chars*. Il avait deux gros *chars*. J'ai dit:

- Donnez-moi un petit *char*, ce sera plus facile.
 Mais non, parce qu'il m'a dit:
 - S'il t'arrive un accident, tu es protégée dans un gros *char* mais pas dans un petit *char*.
 Quand il est décédé, j'ai vendu les deux voitures et j'ai acheté une "Valiant", je pense, la première. C'était pas trop petit, c'était un beau *char*. Et finalement, le dernier *char* que j'ai eu, c'était une "Chevette". J'aimais beaucoup ma petite "Chevette".» (# 397)

Conclusion

À cette étape de l'analyse se dessine l'image d'une femme en avance sur son temps. Elle investit son argent. Elle parle trois langues. Elle conduit et possède sa propre automobile. Son métier l'amène à voyager et à côtoyer diverses cultures. Ivy Bradbury est une femme qui va au bout de ses idées, sans tenir compte de l'opinion que les gens qui l'entourent peuvent avoir d'elle. Sous ce rapport, elle s'intègre facilement tout en étant à l'avant-garde dans la société d'accueil qu'est le Saguenay des années 1940 à 1960.

Les étapes de la vie, un parcours

La vie familiale

Deux phases structurent la vie de notre informatrice: la première fait référence à la pratique de son métier d'infirmière, tandis que la deuxième phase fait référence à sa famille. La famille dont il est question ici s'éloigne du concept de la famille rurale. Il s'agit d'une famille vivant dans un milieu urbain, plus précisément à Kénogami, au Saguenay–Lac-Saint-Jean. La famille est moins typique que les familles de cultivateurs de la même époque, pour qui l'entraide entre les membres était un point fondamental pour la survie du groupe familial.

La mère d'Ivy se nomme Louisa Jane King et son père, Théodore Walter Bradbury. Ivy n'a aucun souvenir de ses grands-parents paternels et maternels. Les parents d'Ivy ont eu trois enfants: Ivy, Daisy et Léonard. Ivy est la cadette de la famille. Sa soeur, Daisy, est de quatre ans son aînée. Au moment de l'entrevue, sa soeur est toujours vivante, elle a quatre-vingt-onze ans et demeure à Vancouver. Son frère Léonard demeure également à Vancouver. Dans la famille d'Ivy, à Londres, ce sont les "nannys" qui s'occupent d'éduquer la progéniture. Ce ne sont pas les

parents qui élèvent les enfants, mais des femmes engagées. Selon Mme Bradbury, en Angleterre l'éducation des enfants est très sévère. De plus, Ivy précise qu'il était inhabituel qu'elle prenne le repas en même temps que ses parents.

Une fois mariée, après la naissance de son premier bébé, Ivy rend visite à ses parents à Vancouver. Ses parents ne lui pardonnent toujours pas d'avoir embrassé la religion catholique.

«Quand Bernard avait un an, quatorze mois environ, j'ai fait un voyage à Vancouver pour visiter mes parents. C'était pas trop pire et le "baby" les intéressait. J'étais bien contente, surtout parce que j'ai pu voir mon père qui est mort quelques mois plus tard. Toute la famille était sévère! Mon père avait dit que c'était comme si j'avais mis un couteau dans le dos de ma mère quand j'ai changé de religion. C'était dur.» (# 437)

Mme Bradbury n'est pas issue d'une famille très unie. Elle passe sa vie adulte dans la non-acceptation, par ses parents, de son choix religieux. Ce non-respect provoque chez Ivy une quête d'indépendance. Elle se sépare de sa famille et ne garde que très peu de contacts. On ne peut parler d'entraide et d'unité familiale entre les membres de cette même famille.

Le mari d'Ivy descend d'une famille canadienne-française plus nombreuse. Il adhère au mode de vie traditionnel. Plus exactement, son mari est saguenayen d'origine. Il est le seul garçon d'une famille de sept enfants. Il passe son enfance encadré de six sœurs. Ivy spécifie dans ses propos que son mari est "de la vieille école". Pour lui, les femmes ont comme tâche d'entretenir la demeure familiale, de cuisiner, de coudre et surtout de ne pas travailler à l'extérieur de la maison.

Les hommes quant à eux, sont chargés d'établir des contacts commerciaux et de subvenir aux besoins de leur femme et de leurs enfants. Selon Mme Bradbury, son mari n'est pas moderne et ne voit pas d'un "bon oeil" le travail de la femme à l'extérieur de la maison. *"Il disait: Il n'est pas capable de garder sa femme, elle est obligée de travailler. Ils étaient comme ça, les vieux Canadiens-français. Il n'aimait pas ça du tout que je travaille!"* (# 222)

Néanmoins, Ivy n'aime pas cette domination de l'homme sur la femme, cette idée de la femme entretenue. La plupart du temps, lorsque Mme Bradbury parle de son mari, elle éprouve le besoin de préciser: *"Mon mari, il n'aimait pas ça que je travaille. J'étais enfermée."* (# 454)

L'ancienne culture de la région est assez traditionnelle et son mari la reflète très bien lorsqu'il empêche sa femme d'exercer son métier d'infirmière. Après son mariage qui survient à l'âge de 34 ans, Ivy délaisse sa profession et essaie de se consacrer à sa famille. Elle apprend les différentes tâches reliées à son nouveau statut d'épouse et de mère de famille. Mme Bradbury se familiarise avec la manière de faire la cuisine, une tâche qu'elle n'apprécie pas du tout.

«C'était pas intéressant de faire la cuisine parce que mon mari, si je faisais quelque chose de différent, de spécial, il regardait ça:

- Qu'est-ce que c'est ça?

Il repoussait le plat, il ne voulait pas même goûter là, s'il y goûtait, il trouvait ça bon. Il n'avait jamais d'appétit. J'ai appris à faire des tourtières. Mon mari m'a dit:

- C'était meilleur que celle de sa mère!

J'étais bien surpris de ça.» (# 385)

Elle apprend à confectionner des vêtements pour ses enfants: robes, jupes, pantalons. Outre ses activités ménagères, Ivy collectionne les timbres et fait partie d'une association féminine.

À travers l'histoire de cette femme, il est clair qu'Ivy a une forte personnalité et est capable de se percevoir comme jouant plusieurs rôles à la fois. Ivy et sa famille sont reconnues comme faisant partie d'une certaine classe marchande. Quoique Mme Bradbury s'intègre à son milieu, elle prend également conscience d'être perçue par ceux qui la côtoient, soit par les membres de sa famille, soit par les clients (es) du commerce de son mari, comme une femme d'origine anglaise, catholique de surcroît, une épouse, une mère et une partenaire de son mari dans les affaires.

De la naissance à la mort

Notre informatrice naît le quatre juillet 1906, son mari en 1900. Mme Bradbury et son mari, François-Xavier Fortin, se marient le 9 septembre 1940. Les fréquentations ont été de courte durée. M. Fortin est le cousin du père Grenier qu'Ivy a soigné en Colombie-Britannique. D'ailleurs, c'est le père Grenier qui insiste auprès d'Ivy pour qu'elle rencontre M. Fortin chez lui. Mme Bradbury se souvient de sa première visite.

«C'était un monsieur qui demeurait avec ses six soeurs, toutes célibataires, et sa mère. C'était comme un couvent et lui était le père.

Il m'a demandée en mariage. J'ai hésité, épouser la famille là. Mais

j'ai pensé aussi que j'avais environ trente-quatre ans dans le temps, j'étais toute seule, c'est pas intéressant, je n'avais pas de famille. Finalement, je me suis mariée avec F.-X. Fortin. Il avait quarante ans, j'en avais trente-quatre. Il n'avait jamais été marié.» (# 206)

L'abbé Grenier célèbre leur mariage à cinq heures du matin à l'église Sainte-Famille de Kénogami. La fête se déroule dans l'intimité en compagnie des proches parents de la famille Fortin, mais en l'absence des parents Bradbury. Les nouveaux mariés font leur voyage de noces à Niagara Falls. On ne peut concevoir cette union comme un mariage d'amour, mais comme une union qui fait suite à une décision raisonnée. Ivy avance en âge et n'a pas encore d'enfants. Le mariage est donc le premier pas vers la procréation et par le fait même, une nouvelle famille se forme. Le mariage est aussi une manifestation importante au plan individuel et social. Pour Ivy, elle affirme, par ce rite de passage, sa volonté de créer sa propre famille en milieu saguenayen. Par ce mariage, elle s'associe à une famille marchande francophone qui est fortement attachée aux valeurs traditionnelles de la région.

Mme Bradbury conçoit son premier bébé peu après son mariage. Elle a ce premier enfant à trente-cinq ans. Son conjoint en a quarante. Toutes les naissances ont lieu à l'hôpital. Les deux premiers enfants à Chicoutimi, les deux derniers voient le jour dans une clinique privée de Jonquière. Le médecin de la clinique privée charge trente-cinq dollars, ce qui comprend des rencontres mensuelles pendant toute la durée de la grossesse et deux mois de suivi après l'accouchement.

Mme Bradbury met au monde quatre enfants, trois garçons et une fille: Bernard, Robert, Jane et Léonard. Ivy a fait une fausse-couche après la naissance de Robert, son deuxième bébé. Notre informatrice semble avoir eu des accouchements difficiles.

«J'ai eu de la misère à la naissance. C'était mieux d'avoir une césarienne, mais je n'ai pas voulu parce que dans ce temps-là, on n'était pas capable d'avoir plus de trois césariennes.» (# 250)

Après ses couches, elle bénéficie de dix jours de relevailles. Une personne vient l'aider à la maison. On ne sait s'il s'agit d'une femme engagée ou d'un membre de la famille. Ivy aurait aimé avoir un autre enfant, surtout une autre fille. Son mari s'y oppose. Il est certain que l'âge du couple au moment du mariage a eu un effet sur la taille de la famille.

La santé de M. Fortin semble avoir toujours été précaire. Souvent malade et souffrant, les médecins ne découvriront son cancer qu'après sa mort survenue en 1966. Ivy est alors âgée de soixante ans. Par contre, Mme Bradbury a une bonne santé, quoique avec l'âge un problème visuel se déclare. Elle doit même subir une opération aux yeux. Par la suite, comme tout au long de sa vie, Ivy se prend en main et contacte l'Institut des aveugles.

«(...) je suis légèrement aveugle. J'ai une petite machine là, donnée par l'Institut des aveugles parce que je ne suis pas capable de lire. Ils envoient les cassettes, c'est merveilleux ça. J'ai toute la Bible sur cassette.» (# 332)

Les lieux d'apprentissage de la vie en groupe

Chez Mme Bradbury, les lieux d'apprentissage de la vie en groupe se structurent en partie autour d'un aspect, la langue, que ce soit au cours de ses voyages ou dans la vie de tous les jours dans la région d'accueil, le Saguenay-Lac-Saint-Jean. Mme Bradbury, en allant exercer son métier à l'extérieur du Canada et en décidant de se marier avec un homme d'origine saguenayenne, a choisi de rompre avec le passé, de recommencer pour ainsi dire sa vie en s'intégrant à la société régionale. Cette coupure ne se fait pas sans un long cheminement.

Au Japon, notre informatrice crée un lien d'amitié, d'échange culturel avec un jeune couple. C'est un Écossais marié à une Japonaise. C'est le seul lien d'échange avec les gens du milieu qu'Ivy entretient, à part, bien sûr, des jeunes filles qu'elle soigne à l'hôpital du quartier "licencé". La plupart des autres contacts se font en milieu de travail avec les pères Dominicains ou avec les Ursulines. D'ailleurs, Mme Bradbury a gardé contact avec une soeur de Québec qu'elle a connue au Japon pendant son service. Cette soeur parlait également le Japonais. On peut dire qu'au Japon, le cercle de contacts d'Ivy se structure en partie autour des membres des congrégations religieuses qui font du missionariat dans ce pays. Les échanges se font plus souvent avec des gens d'autres cultures qu'avec les habitants de culture japonaise. Mme Bradbury s'intègre assez facilement au Japon car elle apprend la langue. La connaissance de la langue reste un premier facteur d'intégration. En dépit de sa facilité d'adaptation, Ivy tient quand même à garder sa propre langue. En somme, Ivy a une grande capacité d'adaptation culturelle. Ce à quoi elle tient par-dessus tout, c'est de pratiquer sa foi catholique.

À Kénogami, Ivy est admise dans la communauté anglaise. Les membres féminins de cette communauté minoritaire se regroupent en fonction de diverses activités. Selon la proximité

géographique, ces activités rassemblent ces femmes et assurent une meilleure appartenance à leur milieu.

«Je ne parlais pas beaucoup de français dans ce temps-là. J'étais avec la Ligue catholique féminine, c'était anglais: *Catholic women's league*. J'ai été présidente régionale et ensuite présidente provinciale, j'ai voyagé pas mal. Je suis encore membre honoraire. C'était durant les années soixante. Je pense que j'étais présidente! Ils voulaient que je prenne un poste national, mais j'ai pas voulu, (...).»

(# 365)

Dans la région, on demande souvent Mme Bradbury pour traduire dans les deux langues, le français ou l'anglais. Elle apporte cette aide, soit pour les affaires de son mari, soit pour l'hôpital de Chicoutimi.

Bien que la ville de Kénogami soit majoritairement habitée par des Saguenayens de langue française, on prend conscience qu'il y a eu formation d'un petit groupe de familles de langue anglaise dans certains quartiers. D'une certaine façon, notre informatrice s'y greffe et en profite. Ce groupe permet à Mme Bradbury des périodes de transition; ainsi elle peut s'adapter plus graduellement à son milieu environnant. Avec l'aide de ces groupes, l'intégration directe d'Ivy à la société d'accueil pose peu de problèmes. Ce qui n'empêche pas la volonté d'intégration de notre informatrice pour poursuivre une existence conforme, le plus possible, aux règles et valeurs de la culture locale, tout en définissant son identité de Saguenayenne d'origine anglaise.

Conclusion

En reconstituant les étapes de la vie d'Ivy Bradbury, nous pouvons retracer les différents axes autour desquels s'organise son existence. Le périple migratoire de notre informatrice ne s'est pas fait sans modifications et réaménagements de sa culture première. L'histoire d'Ivy, c'est l'histoire d'une femme qui, à force de volonté, construit son identité. D'origine britannique, immigrante au Canada, catholique par choix, Saguenayenne par concours de circonstance et par choix, Ivy a fondé sa famille et devient une véritable Kénogamienne d'appartenance. Elle se forme, d'un déplacement à un autre, précisant son identité, toujours en accord avec ses propres valeurs.

On se rappelle qu'Ivy quitte son pays d'origine à l'âge de six ans à cause de la santé précaire de son frère. N'ayant que très peu d'informations sur son enfance et son adolescence passées à Londres et par la suite au Canada, on dégage tout de même quelques points intéressants. Le premier point qui marque ce récit est le désir de la mère d'Ivy de se rapprocher de sa culture première. Elle croit réaliser ce rapprochement en quittant Régina pour Vancouver. De façon inconsciente, sa mère vit une perte d'identité.

Un deuxième point qui ressort de ce récit est la conversion d'Ivy à la religion catholique. Ce changement majeur dans sa vie montre la capacité de prise en main par notre informatrice de sa destinée.

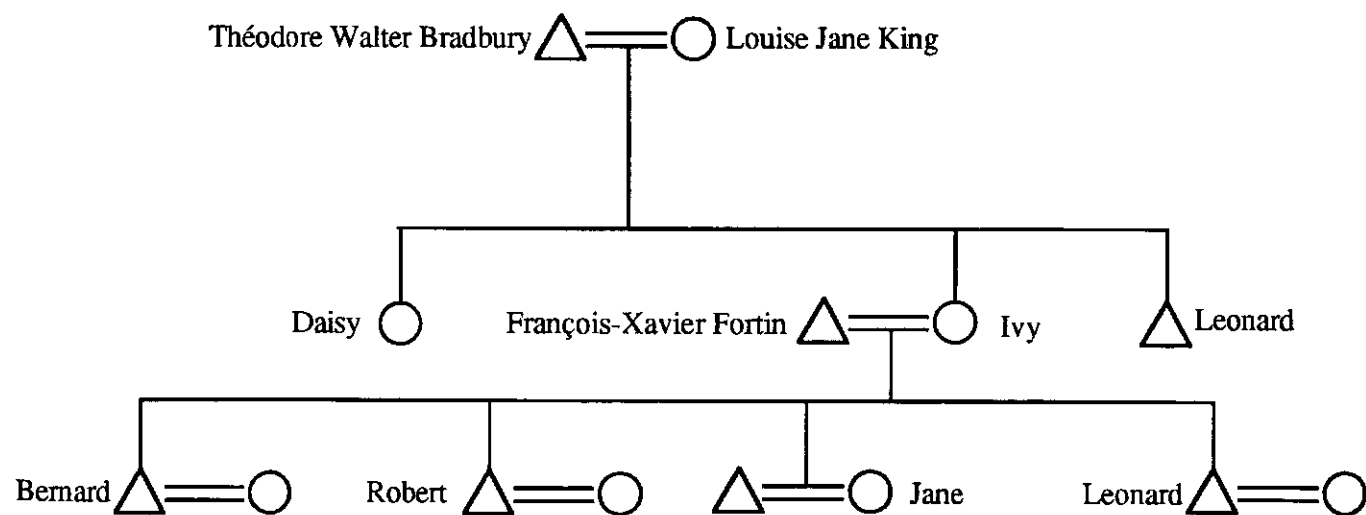
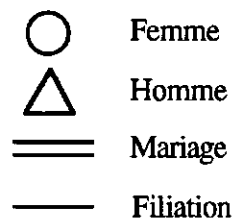
Rejetée par sa famille, Ivy part travailler au Japon. Pour cette jeune femme, c'est le commencement forcé d'une quête d'indépendance. Son rôle d'infirmière et les fonctions qui s'y rattachent font qu'elle se sent acceptée et reconnue par les congrégations religieuses qui chapeautent son travail dans le milieu Japonais. À travers toutes les étapes de sa vie, elle s'adapte selon les contraintes de la situation où elle se trouve et selon ses désirs et intérêts. On peut penser qu'à travers les différentes régions où Ivy exerce sa profession, elle arrive à développer sa propre identité. En changeant d'environnement géographique et social, Mme Bradbury s'adapte et s'intègre aux différents milieux et sociétés qui croisent son chemin tout en restant elle-même. Elle est capable d'ambivalence culturelle, car elle maintient certains points d'ancrage culturels auxquels elle s'appuie constamment, sa religion et sa langue maternelle; cette masse critique qui permet à Ivy d'affirmer son identité première, sa forte personnalité, facilite pour elle l'intégration à sa nouvelle communauté d'accueil.

La coupure avec son environnement d'origine et son choix incitent Ivy à modifier son identité. Le fait qu'elle soit catholique a favorisé son intégration dans son pays d'accueil, le

Saguenay–Lac-Saint-Jean. De plus, son arrivée dans cette région du Québec lui permet de maintenir sa langue anglaise, langue qu'elle lègue à ses enfants à travers le système scolaire. On peut donc identifier chez Ivy une identité complexe aux facettes multiples. Au cours de sa vie, femme de coeur et femme de tête, en respectant ses valeurs les plus chères, Ivy a bâti sa nouvelle identité pour devenir véritablement une Saguenayenne, québécoise et canadienne.

ANNEXE

Reconstruction généalogique de la famille Brabury à partir du récit de vie



4.1

Ivy Bradbury

(Récit de vie)

DONNÉES SUR L'INFORMATRICE

NOM:	Bradbury
PRÉNOM:	Ivy
NAISSANCE:	4 juillet 1906
LIEU DE NAISSANCE:	Londres, Angleterre
STATUT CIVIL:	mariée
DATE DU MARIAGE:	9 septembre 1940
NOM DE L'ÉPOUX:	François-Xavier Fortin
ENFANTS:	3 garçons, 1 fille, 1 fausse-couche
OCCUPATION:	Garde-malade
INSTRUCTION:	College Winnipeg, Manitoba, collège affilié.

Enquêteur: Camil Girard

RÉSUMÉ

Madame Ivy Bradbury est née à Londres en Angleterre en 1906. Par ses expériences, elle est un témoin privilégiée d'un mode de vie aujourd'hui périmé. Étant arrivée au Canada à l'âge de six ans, elle nous fait part de la vie sur la côte Ouest. Son indépendance d'esprit, par rapport à certaines manières d'agir du début du siècle, est ce qui caractérise le récit de Madame Bradbury. En effet, elle ira jusqu'au Japon pratiquer son métier d'infirmière. Cette étape de sa vie est reliée à un changement de religion qui ne sera jamais accepté par ses parents.

De retour au Canada peu avant la Seconde Guerre mondiale, elle visite la région du Saguenay. À partir de cette période, la vie de madame Bradbury s'intègre plus volontiers dans des événements plus normatifs. Elle épouse un canadien francophone. Elle a des enfants, les élève, mais au décès de son mari, l'indépendance qui la caractérise refait surface.

Au gré des expériences vécues au contact d'autres cultures, madame Bradbury cherchera à approfondir sa connaissance de l'autre. Elle ne délaisse pas sa culture pour autant. Le changement de religion ne l'empêche nullement de garder un esprit critique envers sa religion d'adoption.

Son implication sociale, ses investissements, même mineurs, son célibat prolongé, ses visites outre-mer, la conduite de sa voiture, entre autres, sont en définitive, de madame Bradbury un symbole de féminisme d'avant-garde et de l'entrée des femmes dans la société régionale.

LISTE DES PERSONNES NOMMÉES

Son époux	François-Xavier Fortin
Ses enfants	Bernard
	Robert
	Jane
	Léonard
Sa mère	Louise Jane King
Son père	Theodore Walter Bradbury
Sa soeur	Daisy
Son frère	Leonard
Un professeur	Gorley
Une religieuse	mère Sainte-Antoinette
Un prêtre	Antoine Grenier
Un évêque	monseigneur Melançon
Des enfants	Joseph Tremblay
Un médecin	docteur Bélanger
Une belle-soeur	Alice
Un gendre	Leblanc
Des politiciens	Chrétien
	Trudeau
	Campbell
	Charest
	Lévesque

LISTE DES LIEUX NOMMÉS

Angleterre
Arizona
Arvida
Black Fryers
Canada
Chicoutimi
Church Point
Colombie-Britannique
Europe
Hawaii
Japon
Kénogami
Kitimat
Londres
Moncton
Montréal
New-York
Niagara Falls
Nouveau-Brunswick
Nouvelle-Écosse
Osaka
Ottawa
Québec
Régina
rue Lavoisier
rue Saint-Dominique
Sainte-Famille
Sherbrooke
St-John
Stanstead
Vancouver
Winnipeg

Partie I

La naissance en Angleterre

Je suis née le 4 juillet 1906 à Londres, Angleterre. Mon époux s'appelle F.-X., François-Xavier Fortin. Nous nous sommes mariés le 9 septembre 1940. Bernard est le plus vieux, il reste à Montréal. Il travaille pour une compagnie d'*insurance*. Ensuite, j'ai eu Robert, Jane et Léonard: trois garçons, une fille. J'ai aussi fait une fausse-couche après Robert. Durant ma vie, j'ai été garde-malade. Je suis allée au collège de Winnipeg, Manitoba. Après ça, j'ai été à l'université pour une couple d'années. C'était un collège affilié; je pense que c'était pour apprendre le japonais et d'autre chose. Ma mère s'appelait Louisa... Louise Jane King. Mon père s'appelait Theodore Walter Bradbury.

Je ne me souviens pas de mon grand-père ni de ma grand-mère. C'est drôle, je suis supposée savoir mais pas du tout. Dans ma famille, j'étais la plus jeune. On était trois enfants. Il y avait une soeur qui était quatre ans plus vieille que moi et un frère. Ma soeur s'appelait Daisy, elle est encore vivante. Elle a quatre-vingt-onze ans. Elle est née dans le mois de septembre. Elle demeure à Vancouver. Mon frère est décédé, ça fait dix ans. Il s'appelait Leonard. Il demeurerait à Vancouver aussi. Il a voyagé partout dans le monde. Il était millionnaire avant quarante ans. Il ne travaillait plus, il voyageait.

À Londres, nous demeurions à Black Fryers qui est une *suburb*. Mon père a étudié la médecine, il a fait deux années de médecine.

Mon frère était pas bien fort, il n'était pas en santé et les médecins ont dit: «Allez au Canada, l'air du Canada, c'est plus élevé, il sera mieux là.»

C'est pour ça qu'on est parti de Londres et que nous sommes venus en Canada. J'avais six ans. J'étais bien contente de venir au Canada mais quand j'ai entendu dire que je ne serais pas capable d'amener mon petit chien, c'était un petit «bull dog» anglais assez laid mais qui s'occupait de moi, j'ai crié: «Je vais pas au Canada».

"Si je ne suis pas capable de prendre Buster".

J'avais bien de la peine. Je suis venue sans mon chien. Mais au Canada, on avait toujours des chiens, deux, des fois trois. Quand j'avais trois ans, j'allais dans un *kindergarten*. Je me souviens

bien, on avait les tapis à terre, on s'endormait dans l'après-midi. Ensuite, j'ai fait mon école primaire. C'était une école privée.

La côte Ouest canadienne

40 Mon père avait fait ses deux années de médecine et il espérait faire les autres douze années au Canada, mais non. Il fallait qu'il recommence à zéro. Son père était décédé quatre mois avant notre départ. Il avait laissé pas mal d'argent. Quand on est arrivé à Régina, mon père a investi dans les propriétés mais, deux semaines après, il y a eu une tornade qui a tout détruit. Il avait
45 presque tout perdu. Comme ça, quand il a voulu continuer son cours pour devenir médecin, il n'avait plus assez d'argent pour payer. Il est allé travailler dans les hôpitaux comme "sous-gradué".

Pour venir au Canada, on a pris le bateau, il n'y avait pas l'avion dans ce temps-là. Il n'y
50 avait pas les *rédars* non plus, pour voir les blocs de glace, les *icebergs*. On est parti et deux, trois jours après, nous étions entourés par les *icebergs*. J'avais six ans dans ce temps-là, j'ai trouvé ça fascinant, voir les *grosses* blocs. Le capitaine du bateau a dit qu'il y avait deux fois plus de glace en dessous. Après avoir été immobilisé pendant quatre jours, le bateau a pu repartir. Le navire, c'était le *Corsican*, et quand il est retourné en Angleterre, il s'est fait frapper par un *iceberg*.

55 On a débarqué à St-John, New Brunswick. On a pris le train pour Régina. Ma mère n'aimait pas beaucoup Régina. Elle a entendu parler de Vancouver. C'était plus anglais là que l'Angleterre même. Mais il a fallu attendre plusieurs années avant qu'on ait assez d'argent pour déménager. C'était en 1918.

60 Je me souviens bien de l'armistice. Toute la nuit, les cloches des églises ont sonné. C'est une guerre terrible, en 14-18. Mon père n'avait pas donné son âge réel pour aller s'engager dans l'armée, il était bien dans les 60 ans. Il était dix ans plus vieux que ma mère. Ma mère avait téléphoné au département de guerre pour dire l'âge réel de mon père. Il n'était pas capable d'aller
65 au front mais il travaillait toujours dans les hôpitaux ici.

J'avais douze ans quand on est parti de Régina pour Vancouver. Je suis allée à l'école, j'aimais bien la médecine mais on n'avait pas assez d'argent. L'Université McGill m'a écrit: «Ça va vous coûter cinq mille *piasses*». Ce cinq mille *piasses*, je ne l'avais pas.

70

C'est pour ça que j'ai fait un cours comme garde-malade et que j'ai travaillé dans des hôpitaux. Le cours se donnait dans une école publique à Régina. À Vancouver, je me souviens bien de monsieur Gorlay qui était professeur. J'ai *toute* mes papiers, j'ai été toujours «premier» de classe. Mes enfants ne croient pas ça mais c'est vrai.

75

Le changement de religion

J'étais dans une famille bien religieuse, mais protestante. C'étaient des Baptistes. J'étais toujours attirée par l'Église catholique même quand j'étais bien jeune. J'ai lu le livre *The Faith of our Father*, sans le dire à mes parents. Ils n'auraient pas aimé ça. J'ai attendu jusqu'à l'âge de
80 vingt et un ans pour prendre ça au sérieux et j'ai été baptisée catholique. Je ne l'ai pas dit. Le prêtre a dit: «C'est mieux de ne pas le pas dire à tes parents.»

Après une couple d'années, j'ai pensé que c'était mieux de le dire. Ça a fait toute une
85 histoire, c'était pas drôle. C'était impossible de rester chez nous avec ça. Dans ma famille, c'était bien sévère. On n'avait pas le droit d'aller au cinéma. Même quand on allait voir les parties de hockey, on était supposé être séparé du monde en général. C'était beaucoup plus sévère que l'Église catholique.

90

Partie II

L'expérience japonaise

95 J'avais entendu parler qu'au Japon, ils avaient besoin des gardes-malades canadiennes, j'avais 21, 22 ans. Je suis allée voir à l'ambassade japonaise et ils m'ont dit: «Ah! oui, on a absolument besoin des gardes-malades!» Comme ça, je suis allée au Japon en bateau. J'ai été là cinq années. J'y ai vu bien des choses. C'était en 1934, je pense. J'aimais beaucoup les Japonais. C'est du monde bien gentil.

100

On est allé par Hawaii, on a été à Osaka. C'est *une belle* pays mais il y a toutes sortes de choses là. Je me souviens qu'une nuit, il y avait beaucoup d'insectes. On mettait les *nets* sur les lits vers quatre heures de l'après-midi et quand arrivait l'heure de se coucher, c'était plein d'insectes partout.

105

Une nuit, j'ai mis mes pieds dans le lit, je sentais un peu d'humidité et quelque chose de froid. J'ai tourné les couvertures et il y avait un gros serpent. J'avais assez peur, j'ai crié. J'avais une servante japonaise qui demeurait en bas et elle est venue. Elle a dit:

«Oh! ça, c'est pas grave! C'est les petits qui sont dangereux.»

110 Elle a pris un balai, elle a dit:

«Mettez ça dehors.»

Une nuit, c'était durant les grosses chaleurs, j'étais allée dans le nord où se trouvent de petites îles. Un matin, on s'est levé, elles étaient parties, elles n'étaient plus là. Il y avait beaucoup
115 de monde qui demeurait dans ces îles. Après deux ou trois semaines, elles sont remontées, il n'y avait plus rien sur ces îles. C'était des îles volcaniques. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait, semble-t-il. Il n'y avait plus d'îles. C'étaient des tremblements de terre je suppose.

Il est arrivé toutes sortes de choses. J'ai vu une affaire que je n'ai jamais montré aux
120 touristes. Beaucoup de Japonais ne savaient pas que cela existait. Ça s'appelait les quartiers "licencés". C'était une grosse source de revenus pour le pays. Il y avait un grand mur autour de ça. J'y suis allée comme garde-malade avec un médecin pour quelqu'un qui était malade là-dedans. Quand on entrait, il y avait des grandes vitrines, comme les vitrines d'un magasin et en arrière de ça, il avait une belle Japonaise... *and a bel* kimono et tout ça. À côté d'elle, il y avait un carton. Ça
125 disait:

"Vous pouvez passer une, deux ou trois heures ou toute la nuit avec elle".

Il y en avait trois groupes: «une» qui était garantie sans maladie, elle était en bonne santé, ça coûtait beaucoup plus cher. La deuxième, c'était supposé être correct mais ce n'était pas garanti par exemple. La troisième ne demandait pas cher mais elle pouvait avoir plein de maladies.

130 Ces petites filles étaient vendues par leurs pères pour payer l'éducation de leurs garçons parce que les filles au Japon, ça ne comptait pas, c'étaient les garçons. Lors de l'anniversaire d'un mort, c'est votre fils qui passe la journée à prier pour que son père entre au ciel. Mais les filles n'avaient pas d'âme comme ça.

135 À l'hôpital où j'ai travaillé, ils essayaient de prendre les petites filles, de les aider mais souvent, c'était trop tard, la mort venait en quelques semaines. On les soignait. On n'avait pas d'antibiotiques mais on les aidait un petit peu. Il y avait beaucoup de filles là-dedans! Ça coûtait cher. C'était la plus grosse source de revenus pour le pays mais il n'y avait pas beaucoup de
140 monde qui savait que ça existait.

Les contacts au Japon

Pour apprendre le japonais, j'avais choisi un professeur qui ne parlait pas un mot d'anglais.
145 J'ai trouvé que c'était mieux. En quelques semaines, j'ai été capable de faire des lectures.
L'orthographe, c'était difficile. C'est les caractères chinois. C'est bien compliqué, mais j'ai
appris. J'ai trouvé ça fascinant d'être capable d'écrire avec un *brush*, j'ai aimé ça. J'avais appris
cinq mille caractères environ.

150 Avant la guerre, l'ambassadeur *canadienne* est venu me voir et il m'a dit:
«Si vous ne voulez pas aller dans un camp de concentration, vous êtes aussi bien de retourner au
Canada tout de suite.»
Je n'ai pas voulu partir mais il a dit:
«Il y a toujours une possibilité de revenir après.»
155 Mais, c'est pas arrivé.

J'étais payée en argent japonais que je recevais tous les mois. J'avais un bon salaire parce
que j'étais chef d'un petit hôpital. C'était pas mal la même chose que si j'avais travaillé comme
superviser au Canada. Au Japon, j'ai eu des amis, surtout un couple. C'était un écossais qui était
160 marié avec une Japonaise. Il avait des enfants et quelques-uns me semblaient pas mal Écossais.

Les vrais Japonais, les hommes, ne m'intéressaient pas du tout. J'ai eu plusieurs amis qui
m'écrivaient. Je travaillais avec les Ursulines. J'ai aussi connu des pères Dominicains. Ils ont été
bien gentils. Les Ursulines étaient dans l'éducation. Elles sont restées au Japon. Elles sont allées
165 dans un camp de concentration. Il y en a encore une qui est à Québec. Je l'avais connue au Japon.
Elle s'appelle mère Sainte-Antoinette. Elle parle bien le Japonais. Son frère était bien connu, il
avait écrit un livre. Il est mort, ça fait longtemps.

Le retour au pays

170 Quand j'ai travaillé dans un petit hôpital en Colombie-Britannique, j'ai connu un prêtre qui
venait du Québec. Il était bien malade dans le train et il a été mis dans un hôpital. Il ne parlait
presque pas l'anglais. J'ai essayé de l'aider. Il s'appelait Antoine Grenier et il est parti pour
l'Arizona. Je ne sais pas ce qu'il faisait là. Il m'avait dit que si jamais j'étais dans l'Est du Canada,
175 je pourrais venir le voir. Il restait à Kénogami au Saguenay.

Quand je suis revenue du Japon, je n'étais pas capable de rester chez nous. J'avais fait une application pour une *job* à Lyon Hospital in New York. J'avais déjà étudié en *obstetric*. J'ai pensé en venant, je vais peut-être arrêter le voir quelques jours. J'ai été tellement bien reçue que je suis restée là quelques jours et finalement, l'évêque, monseigneur Melançon, avait entendu parler de moi et il est venu me voir. Il a dit:

«J'ai entendu dire que vous avez un degré spécial en *obstetric*.»

Dans ce temps-là, les naissances ne se faisaient pas à l'hôpital de Chicoutimi, c'était contre les règles pour les religieuses.

Il dit:

«Les femmes se meurent à la maison. En cas d'hémorragie, ils ne sont pas équipés.»

J'ai répondu:

"J'aimerais bien monseigneur, mais c'est impossible, je ne parle pas un mot de français.

Il a dit:

«Ah! c'est pas grave, des petits bébés, ça parle *toute* la même langue.»

J'ai dit:

«Je vais y aller pour quelques semaines...»

Il a dit:

«Je vais arranger ça avec l'hôpital, je vais arranger ça.»

C'était en 1939.

La première semaine, on a eu neuf bébés, six Tremblay, trois Joseph Tremblay. J'avais assez peur de les mêler. À l'instant que je voyais une petite patte, quelque chose qui sort, je mettais le nom tout de suite. J'avais tellement peur. Mais quelques semaines après ça, on avait une grande pouponnière de 62 lits.

La vie au Canada français

Le prêtre Grenier avait un cousin qui restait à Kénogami. Il voulait que j'aille le voir et j'y suis allée. C'était un monsieur qui demeurait avec ses six soeurs, toutes célibataires et sa mère. C'était comme un couvent et lui était le père. Il m'a demandée en mariage. J'ai hésité, épouser la famille là. Mais j'ai pensé aussi que j'avais environ trente-quatre ans dans le temps, j'étais toute seule, c'est pas intéressant, je n'avais pas de famille. Finalement, je me suis mariée avec F.-X. Fortin. Il avait quarante ans, j'en avais trente-quatre. Il n'avait jamais été marié. Il était le seul garçon dans la famille avec six soeurs. On avait un magasin à Kénogami.

L'abbé Grenier nous a mariés à Sainte-Famille, à Kénogami. On a fait ça bien tranquillement. Mes parents ne sont pas venus. Ils n'aimaient pas ça du tout parce que j'étais catholique et ils n'avaient pas compris ça. Je n'avais qu'une soeur, elle ne m'avait pas parlé depuis une dizaine d'années et elle m'a appelée. C'était pas mal brisé mais mon frère était raisonnable. Il avait dit: «C'est ta vie, tu fais comme tu veux avec.»

On s'est marié le matin à cinq heures. On a fait un voyage à Niagara Falls.

Mon mari avait un magasin à Kénogami. Quand on est revenu, j'ai travaillé un petit peu à l'hôpital, ils me demandaient quand ils avaient besoin d'une garde-malade de langue anglaise, mais mon mari n'aimait pas ça du tout. Il disait:

«Il n'est pas capable de garder sa femme, elle est obligée de travailler.»

Ils étaient comme ça, les vieux Canadiens français. Il n'aimait pas ça du tout que je travaille! Dans ce temps, l'Alcan, Price, les gros *boss*, c'étaient des Anglais. Leurs femmes ne parlaient pas français du tout. Il fallait que j'aille au magasin. Je suis allée des fois dans l'après-midi. J'ai travaillé dans le magasin un petit peu pour servir les Anglais.

C'était un magasin de coupons, on vendait tout pour le monde qui faisait de la couture. On a fait de l'argent avec le commerce parce que quand il y avait les grèves, les affaires allaient mal, le monde venait pour acheter le matériel à la verge. Tu pouvais faire une petite robe pour une couple de *piasses* quand tu en payes vingt-cinq dans un magasin.

Partie III

"J'ai commencé à faire des investissements".

Mon mari me donnait un montant toutes les semaines pour la maison et c'était bien plus que j'avais besoin pour le ménage. J'ai gardé le reste. Quand j'ai commencé à faire des investissements, il n'aimait pas ça. Parce qu'il faut qu'on pense à notre vieillesse, il n'aimait pas ça, mais je l'ai fait *pareil*. J'investissais dans les *Bond*, les débentures et dans les *Trust company*. J'en ai encore. C'est le seul revenu que j'ai, les intérêts sur l'argent. Parce qu'on n'avait pas d'argent du tout à la banque. J'ai bien fait parce que ça coûte cher vivre ici dans un bel appartement. C'est le plus bel appartement de l'édifice.

La naissance des enfants

J'ai eu mes enfants presque tout de suite après mon mariage. Rendu à trente-cinq ans, si tu
 250 veux avoir des enfants, il faut qu'on commence tout de suite. J'ai eu de la misère à la naissance.
 C'était mieux d'avoir une césarienne, mais je n'ai pas voulu parce que dans ce temps-là, on n'était
 pas capable d'avoir plus que trois césariennes. Et il en est venu au moins quatre, deux filles et
 deux garçons comme ça... J'ai accouché à Chicoutimi, à l'hôpital deux fois. Sur la rue Saint-
 Dominique, il y avait un médecin qui avait un petit hôpital privé. Les deux derniers enfants, je suis
 255 allée à cet endroit. Il chargeait trente-cinq *piasses*. On était capable d'y aller tous les mois, du
 début de la grossesse jusqu'à la naissance du bébé. Après la naissance, on pouvait y retourner
 pour six semaines, deux mois. Il nous soignait encore. C'était pas cher. J'ai pas eu de misère.

Moi, je suis née à la maison. J'ai une photographie quelque part de moi. J'avais deux
 260 jours et j'étais avec une garde-malade. Elle est habillée comme une garde-malade, une *nanny* qu'ils
 appellent. On avait toujours des *nannies*. C'était sévère en Angleterre! On restait avec la *nanny*.
 On ne mangeait pas avec nos parents.

Après la naissance de mes enfants, c'était dix jours de repos, le temps des relevailles. À
 265 présent, ça part tout de suite, quelques heures après. Pour les relevailles, j'avais toujours
 quelqu'un pour m'aider. Le premier que j'ai eu, c'est Bernard, puis Robert, c'était certainement
 deux années après. Ensuite, il y a une fausse-couche entre Robert et Jane. Je l'ai faite pas mal au
 commencement de la grossesse, peut-être à trois mois... C'était difficile! J'ai eu une hémorragie.

C'est plus différent entre Bobby et Jane. J'avais les deux garçons et j'avais Jane et le quatrième,
 270 c'était supposé être une autre fille. Jane devait avoir une petite soeur, mais ce fut encore un garçon,
 Léonard. J'ai donc eu une fille et trois garçons. J'ai essayé d'en avoir un autre mais mon mari a
 dit: «Ah! non, on est trop vieux, on en a assez comme ça.»
 Et elle n'a pas souffert d'avoir une petite soeur.

Le retour à l'indépendance

Dans le temps de la Première Guerre, tout le monde travaillait. Si on avait une autre guerre
 de même, il y aurait des *jobs* pour tout le monde. On a fait de l'argent avec le magasin. Le
 280 magasin a été construit en 1928. Ça a été vendu en 1974, je pense. J'ai fait un voyage une fois
 quand mon mari est décédé en 1966. Il avait soixante-et-six ans, il était né en 1900. J'ai fait une
 croisière sur un bateau, c'était assez intéressant. On a visité *toutes* les ports d'Europe avec ma
 belle-soeur durant quatre mois. C'était bien intéressant.

285 On a vendu finalement. On avait gardé le commerce pour *toutes* les amis, mais c'était de l'ouvrage, c'était difficile. J'avais une personne qui travaillait pour moi, mais finalement, on a vendu. J'ai acheté une petite maison à Arvida sur la rue Lavoisier et j'ai été là quinze années. Une fois, je suis tombée et je me suis cassé une jambe. Mes enfants m'ont dit:
"Sors de là.»

290 C'est leur faute. J'ai acheté un condominium, ils n'aimaient pas ça non plus. Finalement, j'ai pensé que j'étais trop vieille et on a trouvé une place ici. C'est eux autres qui *runnent*. Ils pensent que je suis trop vieille et ils s'occupent de mes affaires. Je suis bien capable mais je ne vois pas. C'est mon fils qui doit signer les chèques, mais c'est moi qui lui dis qu'est-ce qu'il y a à faire.

295 La vie professionnelle des enfants

Mes enfants sont tous bien placés. Bernard travaille pour une compagnie d'assurances. Les deux garçons sont allés en Nouvelle-Écosse, à Church Point chez les Eudistes. Pour le primaire, il y avait l'école St-Mary dans ce temps-là. C'est l'abbé Grenier qui les avait rentrés à l'école anglaise. Jane est allée à Standstead près de Sherbrooke. Elle a pris un cours commercial.
300 Après ça, elle a travaillé à l'Alcan comme secrétaire. Elle avait rencontré son mari. Il était venu il y a quinze années. C'est le seul endroit où elle a travaillé.

Leur cours classique, en Nouvelle-Écosse, était en français. Bernard est allé à l'Université
305 Laval faire son cours de droit. Après deux ans, il est sorti avec une jeune fille qu'il voulait marier tout de suite. Comme ça, ils se sont mariés et ils restent à Montréal. Il est *adjuster* dans une compagnie d'assurances.

Robert est à la polyvalente ici. Il est professeur d'éducation physique. Je pense que ça fait
310 vingt-neuf ans qu'il est là. À présent, il y a sept professeurs qui ont moins d'expérience que lui. Il est allé à Church Point pour son B.A. puis après ça, il est allé à l'Université d'Ottawa.

Léonard est le gérant du bureau de la Protection du consommateur. Il a sept ou huit employés sous sa direction. Il a étudié ici à l'Université du Québec. Il est gradué en histoire. Il a
315 étudié un peu à Moncton aussi. Il a fait quelques années d'université à Moncton et puis il a fini ici. Il travaille pour le gouvernement depuis ce temps.

La religion catholique

320 Les quatre enfants sont baptisés catholiques. C'était bien catholique! Tous les soirs, après souper, les six soeurs de la famille de mon mari disaient le chapelet. Ma belle-mère, peu importe ce qui arrivait, elle allait en parler au curé. Je demandais parfois:
«Pourquoi? Qu'est-ce qu'il avait à voir là-dedans le curé?»
C'était le curé qui était le médecin, l'avocat, et tout le monde est allé le voir pour toutes sortes de
325 questions.

Dans la religion catholique, le plus dur c'était la confession. C'était la pire chose, je crois. Dans la religion baptiste, ça n'existe pas. Je n'aime pas trop le chapelet à cause de la répétition de prières un peu inutiles. Une prière dite bien sincèrement, ça en vaut cinquante. Je ne sentais pas le
330 besoin d'aller voir le curé à tout bout de champ.

Je ne sors pas beaucoup, il faut que j'aie un de mes enfants avec moi parce que je suis légèrement aveugle. J'ai une petite machine là, donnée par l'Institut des aveugles parce que je ne suis pas capable de lire. Ils envoient les cassettes, c'est merveilleux ça. J'ai toute la Bible sur
335 cassette.

Mon mari était jamais vraiment bien, on ne savait pas ce qu'il avait. Il avait subi des examens. Il est allé à Montréal plusieurs fois et ils n'ont rien trouvé. Quand il est décédé, ils ont fait *une post-mortem*. Il avait le cancer partout, les poumons... Je ne suis jamais capable de
340 comprendre pourquoi ils n'avaient pas trouvé quelque chose. Une fois, il m'a dit: «Je suis allé à l'Hôpital de Chicoutimi pour passer des examens, il y avait deux jeunes médecins qui ont dit:
«Oh, il a rien là, c'est un *lamenteux* et tout ça.»

Ah! j'étais fâchée! Parce que quand on vit avec un homme durant vingt-cinq ans, on le
345 connaît. J'avais reçu une facture de l'hôpital pour un pansement, deux *piasses*. J'ai écrit une lettre. J'ai dit qu'il n'y avait aucun pansement... Pas du tout de sympathie et de compréhension et finalement, je l'ai mis à l'Hôpital de Jonquière. Il est mort dix jours après.

J'ai bien connu le docteur Bélanger, un médecin de l'hôpital. Il m'a dit:
350 «La lettre a été lue et tous les mois, ils ont une assemblée de tous les médecins de l'hôpital, et là, les deux jeunes hommes là, ils étaient bien punis.» Et ils en avaient besoin aussi.

Il est décédé à l'hôpital de Jonquière, il avait du cancer partout. Il n'était presque pas capable de manger, il n'avait jamais d'appétit. Il fumait, mais il a arrêté. Une journée il a dit:
355 «Je ne fume plus.»

J'ai dit:

«Je hâte de voir ça.»

Des fois dans le magasin, un voyageur lui offrait une cigarette. Il lui disait:

«Va allumer ça dehors, je ne fume pas.»

360 Il ne travaillait pas beaucoup, il n'était pas capable. Durant notre lune de miel, j'ai essayé de le faire manger, il a pris seize livres. Il a été mieux pendant une *secousse* mais après... Il n'était pas bien.

L'implication sociale

365 Je ne parlais pas beaucoup de français dans ce temps-là. J'étais avec la Ligue catholique féminine, c'était anglais: *Catholic women's league*. J'ai été présidente régionale et ensuite présidente provinciale, j'ai voyagé pas mal. Je suis encore membre honoraire. C'était durant les années soixante. Je pense que j'étais présidente! Ils voulaient que je prenne un poste national, mais j'ai pas voulu, tu voyages beaucoup. J'ai les *records* et *toute* ça mais je ne suis pas capable de
370 les lire, quelqu'un est obligé de lire pour moi.

Comme loisirs, j'avais une grande collection de timbres que j'ai vendue pour plusieurs milles *piasses*. J'avais des correspondants partout, en français, en anglais. C'était une belle collection, je l'ai vendue pour environ huit mille *piasses*, je pense. J'ai fait ça durant des années,
375 mais, tu viens que t'es pas capable de voir.

Les problèmes avec mes yeux ont commencé il y a une couple d'années. Quand je suis venue ici au commencement, j'étais capable de voir aux affaires financières, et à tout, mais depuis la dernière année, ça descend tout le temps. C'est une *dégénération* oculaire. Avec des cassettes de
380 l'Institut des aveugles, je peux écouter la lecture de certains ouvrages. Je peux me déplacer dans l'appartement mais il faut que les meubles soient toujours à la même place par exemple.

J'ai un peu fait de la couture, j'ai appris parce qu'avec le magasin, c'était facile; il y avait les patrons, les tissus. J'ai commencé, j'étais pas mal, j'ai fait des petites robes pour Jane, les jupes,
385 même les pantalons pour les hommes, les garçons. C'était pas intéressant de faire la cuisine parce que mon mari, si je faisais quelque chose de différent, de spécial, il regardait ça:

«Qu'est-ce que c'est ça?»

Il repoussait le plat, il ne voulait pas même goûter là, s'il y goûtait, il trouvait ça bon. Il n'avait jamais d'appétit. J'ai appris à faire des tourtières. Mon mari m'a dit:

390 "C'était meilleur que celle de sa mère!"

J'étais bien *surpris* de ça.

Mon mari était de la vieille école, c'était pas possible de le changer, de le mettre plus moderne! C'était un amateur de pêche. La pêche, il aimait bien ça! Il n'a jamais tué un orignal, je
 395 pense pas.

Je conduisais l'automobile. On a eu la première automobile à transmission automatique dans la région parce que moi, avec la *clutch*, ça ne marchait pas. Quand j'ai vu la voiture automatique, j'ai dit:

400 «C'est de toi que j'ai besoin.»

On l'a achetée tout de suite. Mon mari voulait des gros *chars*. Il avait deux gros *chars*. J'ai dit: «Donnez-moi un petit *char*, ce sera plus facile.»

Mais non, parce qu'il m'a dit:

«S'il t'arrive un accident, tu es protégée dans un gros *char* mais pas dans un petit *char*.»

405 Quand il est décédé, j'ai vendu les deux voitures et j'ai acheté une "Valiant", je pense, la première. C'était pas trop petit, c'était un beau *char*. Et finalement, le dernier *char* que j'ai eu, c'était une "Chevette". J'aimais beaucoup ma petite "Chevette".

Quand le mari de ma fille a été transféré à Kitimat pour Alcan, il avait besoin de deux *chars*,
 410 j'ai vendu la petite "Chevette" parce que j'ai commencé à moins bien voir. J'ai pas *chauffé* depuis. Les résidents ici, il y en a plusieurs qui n'ont jamais *chauffé*. Je savais que mon mari était bien fatigué des fois en voyage et souvent, j'étais obligée de *chauffer* parce qu'il n'était pas capable.

La première fois que j'ai écouté le radio, c'était drôle à voir, il y avait beaucoup de statique
 415 et on n'était pas capable d'entendre. La première radio que j'ai entendue, ça devait être à Régina. On a eu notre première T.V. vers le milieu des années cinquante. C'était difficile à ajuster.

Il y avait quelques-unes de mes belles-soeurs qui étaient plutôt invalides. Je pense que c'étaient des maladies héréditaires. Ils ont des drôles de maladies, ici dans la région. Tante Alice
 420 était capable de marcher, mais elle n'était jamais bien, elle était bien faible. J'ai lu les histoires sur les maladies ici, dans la région... J'avais tellement peur pour mes enfants, mais c'est *toute* en santé. Je pense que c'est le bon sang britannique! Pour moi, c'est à cause des mariages trop proches.

425 Seul Léonard est marié avec quelqu'un d'ici. M. Leblanc vient du Nouveau-Brunswick. La femme de Bernard est venue du Nouveau-Brunswick aussi.

Je ne me mêle pas trop de politique. C'est difficile. On n'a pas de bon politicien ici. J'ai pris pour M. Chrétien, il était avec M. Trudeau. À présent, c'est Mme Campbell. Mais je pense
430 que M. Charest, je l'aime bien, je sais pas. J'étais surtout Libéral.

Je ne suis pas pour la séparation, par exemple. Je veux que le Québec reste dans le Canada! M. Lévesque, j'ai trouvé que c'était un homme bien sincère et je l'aimais bien. Mon mari était Libéral partout! Ils sont venus une fois, ils le voulaient comme maire de Kénogami mais il a refusé
435 de s'engager. Il préférait aider les autres par en arrière.

Quand Bernard avait un an, quatorze mois environ, j'ai fait un voyage à Vancouver pour visiter mes parents. C'était pas trop pire et le *baby* les intéressait. J'étais bien contente, surtout parce que j'ai pu voir mon père qui est mort quelques mois plus tard. Toute la famille était sévère!
440 Mon père avait dit que c'était comme si j'avais mis un couteau dans le dos de ma mère quand j'ai changé de religion. C'était dur.

J'ai lu beaucoup, j'ai toujours été attirée par l'Église catholique, mais je savais que ça ne ferait pas du tout l'affaire de mes parents. C'est pour ça que j'ai attendu vingt et un ans pour leur
445 dire. J'avais vingt-deux ans je suppose quand j'ai été baptisée. Le prêtre avait choisi un couple pour parrain et marraine. Je n'ai jamais eu de regret d'avoir changé de religion, c'était un choix définitif. J'étais prise par l'Église catholique, je ne pensais pas à d'autre chose.

Ma santé a toujours été assez bonne. J'ai eu une opération pour mes yeux, la pression a
450 monté trop haut. J'ai pas mal eu toujours une bonne santé. Quand je vois les autres résidents ici, je trouve qu'à mon âge, je suis bien plus jeune.

J'avais soixante ans quand mon mari est décédé. Les hommes ne m'ont jamais intéressée beaucoup. Je n'ai jamais pensé à me remarier. Mon mari, il n'aimait pas ça que je travaille. J'étais
455 enfermée. Arvida m'avait déjà offert une place. Je suis allée une couple de fois surtout les personnes qui ne parlaient que la langue anglaise. Des fois, il y avait des gens qui ne parlaient pas beaucoup le français, ils étaient mourants et ils étaient bien contents d'avoir quelqu'un pour leur parler dans leur langue. J'aimais apporter mon aide dans pareils cas.

GLOSSAIRE

Glossaire

A

adjuster: Évaluateur.

and a bel: Et un beau.

B

baby: Bébé.

Bond: Obligation.

boss: Patron, chef d'atelier. propriétaire d'entreprise. Contremaître.

brush: Pinceau.

C

char(s): Trains. Automobiles.

chauffé: Conduit (une voiture).

clutch: Pédale d'embrayage.

company: Compagnie.

D

dégénération: Dégénérescence.

I

insurance: Assurance.

J

job(s): Travail. Emploi.

K

kindergarten: Jardin d'enfants.

L

lamenteux: Plaignard.

N

nanny: Bonne d'enfants.

nets: Filets.

O

obstetric:. Obstétrique.

On the: À (l'anniversaire).

P

pareil: Quand même. Également, pareillement. Tout comme. Même chose.

piasses: Billets, unités de monnaie.

post-mortem: Autopsie.

R

records: Rapports.

rédiars: Radars.

runnent. Conduisent (une machine, un véhicule, un bateau, un groupe de personnes, une entreprise).

S

secousse: Espace de temps, période, intervalle de temps.

suburb: Banlieue.

superviser: Surveillant.


surpris: Surprise.

T

toute: Tout.

U

une belle: Un beau.



Conclusion générale

CONCLUSION GÉNÉRALE

- Dans les trois cultures étudiées, autochtone, québécoise et néo-québécoise, il y a une coupure profonde dans les structures de transmission de la culture. Les fonctions de la famille, les rapports entre générations, les valeurs sociales et religieuses sont en mutation, ce qui oblige les cultures à s'appuyer sur de nouveaux ancrages identitaires. Les changements rapides et multiples des sociétés modernes doivent permettre une réappropriation de sa propre culture dans la continuité. Pour les autochtones, il importe de reconstruire une masse critique, autour de quelques axes majeurs, pour que la culture autochtone s'affirme et se définisse à la fois à partir de la tradition pour s'insérer dans la modernité.
- Pour les autochtones qui sont les premiers à occuper et à mettre en valeur le territoire sur le continent, cela a des implications d'autant plus graves que ces cultures ancestrales sont appelées à vivre une déstructuration sous le poids des populations et des cultures occidentales qui s'imposent en Amérique. Est-il besoin de rappeler que la culture ilnu ne regroupe que 10 000 individus dont 4 000 parlent encore la langue ancestrale? Il y a donc là menace certaine de disparition d'où responsabilité de préserver ces cultures millénaires sur le continent nord-américain.

- Les autochtones occupent la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean depuis plus de 5 500 ans.
- Au plan historique, les Montagnais / Ilnu ont établi une première alliance avec les Français dès 1603.
- À partir de la création de la Traite de Tadoussac en 1652, les Montagnais / Ilnu sont les seuls autochtones dans les limites du Domaine du Roi, à pouvoir utiliser leurs territoires ancestraux pour les fins du commerce des fourrures que la France organise à partir des postes de traite.
- De 1652 jusqu'en 1842, le peuplement du territoire régional est interdit. Outre les habitants des postes et les missionnaires, seuls les Montagnais / Ilnu peuvent occuper leurs territoires de chasse pour leur besoin ou pour des fins de commerce.
- En 1842, le renouvellement du bail de commerce des fourrures accordé à la Compagnie de la Baie d'Hudson permet la colonisation du territoire par l'homme blanc.

- Parmi les réserves créées dans ledit territoire de l'actuelle région du Saguenay-Lac-Saint-Jean se retrouve Mashteuiatsh (1856).
- Betsiamites (1861) et les Escoumins (1892) se retrouvent sur la Haute-Côte-Nord.
- Les réserves situées sur la Basse-Côte-Nord, incluant celle de Sept-Iles (Uashat-Malioténam), ont été créées après les années 1950.
- Actuellement, sur une population globale de plus de 280 000 habitants, la région est presque exclusivement peuplée par une population francophone et catholique. On compte environ 1% de la population qui est ilnu (montagnaise) et 1 % de néo-québécois.
- La culture ilnu traditionnelle s'appuie sur la chasse, la pêche et la cueillette. Elle est une culture orale qui s'organise autour des familles nucléaires.
- La réserve apparaît comme un lieu transitoire où les valeurs de l'homme blanc et celles de l'autochtone se confrontent.
- Pour s'affirmer, les autochtones cherchent à reconstruire une identité qui s'appuie à la fois sur la tradition et sur les changements apportés par la modernité.

- La culture autochtone pourrait s'affirmer à partir d'une prise en charge exclusive de territoires traditionnels de chasse par les autochtones, lesquels territoires pourraient devenir en quelque sorte des lieux privilégiés (pourrait-on dire presque sacrés) pour la pratique des us et coutumes traditionnels.
- La prise en charge des réserves par les autochtones (hommes et femmes) eux-mêmes peut constituer un autre levier pour renforcer la culture autochtone dans une perspective de dynamique culturelle et interculturelle.
- La perpétuation des langues autochtones constitue un autre levier important d'affirmation culturelle. La culture autochtone pourrait grandement s'affirmer à partir de la redécouverte des cultures autochtones et des langues traditionnelles (parlées/écrites). Cela peut prendre les formes les plus diverses et impliquer de nombreux partenaires: institution d'enseignement, musée, création d'une chaire universitaire sur les cultures et les langues autochtones au

Québec, recherches et publications d'ouvrages sur les dynamiques culturelles et les langues ancestrales, etc.

- Comme actrices privilégiées dans la transmission des valeurs culturelles et par leur capacité d'intervention dans le domaine du privé ou du public, les femmes autochtones devraient prendre une place plus importante dans l'élaboration et l'implantation de projets de prise en charge, en particulier la prise en charge de la culture.
- La population régionale actuelle, à majorité francophone et catholique, n'a que très peu de possibilités d'établir des rapports directs avec les autochtones ou les nouveaux arrivants dans la région. Cette population locale a tendance à se percevoir comme une majorité exclusive dans ce territoire identifié comme région d'appartenance. Il serait important de créer des lieux de rencontre et de réflexion pour montrer la richesse des cultures en cause et l'importance des rapports interculturels dans nos sociétés contemporaines. Dans cette perspective, les médias, les institutions d'enseignement et de recherche, les organismes gouvernementaux ont un rôle à jouer pour montrer les cultures dans leurs dynamiques spécifiques et dans leur capacité et leur limite à l'interculturalité.

Bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

ALONSO, Myriam, *Les non-francophones au Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Document de recherche, Chicoutimi, Groupe de recherche sur l'histoire, GRH et UQAC, 1993, 21p.(version préliminaire).

BASTIDE, Roger, *Le sacré sauvage*, Paris, Payot, 1975, 236 p.

BEAUCHESNE, Claude, *Les récits de vie de "Mémoire d'une époque", faits sociaux et...données empiriques*, Québec, Institut québécois de la recherche sur la culture, 27 avril 1984, texte dactylographié.

BERTAUX, Daniel et Isabelle BERTAUX-WIAME, *Transformations et permanence de l'artisanat boulanger en France*, vol. I, *Une enquête sur la boulangerie artisanale par l'approche biographique*, Paris, CORDES no 43/76, 1980.

BERTAUX, Daniel, "Fonctions diverses des récits de vie dans le processus de recherche," dans Danielle Desmarais et Paul Grell, sous la direction, *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Ed. Saint-Martin, 1986, p. 21-34.

BERTAUX, Daniel, *Histoire de vie - ou récits de pratique? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES, no 23, mars 1976, pp. 199-213.

BOUCHARD, Gérard, "Family Structures and Geographical Mobility at Laterrière, 1851-1935", *Journal of Family History*, vol. 2, no 4, hiver 1977.

CALAME-GRIAULE, Geneviève, "La parole et le discours," dans Jean Poirier, dir., *Histoire des moeurs*, Tome II, Paris, Gallimard, 1991 (Encyclopédie de la Pléiade), pp. 7-74.

CAMILLERI, Carmel et al, *Chocs de culture: concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*, Paris, L'harmattan, 1989, coll. Espaces interculturels, 398 p.

CAMPBELL, Duncan C., *Mission mondiale. Histoire d'Alcan. Vol 1 jusqu'à 1950*, Toronto, Ontario Publishing Cy, 1985, p. 279 ss.

CLAPIER-VALLADON, Simone et Pierre MANNONI, "Psychologie des relations interculturelles," dans Jean Poirier, dir., *Histoire des moeurs*, vol. III, *Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, 1991, p. 576.

COLLECTIF, *Collection Sakini*, 1981-1982, Archives nationales du Québec, centre régional du Saguenay-Lac-Saint-Jean, instrument de recherche no 46, porte sur les travailleurs d'Alcan et d'Abitibi-Price. Centre d'interprétation de la Pulperie de Chicoutimi, *Entrevue des anciens de la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi*, Chicoutimi, 1981-1984. Trente entrevues, accès limité.

CRUIKSHANK, Julie dir., *Life lived like a story. Life stories of Three Yukon Elders*, Nebraska, The University of Nebraska Press, 1990.

DAWSON, Nora, *La vie traditionnelle à Saint-Pierre (Île d'Orléans)*, Les Presses de l'Université Laval, 1960.

DESMARAIS, Danielle et Paul GRELL (sous la direction), *Les récits de vie*, Montréal, Les Éd. Saint-Martin, 1986, 180 p.

DESMARAIS, Danielle et Paul GRELL, sous la direction, *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoire type*, Montréal, Ed. Saint-Martin, 1986.

DEVEREUX, Georges, *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard, 1970, 394 p.

DOMINIQUE, Richard, *Le langage de la chasse*, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 1989.

DUMONT, Fernand, dir., *Cette culture que l'on appelle savante*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1981.

DUPUIS, Renée, "Historique de la négociation sur les revendications territoriales du Conseil des Atikamekw et des Montagnais," *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXIII, no 1, 1993, pp. 35 ss.

FINNEGAN, Ruth, "A Note on Oral Tradition and Historical Evidence," dans David K. Dunaway Willa K. Baum éd., *Oral History, an Interdisciplinary Anthology*, Tennessee, American Association for State and Local History and The Oral History Association, 1984, p. 107-115.

FRANCIS, Daniel, *Je me rappelle bien..., Histoire orale de la voie fluviale Trent-Severn (Ontario)*, Peterborough, Friends of the Trent-Severn Waterway, Ontario, 1984.

GAGNÉ, Édith, *Survol de Mashteuiatsh. Grandes périodes de 1856 à nos jours*. Document de recherche, Chicoutimi, GRH/UQAC, décembre 1993.

GAGNON, Nicole et Bruno JEAN, "Les histoires de vie et la transformation du Québec contemporain", *Sound Heritage*, vol. IV, no 1, 1975.

GAGNON, Nicole et Jean HAMELIN (sous la direction), *L'histoire orale*, Saint-Hyacinthe, Édisem, 1979.

GÉRIN, Léon, "La famille canadienne-française, sa force, ses faiblesses: le paysan de Saint-Irénée, hier et aujourd'hui", in Marcel Rioux et Yves Martin, *La Société...*, pp. 45-67.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Enquête d'histoire orale*, Laterrière, Instrument de recherche, Chicoutimi, GRH/UQAC, 1985 et 1992, 168 pages.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, *Histoire du Saguenay-Lac-Saint-Jean*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1989, 667 pages.

GIRARD, Camil et David COOTER, *Fonds d'histoire orale, Mashteuiatsh / Pointe-Bleue, Chicoutimi*, Groupe de recherche sur l'histoire, 1991 (10 Documents de recherche).

GIRARD, Camil et Gervais TREMBLAY, *Mémoires d'un village. Laterrière, Saguenay. 1900-1960*, Chicoutimi, Ed. GRH et UQAC, 1992, 167 pages.

GIRARD, Camil et Normand PERRON dir., "Gens de parole... Récits de vie de Laterrière," no spécial de *Saguenayensia*, vol. 28, no 4, oct. déc. 1986, pp. 127 à 200.

GIRARD, Camil et Normand PERRON, "Mémoire d'un village," dans Gabrielle Lachance, sous la dir., *Mémoire d'une époque, Un fonds d'archives orales au Québec*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1987, pp. 201-224.

GIRARD, Camil, "La dynamique de l'échange en milieu rural, Laterrière, 1879-1970", conférence, Chicoutimi, Congrès de l'ACFAS, Colloque sur l'histoire régional, 22 mai 1985, 18 pages dactylographiées, publié dans *Saguenayensia/ACFAS* vol. 27, no 4, oct.-déc. 1985, pp. 132-137.

GIRARD, Camil, "La naissance à Laterrière, 1900-1960, changement d'une pratique, essai d'histoire orale", *Saguenayensia*, vol. 26, no 3, juil.-sept. 1984, pp. 96-100.

GIRARD, Camil, Normand PERRON *et al.*, *Laterrière au Saguenay, Grand-Brûlé, Des origines à nos jours, Laterrière*, 1982, 277 p.

GIRARD, Camil, *Sélection de documents sur la paroisse de Laterrière, 1849-1980*, Chicoutimi, microfilm produit par le G.R.H. et les Archives nationales du Québec, centre régional Saguenay-Lac-Saint-Jean, 1984, (microfilm).

GIRARD, Camil, *Société et culture villageoise au Québec. Enquête d'histoire orale, Laterrière, Saguenay (1900-1960)*, Kingston, Ontario, rencontre annuelle de la Société historique du Canada, juin 1991, 23 pages.

GIRARD, Denise, Étiennette TREMBLAY *et al.*, *Les Filles de Maria Chapdelaine*, juin 1982, A.N.Q. Saguenay-Lac-Saint-Jean, instrument de recherche no 216.

HAREVEN, Tamara, "The Search for Generational Memory", dans David K. Dunaway et Willa K. Baum, *Oral History. An Interdisciplinary Anthology*, Nashville, American Association for State and Local History and The Oral History Association, 1984, p. 248-264.

HARVEY, Fernand, "La question régionale au Québec," *Revue d'études canadiennes*, vol. 15, no 2, été 1980, p. 74-87.

HOUDE, Pierre, Normand SÉGUIN *et al.*, "La propriété foncière au Saguenay, 1840-1975: orientation de recherche", Chicoutimi, *Protée*, Université du Québec à Chicoutimi (UQAC), 1975, pp. 67-87.

JAKEZ HÉLIAS, Pierre, *Le Cheval d'orgueil, Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975.

JAUVIN, Serge et Daniel CLÉMENT, *Aitnanu, La vie quotidienne d'Hélène et de William Mathieu Mark*, Montréal, Libre Expression et Musée canadien des civilisations, 1993.

JEAN, Bruno, "L'histoire orale: phénomène social et institutionnalisation d'un savoir", in N. Gagnon et J. Hamelin, *L'histoire orale*, Saint-Hyacinthe, Édisem, 1978, pp. 9-33.

JEWSIEWICKI, Bogumil (sous la direction), *Les récits de vie en histoire, anthropologie, sociologie*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1985.

KLEIN, Juan-Luis et Léonie BOISCLAIR, "La régionalisation de l'immigration: notes sur une enquête au Saguenay-Lac-Saint-Jean, " dans Micheline Bonneau et Pierre-André Tremblay, *Immigration et région: nouveaux enjeux et nouvelles perspectives*, Université du Québec à Chicoutimi, Chaire d'enseignement et de recherche interethniques et interculturels, 1993, p. 142.

KURTNESS, Jacques, *Les facteurs psychologiques des parcours de l'acculturation chez les Montagnais du Québec*, Québec, Université Laval, École de psychologie, 1983.

LABRIE, Vivian, *Précis de transcription de documents d'archives orales*, Québec, IQRC, 1982, p. 104 ss.

LACROIX, Benoît et Jean SIMARD, *Religion populaire, religion de clercs*, Québec, IQRC, 1984.

LAROCHE, Pierre, "Anglais à l'horizon. Les anglophones sont omniprésents dans le quotidien et le vécu des gens du Lac Saint-Jean," *Le Devoir*, 10 juillet 1993.

LAVALLÉE, M. et al, *Identité, culture et changement social*, Actes du troisième colloque de l'ARIC, Paris, Éd.L'harmattan, 1991, 415 p.

LE GOFF, Jacques, dir., *La Nouvelle Histoire*, Retz-CEPL, Paris, 1978.

LEJEUNE, Philippe, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, pp. 203-244.

LEMIEUX, Denise et Lucie MERCIER, *Les femmes au tournant du siècle. 1880-1940*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 1989.

LEWIS, Oscar, *Les enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*, Paris, Ed. Gallimard, 1963, 638p.

LEWIS, Oscar, *Pedro Martinez. Un paysan mexicain et sa famille*, Paris, Gallimard, 1966, 507p.

MATHIEU, Jacques, dir., *Etude de la construction de la mémoire collective des Québécois*, Cahiers du CELAT no 5, Québec, Université Laval, 1986, p. 65 à 97 (articles de Lucille Guilbert et de Bogumil Koss Jewsiewicki).

MAURAI, Jacques, dir., *Les Langues autochtones du Québec*, Québec, Les Publications du Québec, 1992, pp. 88 ss.

MICHAUD, Guy *et al*, *Identités collectives et relations inter-culturelles*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1978, 254 p.

MICHAUD, Jos-Phytime, *Kamouraska de mémoire*, Montréal, Boréal Express, 1981.

MINER, Horace, *Saint-Denis, A French Canadian Parish*, Chicago, The University of Chicago Press, 1963.

MINTZ, Sidney, "The Anthropological Interview and the Life History," dans David K. Dunaway et Willa K Baum, *Oral History. An Interdisciplinary Anthology*, Nashville, American Association for State and Local History and The Oral History Association, 1984, p. 311.

MOAR, Clifford et Camil GIRARD, *Entretiens*, Mashteuiatsh, 7 octobre 1993. Cassette vidéo (caméra: Gervais Tremblay).

Office de Planification et de Développement du Québec, *Dossiers d'inventaire et d'analyse sur les régions du Québec*, Québec, OPDQ et Bibliothèque nationale du Québec, 1976 ss.

PERRON, Normand et Camil GIRARD, "Histoire orale: aspects théoriques et pratiques", *Archives*, vol. 16, no 2, sept. 1984, pp. 57-63.

PERRON, Normand, *Un siècle de vie hospitalière au Québec: Les Augustines et l'Hôtel-Dieu de Chicoutimi, 1884-1984*, Sillery, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984.

POIRIER, Jean, "De la tradition à la postmodernité: la machine à civiliser," dans Jean Poirier, dir., *Histoire des moeurs. Vol III- Thèmes et systèmes culturels*, Paris, Gallimard, 1991, p. 1587.

POIRIER, Jean, dir., *Histoire de moeurs*, (3 volumes), Paris, Gallimard, 1990-1991.

POIRIER, Jean, *Histoire de l'ethnologie*, Paris, Presses Universitaires de France, collection Que-sais-je, 1974, #1338, 126 p.

POUYEZ, Christian et Yolande LAVOIE, *Les Saguenayens*, Sillery, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, (P.U.Q.), 1983.

PROULX, Louise, *Les chantiers forestiers de la Rimouski (1930-1940)*, Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1985, Cahier du Grideq no 16.

Recensement du Canada, 1986

RETSCHITZKI, J, et BOSSEL-LAGOS, M, *La recherche interculturelle*, Paris, L'Harmattan, T.I, 1989, 317 p.

RIOUX, Marcel, *Description de la culture de l'Île Verte*. Ottawa, Musée national du Canada, Bulletin no 133, 1954 (Série anthropologique).

ROBERGE, Martine et Bernard GENEST, dir., *Guide d'enquête orale*, Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1991; Dereck Reimer, éd., *Voices, A guide to Oral History*, British Columbia, Provincial Archives of British Columbia, 1984.

ROBERTS, Elizabeth, *A Woman's Place An Oral History of Working-Class Woman, 1890-1940*, Angleterre, Bail Blackwell, 1984.

SÉGUIN, Normand, "Jean-Baptiste Honorat", *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. IX, 1861-1870, Les Presses de l'Université Laval (P.U.L.), 1977, pp. 438-439.

SÉGUIN, Robert-Lionel, *Récits de forestiers*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1976.

SÉLIM, Abou, *L'identité culturelle: relations interethniques et problèmes d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1986, p. 88.

SIMARD, Jean-Paul, "Une fondation pas comme les autres", in Gilles Gauthier, Zoé Boivin-Fournier, Emma Maltais-Girard, Camil Girard et Normand Perron, conseillers et éditeurs, *Laterrière au Saguenay*, Éd. du Progrès, Chicoutimi, 1983, p.36.

Soeur Marie-Ursule, *Civilisation traditionnelle des Lavallois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1951.

VAILLANCOURT, Louis-Philippe, *Relations entre langue et culture chez les Indiens Cris québécois*, Thèse, Ottawa, 1975, 144 p.

VILLENEUVE, Larry et Daniel FRANCIS, *Historique des réserves et villages indiens du Québec*, Ottawa, Ministère des Affaires indiennes et du Nord, Canada, 1984.

VINCENT, Sylvie, "La tradition orale montagnaise, comment l'interroger," *Cahiers de Clio*, no 70, 1982, pp. 5-26; "La présence des gens du large dans la version montagnaise de l'histoire," *Anthropologie et Sociétés*, vol. 15, no 1, 1991, pp. 125-143.